

L'Exécuteur [287]

– Le pourri des Highlands

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



LE POURRI DES HIGHLANDS

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXECUTEUR

Le pourri des Highlands

PROLOGUE

Au cours du long et lent voyage qui le menait de Thaïlande en Europe, l'*Orient Venturer* avait déjà fait de multiples escales, tantôt pour charger, tantôt pour décharger, et bien sûr pour faire le plein de gasoil. Dans chaque port, le capitaine recevait à bord les officiels locaux, qui, après avoir confirmé la légalité du chargement, quittaient le cargo les poches pleines de liasses de billets verts.

Ce trajet, le bateau l'avait déjà fait de nombreuses fois. En soute ou dans les containers d'acier fixés à son pont rouillé, il transportait un chargement varié, constitué principalement de vêtements et d'appareillages électriques fabriqués en Asie par de la main-d'œuvre exploitée. D'un coût de revient négligeable, ceux-ci finiraient dans les rayons de nombreuses boutiques européennes, à un prix assurant des marges confortables, en particulier à l'armateur de l'*Orient Venturer*.

Cependant, l'un des containers recelait une marchandise garantissant un profit encore bien supérieur aux exploitants du bateau, et un observateur avisé en aurait repéré les altérations. En effet, son toit était équipé de plusieurs grilles permettant la circulation de l'air. Ce dispositif avait pour but de garder en vie son chargement de jeunes femmes et jeunes filles thaïes.

La plus âgée avait vingt-deux ans, la plus jeune douze. Elles avaient toutes été enlevées pour être vendues à destination. Quasi esclaves, elles n'avaient pas le choix. On les avait arrachées à leur foyer pour les jeter dans le monde glauque du trafic d'humains. Au bout du voyage elles seraient livrées à leurs nouveaux maîtres. Certaines se retrouveraient à travailler dans des ateliers clandestins à longueur de journées pour des salaires de misère. D'autres finiraient prostituées ou comme poupées privées de riches clients. Plus une fille était jolie, plus elle risquait d'être achetée à des fins d'exploitation sexuelle.

Le marché était florissant. L'*Orient Venturer* livrait régulièrement sa marchandise humaine sur le continent européen et en Angleterre. Les hommes qui dirigeaient cette entreprise étaient basés à Rotterdam et à Londres. Leur champ d'action était mondial, avec des clients tant aux États-Unis qu'au Moyen-Orient. L'organisation, bien dirigée, prospérait à l'abri des failles de la législation et de l'impossibilité pour la justice d'agir sans disposer de dossiers archi-complets. Le moindre défaut de procédure, la moindre erreur dans un document et le tribunal risquait de rejeter l'accusation en bloc. Apporter une preuve formelle de ces activités était presque une chimère, et malgré tous les efforts consentis, aucune condamnation n'avait encore pu être obtenue. Les

équipes spéciales transnationales étaient pieds et poings liés. Elles consacraient des mois à leurs enquêtes, pour qu'au bout du compte leur hiérarchie, à la demande des tribunaux, exige de nouvelles preuves plus convaincantes.

C'est pourquoi elles avaient décidé, afin d'engranger ces preuves, d'infiltrer l'organisation.

Dean Turner et Ron Bentley, deux agents américains aguerris, ne s'étaient pas fait prier pour accepter cette mission. Ils avaient pris leurs distances avec le reste de l'équipe et avaient consacré plusieurs mois à étudier la tête de pont néerlandaise de l'organisation, cherchant à déterminer si un de ses membres ne pouvait pas être retourné. Ils avaient fini par se concentrer sur un individu qui exprimait son mécontentement sur sa position au sein de l'entreprise criminelle.

Le premier contact s'était plutôt bien passé. Leur homme semblait en désaccord avec ses employeurs et prêt à en discuter avec les agents américains. Ceux-ci passèrent du temps avec lui, le confortant dans ses récriminations, et finirent par acquérir sa confiance, suite à quoi il accepta de leur fournir des preuves des agissements du groupe de trafiquants.

Mais, lors du rendez-vous suivant, Turner et Bentley furent l'objet d'une embuscade et, désarmés, furent emmenés dans un endroit isolé.

On leur dit alors qu'on allait faire d'eux des exemples, afin de faire comprendre à l'équipe spéciale que ses efforts pour briser l'organisation étaient vains. Les trafiquants voulaient que l'équipe sache qu'elle avait affaire à forte partie et qu'ils disposaient de protections haut placées. Ils étaient intouchables.

Pendant trois jours, les agents Turner et Bentley furent sauvagement torturés. Des photos de leurs corps nus, violentés et brisés, furent envoyées au groupe d'intervention international avec un message précisant où les trouver.

La brutalité de l'avertissement, qui montrait le mépris des trafiquants pour le groupe d'intervention, fit son effet. Une fois les corps récupérés, l'équipe reçut l'ordre de se mettre en retrait et de réévaluer sa méthode opérationnelle. Il fallait se regrouper, sans s'avouer vaincu mais en reconnaissant que l'ennemi avait provisoirement l'avantage.

CHAPITRE PREMIER

De la fenêtre de sa chambre d'hôtel, Mack Bolan apercevait à travers un rideau de pluie le port de Rotterdam, éclairé *a giorno* par de puissants projecteurs. Se mêlaient là entrepôts, grues et rangée après rangée des containers. De l'autre côté de la mer du Nord s'étendaient les îles britanniques, deuxième objectif de sa mission.

Si l'Exécuteur se trouvait à Rotterdam, c'était suite à une rencontre discrète à Washington avec Hal Brognola, numéro Un du *Justice Department*. Après avoir atterri à Schiphol, Bolan avait pris un train pour Rotterdam, où il avait rejoint l'hôtel où une chambre lui avait été réservée. Le temps s'était montré peu clément pendant l'essentiel de son voyage, y compris ce dernier tronçon. On était en milieu de soirée et il faisait déjà nuit. Bolan avait un rendez-vous avec un contact local le lendemain et avait prévu un dîner précoce et un sommeil réparateur car il avait peu dormi sur son vol.

Entendant un coup frappé à la porte, il se retourna et alla ouvrir. Le garçon d'étage poussa dans la pièce la table roulante avec le repas qu'il avait commandé. Bolan lui tendit un pourboire, puis, une fois l'homme sorti, verrouilla la porte. Sans être du genre paranoïaque, il avait appris à ne rien laisser au hasard.

Soulevant la cloche de métal, il contempla son plat. C'était bien ce qu'il avait commandé : steak, pommes de terre et salade. Il tira une chaise et s'installa à table. C'était bon. Ce n'est qu'une fois son repas achevé qu'il alluma son téléphone tri-bande pour activer le numéro abrégé qui le mettrait en contact avec Hal Brognola. Quelques instants plus tard, la voix de l'agent fédéral lui parvint.

— Alors, comment est Rotterdam ?

— Froid. La pluie a l'air d'être là pour un moment. Sinon, tout va bien. Du nouveau ?

— Non. Pas grand changement depuis notre conversation et ton départ. L'opération est au point mort. Les chefs discutent. Ils essaient de se mettre d'accord sur une nouvelle manière de procéder, mais, pour l'instant, c'est le *statu quo*. La mort de ces deux agents a eu un impact sérieux. Tu sais pourquoi. Il semble que la présence d'une taupe au sein du groupe d'intervention se confirme. Turner et Bentley ont été trahis et la suspicion s'est installée dans l'équipe. Personne ne veut plus prendre de risques pour l'instant.

— Espérons que ma rencontre de demain matin aura son utilité, dit l'Exécuteur.

Brognola hésita avant de répondre.

— Sois prudent avec ce Bickell. Si on n'a pas de preuve que c'est lui qui a donné Turner et Bentley, reste qu'il était le seul à pouvoir les rencontrer. Plus j'y pense, moins je suis pour que tu l'utilises.

— Pour l'instant, nous n'avons pas d'autre piste. Mais je ne vais pas aller à ce rendez-vous les mains dans les poches.

— Striker, ces types sont des méchants. Tu as vu ce qu'ils ont fait à nos deux gars. Ils font bon marché des êtres humains, c'est le cas de le dire. Ne crois pas qu'ils hésiteront à te faire subir le même sort s'ils en ont l'opportunité.

— Compris, vieux. Mais arrête de te faire du mouron et donne-moi des nouvelles positives.

— Ton copain le petit génie des accointances internationales vaseuses, dit Brognola, faisant ainsi référence à Jack Grimaldi, le pilote et vieux complice du Guerrier, a un contact pour toi à Londres. Celui-ci pourra te fournir le matériel spécialisé. Je t'envoie une photo pour identification et un SMS avec nom et numéro de téléphone. Ce type est censé être un bon. Il te trouvera tout ce que tu veux. As-tu besoin d'autre chose pour l'instant ?

— Juste d'une bonne nuit de sommeil. Je te rappellerai bientôt.

Bolan regarda les données transmises par Brognola. Une demi-heure plus tard, il se couchait et éteignait. Allongé les yeux ouverts, le regard fixé sur la fenêtre que battait la pluie, il se remémora les quelques jours précédents et les événements qui l'avaient conduit à Rotterdam et réfléchit à sa rencontre à venir avec un homme qui s'avérerait peut-être un traître.

Deux jours plus tôt, à Washington

À sa tenue décontractée, on aurait dit un touriste admirant les monuments de la capitale fédérale. Mais, tandis qu'il se promenait en profitant d'un timide soleil, il observait attentivement ce qui l'entourait. Soudain, Hal Brognola se trouva à son côté.

— L'air toujours aussi en forme, dit-il en réglant son pas sur celui de Bolan. Ton mode de vie te réussit.

— Hal, tu ne m'as pas appelé rien que pour me regonfler le moral.

— Si je te disais que j'ai besoin de toi, tu me croirais ?

— Vas-y, je t'écoute.

— Un groupe d'intervention conjoint Europe/États-Unis vient de subir la perte de deux de ses agents, nommés Dean Turner et Ron Bentley. Ils s'étaient approchés de près de l'organisation sous surveillance du groupe. Il s'agit de trafic d'êtres humains à grande échelle. Basé en Europe avec une clientèle européenne, mais aussi américaine et moyen-orientale. Striker, c'est vraiment immonde. Ces types font quasiment de la traite d'esclaves. Hommes, femmes, et même enfants.

Brognola montra la serviette qu'il portait.

— J'ai là tout le dossier. Avec tous les détails sur ces salopards et leurs bases. Pour l'instant, craignant d'avoir été infiltrée et ne sachant pas exactement à quel point, l'équipe a tout mis en stand-by. Et pendant ce temps les malfrats continuent d'opérer. On n'a pas de preuves formelles contre eux, juste des soupçons marqués. Rien en tout cas qui permette d'arrêter qui que ce soit. C'est une grosse organisation, avec à sa tête un boss influent, qui jouit de protections haut de gamme. Il est citoyen britannique et s'appelle Hugo Canfield. Il travaille avec un avocat brillant au passé irréprochable. Un Néerlandais du nom de Ludwig Van Ryden. Et il n'hésite pas à le faire intervenir au moindre petit problème.

— Qu'attends-tu de moi, Hal ?

— J'ai besoin de quelqu'un sans aucun lien avec le groupe d'intervention. Quelqu'un sans allégeance... et quelqu'un qui ne s'encombre pas de certaines règles.

Brognola ouvrit sa serviette et en sortit un épais dossier, qu'il tendit à Bolan.

— On voit là-dedans ce que ces salauds font subir à leurs victimes, Striker. Je veux la tête de cette organisation. L'équipe internationale est pieds et poings liés pour l'instant et j'en ai marre de tout ce qui freine notre action. Si je m'écoutais, je foncerais dans le tas, mais il me faudrait d'abord et avant tout convaincre les bureaucrates. Il me faut un catalyseur. Un moyen de faire sortir tout ça au grand jour.

— Et je commence où ?

— Les deux agents qui sont morts avaient un indic. Il appartient à l'organisation mais les avait convaincus qu'il voulait la quitter et qu'il était prêt à coopérer. Il s'appelle Wilhelm Bickell. Il se trouve à Rotterdam, où d'après lui les trafiquants disposent de ce qu'il appelle un « point de distribution ». On ne sait pas si c'est vrai, parce que nos types ont été tués avant de nous le confirmer. Tout ce dont on dispose, c'est d'un numéro de portable pour joindre Bickell.

— Ce n'est pas grand-chose, mais il m'est arrivé de démarrer avec moins que ça. Il va me falloir une couverture.

— Ça ne pose pas de problème. En attendant, lis ça.

L'Exécuteur consacra le reste de sa journée à étudier le dossier. Il traitait de l'organisation de trafiquants connue sous le nom de Venturer Exports, et de son chef, Hugo Canfield. Au fur et à mesure de sa lecture, Bolan se rendait compte que les types qui dirigeaient cette entreprise bien huilée témoignaient d'une indifférence sans bornes face à la souffrance humaine. L'activité de Venturer Exports était dirigée depuis l'Europe continentale et la Grande-Bretagne. La majorité des victimes venaient de parties du monde ravagées par des conflits récents, devenues d'excellents terrains de chasse pour les

trafiquants. Ceux-ci parcouraient l'Asie et l'Europe de l'Est, enlevant des gens dans la rue ou dans des camps de transit. Les nombreux réfugiés faisaient rarement l'objet d'avis de recherche. On payait les officiels pour détourner le regard et ne pas poser de questions. Les victimes étaient fourrées dans des containers et transportées par la route, l'argent évitant la curiosité des douaniers aux frontières traversées. La destination finale était clairement Rotterdam, d'où la « marchandise » était expédiée aux clients qui avaient passé commande.

Les esclaves ainsi négociés fournissaient les ateliers clandestins et certains intervenants des activités de service. Employés illégalement dans des pays étrangers, sans papiers, pratiquement sans argent et sous la menace permanente de représailles en cas de rébellion, ils ne pouvaient pas s'en sortir. Quant aux jeunes femmes qui avaient le malheur d'être jolies, elles se retrouvaient dans l'un des multiples secteurs de l'industrie du sexe, du porno au trottoir. Le dossier fourni par Brognola contenait des photos illustrant les dangers permanents que couraient les victimes des trafiquants : la maladie, l'addiction à la drogue, la punition pour rébellion, et bien sûr la mort...

Il fallait mettre un terme aux activités de Venturer Exports et des hommes qui en profitaient. Et ce serait le boulot de l'Exécuteur.

CHAPITRE II

— Wilhelm Bickell ? demanda Bolan, pour la forme.

Il tira de sa poche de veste un portefeuille de cuir, qu'il ouvrit devant l'homme pour lui montrer le badge du *Justice Department* et la carte plastifiée avec sa photo et son nom d'emprunt, tous deux fournis par Hal Brognola.

Pendant que Bickell les examinait, il l'observa. La photo qu'il avait en sa possession, bien que prise de loin, lui avait permis de le reconnaître sans difficulté. Bien que très ordinaire par ailleurs, le visage de Bickell était orné d'un grand nez portant une lourde paire de lunettes. Il était presque chauve et de taille moyenne.

Levant les yeux, Bickell le considéra à son tour. Le seul contact qu'il avait eu avec le grand Américain qui lui faisait face avait eu lieu par téléphone. Mais la voix était bien la même.

— Ce rendez-vous n'est pas idéal. *Ja ?*

— Vu les circonstances, je n'avais guère le choix. Turner et Bentley n'ont pas laissé beaucoup de détails sur la façon de vous contacter. Vous vous souvenez d'eux, j'imagine ?

Bickell se raidit et le rouge monta à ses joues pâles.

— Évidemment, que je m'en souviens. Nous travaillions ensemble. Suis-je suspect de leur mort ? Vous ne vous rendez pas compte du risque que j'ai pris rien qu'en les rencontrant ! Ma propre vie est en danger, maintenant.

— Nous prenons tous des risques, Bickell. Je suis venu à Rotterdam pour essayer de reprendre où les autres ont dû s'interrompre. Êtes-vous prêt à poursuivre votre coopération ?

— Bien entendu ; je suis prêt à aider de toutes les façons possibles.

Bolan se dit que la réponse de l'homme avait été un peu précipitée. « Attention, Bickell, ton jeu est un peu trop clair. »

— Nous devrions marcher, suggéra Bickell. J'ai vraiment l'impression qu'on me surveille.

— Entendu, allons-y.

Bickell ouvrait la marche sur le trottoir. La pluie et l'heure précoce limitaient le nombre de passants. Au bout de quelques dizaines de mètres, Bickell hésita à l'entrée d'une rue perpendiculaire. Bolan, les sens en éveil, décida de continuer à jouer le jeu.

— Il y a un café tranquille un peu plus loin par là, dit le bonhomme. On pourra y parler tranquillement. *Ja ?*

Bolan suivit Bickell et ils prirent la nouvelle rue. Les grands bâtiments les protégeaient un peu de la pluie, mais aussi du bruit, et

cela permit à Bolan de repérer le son discret d'un moteur et celui de pneus humides sur la chaussée. Du coin de l'œil, il vit Bickell rentrer les épaules sous son manteau et presser le pas.

— Nous sommes si pressés ? demanda le Guerrier.

Bickell répondit quelque chose que l'Exécuteur ne put comprendre. Mais il comprit très bien la menace que constituait le pistolet sorti de la main droite du manteau de l'homme, dont le canon était pointé sur lui.

— Par ici, intima Bickell en faisant un signe de tête.

Le Guerrier vit qu'ils se trouvaient à l'entrée d'une cour de livraison vide, au portail de bois grand ouvert. Le bâtiment qui donnait dessus semblait désert. Bickell fit un nouveau signe de tête et Bolan passa devant. Alors qu'il se retournait pour faire face au Néerlandais, la voiture qu'il avait entendue pénétra dans la cour et s'arrêta. Un grand type en sortit et ferma le portail, qu'il verrouilla d'une barre métallique. Il vint se mettre à quelques pas derrière Bickell, les mains dans les poches de son épais pardessus. Un moment plus tard le chauffeur de la voiture le rejoignait.

— Dites-moi, *Mijnheer* Bush, êtes-vous naïf au point de ne pas avoir pensé qu'un truc comme ça pourrait vous arriver ? demanda Bickell. Ou êtes-vous tout simplement stupide ?

— Mettez-vous à ma place. Je ne suis arrivé qu'hier soir et il semble bien que j'ai déjà été trahi par l'homme responsable de l'exécution de Turner et Bentley.

— Ça a été si facile que c'en était presque embarrassant. Ces deux types étaient si crédules qu'ils méritaient de mourir. Comme tant d'Américains, ils croyaient en la confiance et en la loyauté. Le combat était gagné d'avance.

Bickell dit quelque chose à ses deux comparses, qui éclatèrent de rire.

— Alors, Bush, ils t'ont envoyé comme le Justicier solitaire pour t'occuper des méchants. *Ja* ? reprit-il à l'intention de Bolan.

Il leva alors la main gauche pour se débarrasser des taches de pluie sur ses lunettes. Aussi mince qu'elle ait pu paraître, le Guerrier saisit cette chance. Il ferma le poing droit et l'envoya dans le visage du traître. Deux coups extrêmement puissants dans la bouche et le nez de Bickell l'envoyèrent valdinguer sur la voiture. Il glissa sur la surface mouillée, ses jambes le lâchèrent, et il finit à genoux tête baissée, le visage ensanglanté.

— Pour Turner et Bentley, dit doucement Bolan. Un acompte.

La paire de complices de Bickell s'anima et sortit des pistolets. Ils tenaient Bolan en joue et celui-ci, qui avait reculé, levait déjà les mains. Lorsqu'ils virent qu'il n'allait rien faire de plus, l'un d'entre eux rejoignit Bickell, qu'il remit sur pieds et adossa à la voiture. Il

recupéra aussi l'arme qu'il avait laissée tomber. Puis il vint fouiller Bolan pour s'assurer que lui n'en avait pas. Enfin, satisfait, il rejoignit son partenaire.

Bickell, les mains sur son visage sanglant, fixait Bolan. Le verre gauche de ses lunettes s'était étoilé ; encore visible, l'œil droit brillait d'une colère non déguisée.

— Espèce de salaud.

L'invective était étouffée par ses mains mais elle avait suffisamment de force pour véhiculer les sentiments de l'homme.

Le malfrat qui avait fouillé Bolan vint ouvrir la porte passager et installa Bickell sans ménagement dans le véhicule. Il claqua la porte et passa du côté conducteur.

Puis il aboya un ordre à son compagnon, qui alla rouvrir le portail. Enfin, il fit signe à Bolan.

— Á l'arrière, Bush.

Bolan fit ce qu'on lui disait de faire. Une fois le portail ouvert, l'autre homme monta à côté de lui en le tenant en joue. Le conducteur démarra en marche arrière et rejoignit la rue. Au bout de celle-ci, il s'engagea dans une autre. L'Exécuteur se rendit soudain compte que personne n'avait tenté de l'empêcher de repérer le trajet qu'ils suivaient. Le voyage devait clairement constituer pour lui un aller simple. Il s'appuya contre le dossier de la banquette, regardant autour de lui, tout en réfléchissant à cette hypothèse. Ses kidnappeurs le voulaient en vie pour l'instant. Quant à son avenir... Une fois que l'adversaire aurait appris ce qu'il savait de leurs activités, il aurait perdu toute utilité. Ces gens avaient déjà montré leur peu de scrupules à se débarrasser de ceux qui les encombraient.

Bolan se prépara donc à ce qui allait venir. Il ne se faisait aucune illusion. Le bout du chemin risquait de s'avérer fort déplaisant s'il n'arrivait pas à tirer parti de la moindre occasion qui s'offrirait à lui. On ne l'emmenait pas à une barbecue. Seule la souffrance semblait devoir être au menu pour lui.

Il se concentra sur ses ravisseurs. Les dommages qu'il avait fait subir à Bickell empêcheraient celui-ci de prendre part à la moindre action un peu soutenue. Et ses blessures le distrairaient de Bolan. Pas de quoi pavoiser, mais ça faisait déjà un tiers des troupes adverses écarté. Les deux autres lui avaient paru des professionnels aguerris. Leurs ordres étaient visiblement de le ramener vivant et en bon état et c'était ce qu'ils faisaient. Bickell s'était laissé aller à trop parler et avait reçu la correction qui le calmerait temporairement. Autant qu'il ait pu s'en rendre compte en si peu de temps, les deux comparses semblaient à Bolan bien bâtis et capables de se défendre. Tous deux étaient armés, alors que Bickell ne l'était pas, le conducteur ayant ramassé son arme.

Tandis qu'ils parcouraient les rues étroites et mouillées de Rotterdam, le Guerrier apercevait par endroits les fleuves qui traversent la ville. Grues et entrepôts commençaient à dominer le paysage. Ils allaient en direction du port. La voiture prit quelques virages serrés, progressant le long de voies encore plus étroites qui jouxtaient les installations portuaires. Il y avait là des entreprises de service avec des entrepôts de distribution. Les voitures cédaient la place aux camionnettes et aux camions. Un nouveau virage serré à droite les conduisit sur une allée étroite parallèle à l'eau. La voiture tourna alors une nouvelle fois pour pénétrer dans une cour, sur le fond de laquelle donnait un grand entrepôt.

Il ne semblait pas y avoir beaucoup d'activité dans la cour. Bolan remarqua plusieurs grands containers d'acier, dont certains empilés par trois. Il y avait une voiture garée près de l'entrepôt. Ils traversèrent la surface inégale de la cour pour pénétrer dans le bâtiment. Au moment où la voiture stoppait à l'intérieur, Bolan entendit le bruit métallique de la porte qu'on abaissait devant la haute ouverture qu'ils venaient de franchir.

L'homme assis à côté de Bolan lui fit signe de son arme.

— Sors !

Le conducteur le rejoignit et tous deux menèrent l'Exécuteur jusqu'à un bureau couvert adossé à une des parois. L'un des malfrats ouvrit la porte avant de le pousser à l'intérieur. Bolan considéra l'homme qui l'attendait là.

Bien habillé. Costume et cravate de bon goût et de qualité. Il arborait une expression qui ne le rendit pas sympathique au Guerrier. Il y avait une certaine finesse en lui, presque de la délicatesse. Sa peau était veloutée, ses lèvres incolores, ses cheveux blonds. Des lunettes sans monture aux verres légèrement teintés masquaient un peu l'éclat de ses yeux gris, mais il observait Bolan avec une intensité qui aurait pu intimider quelqu'un de moins assuré que lui.

— Où est Bickell ? demanda l'homme.

Bolan repéra son accent britannique.

Le chauffeur de la voiture montra Bolan du pouce.

— Il y a eu un p'tit problème. Surtout pour Willi, expliqua-t-il. Il n'a jamais su la fermer. Il est dans la voiture.

Le blond se pencha un peu en avant en se caressant le menton.

— J'ai été surpris que vous contactiez Bickell. La mort de vos amis n'a visiblement pas eu l'effet de dissuasion escompté.

— Vous imaginiez que nous allions l'ignorer ? répliqua Bolan.

— Et vos supérieurs ne se sont pas demandé si c'était Bickell qui avait trahi vos amis ?

L'homme rectifia le pli de sa veste.

— Si, mais nous avons décidé de l'arracher à votre influence et de

lui donner une chance de se racheter.

— Vous avez de l'humour. J'aime ça, mais ça ne suffira pas à sauver votre peau.

— Je n'y comptais pas. Je voulais simplement voir de plus près des gens capables de tuer si facilement.

— Écoutez, Bush... c'est bien ça ? *Bush* ? Le sort de Turner et Bentley, ou quels qu'aient été leurs vrais noms, a été réglé de manière tactique.

Il sourit, puis reprit.

— Ça peut sembler un peu prétentieux, j'en conviens. Mais ils mettaient leur nez dans nos affaires à un moment d'activité intense et on ne pouvait pas vraiment les laisser faire.

L'Exécuteur resta silencieux. Il observait son interlocuteur. Celui-ci avait choisi le mode plaisant, mais ses yeux n'étaient pas dénués d'intelligence.

— Vous ne pourrez pas l'éviter, finit-il par répondre. Tôt ou tard votre organisation va s'écrouler. Le meurtre de Turner et Bentley montre que vous avez peur parce que l'enquête est sur le point d'aboutir.

L'Anglais sourit. Pas par bravade, mais clairement parce qu'il se sentait vraiment en sûreté.

— Ça n'arrivera pas, Bush. Turner et Bentley tâtonnaient dans le noir comme une paire d'aveugles. Ils n'avaient aucune idée de ce à quoi ils s'attaquaient. Tout comme votre foutu groupe d'intervention.

Il leva l'index.

— Vous ne pouvez rien contre nous. Continuez à nous envoyer vos petits agents ridicules et nous nous débarrasserons d'eux exactement comme nous l'avons fait pour Turner et Bentley. Et comme nous allons le faire pour vous, *Bush* !

Il se tourna sur le côté pour parler à ses hommes de main. La conversation fut brève et inaudible. Puis son regard revint vers l'Exécuteur.

— Maintenant ? demanda l'homme qui avait conduit la voiture.

— Oui. On s'en débarrasse. On n'a pas le temps de jouer cette fois. Tuez-le et défaites-vous du corps.

Avec un simple coup d'œil pour Bolan, l'Anglais se dirigea alors vers la porte.

— Votre voyage n'aura été qu'une perte de temps. C'est dommage, vous ne pourrez même pas visiter la ville.

Alors qu'il passait la porte, le conducteur attira son attention.

— Et Bickell, Mr. Chambers ? Il devient vraiment un risque. Depuis que nous nous sommes occupés de ces Américains, il est devenu nerveux. Il a peur et il pourrait craquer. Nous pensons qu'on ne peut plus lui faire confiance.

Chambers s'arrêta net et se retourna pour faire face à l'homme.

— Quels sont mes ordres quant à l'utilisation de mon nom ?
Rappelez-moi.

— Ne jamais le mentionner. Je vous prie d'excuser mon erreur.
Monsieur.

L'Anglais eut un regard pour le Guerrier.

Le grand Américain haussa les épaules.

— De toute façon, je ne vais pouvoir le dire à personne, n'est-ce pas, M. Chambers ?

Ce dernier eut un léger sourire.

— Tout à fait exact, Bush. Tout à fait exact.

Il revint au chauffeur.

— Occupez-vous des *deux*. On ne peut plus se permettre que Bickell perde son sang-froid.

Chambers sortit du bureau.

Le conducteur s'assit sur le bord du bureau. Son partenaire bougea pour la première fois depuis qu'ils étaient entrés dans la pièce.

— Willi ? demanda-t-il.

— Ramène-le ici. Et donnons à Chambers le temps de s'en aller. Tu sais qu'il préfère ne pas être dans les parages dans ces moments-là.

— Il n'a pas d'estomac.

— Nous sommes payés pour en avoir.

Alors que le collègue du conducteur quittait le bureau, Bolan entendit le bruit du moteur de la voiture de Chambers qui s'éloignait. Quelques instants plus tard, la porte se rouvrit pour laisser passer Bickell et son ange gardien. Le bas de son visage était gonflé et sanglant. En voyant Bolan, il se lança dans une bordée d'injures.

Le conducteur lui cria quelque chose. Bickell l'ignore et continua à hurler. Soudain, il se précipita sur Bolan.

Le partenaire du conducteur tenta de l'intercepter. Il avait les deux mains libres, car il avait rangé son arme.

Bolan laissa Bickell approcher à quelques centimètres avant de se mettre en mouvement. Il attrapa le manteau de Bickell, lui fit perdre l'équilibre et l'utilisa comme bélier contre le conducteur en le soulevant et en le projetant sur ce dernier. Brièvement collés l'un à l'autre, les deux hommes basculèrent derrière le bureau.

Au moment même où il lâchait Bickell, le Guerrier se retourna et fonça sur le troisième malfrat et, avant que celui-ci ne puisse parer le coup, il lui envoya un coup de coude puissant dans le visage. L'homme grogna, un instant étourdi par la douleur, le sang jaillissant de son nez cassé. Bolan le frappa une nouvelle fois, puis le prit par les épaules et le fit pivoter, lui entourant le cou des bras. Puis il serra et tordit jusqu'à entendre le bruit des vertèbres écrasées. Le pourri tressauta, son corps eut un dernier spasme et il devint un poids mort. Bolan

glissa la main droite pour trouver le pistolet dans la poche de manteau du malfrat et en sortit un Sig-Sauer P-226. L'Exécuteur connaissait bien cette arme. En se retournant, le pistolet devant lui, il lâcha le mort, aligna le canon en direction du bureau derrière lequel le conducteur émergeait en se redressant difficilement et appuya sur la détente pour libérer une rafale de trois balles, qui vinrent se loger dans la poitrine de sa cible. Le conducteur tomba à la renverse et alla frapper le mur, une expression de surprise sur le visage.

Tandis que le corps glissait sur le côté en laissant une traînée de sang sur le mur, Bickell se redressa à son tour en tendant la main vers l'arme que le mort tenait encore. S'en étant emparé, il tourna le canon vers Bolan et tira sans prendre le temps de viser.

La balle frappa le mur derrière Bolan. L'Exécuteur retourna le tir et sa rafale vint frapper Bickell dans le ventre. Au sol, Bickell se recroquevilla en fœtus.

— Ce n'est pas comme ça que je voyais les choses, murmura Bolan.

CHAPITRE III

L'Exécuteur passa de corps en corps, vidant leurs poches et en plaçant le contenu sur le bureau. Il y avait là trois pistolets et des chargeurs supplémentaires ainsi que deux portables, un trouvé sur Bickell, l'autre sur le conducteur. Dans les portefeuilles il y avait de l'argent. Seul celui du conducteur contenait des papiers d'identité, un permis de conduire. Il s'appelait Rik Vandergelt. Bolan conserva le permis. Il empocha aussi les billets – le liquide pouvait toujours servir – et les portables.

Puis il fouilla la pièce. Il ne s'attendait pas à y trouver de preuves solides du trafic, mais espérait découvrir quelque chose qui lui permettrait d'avancer. Le bureau ne lui apporta aucun élément. Il passa aux vieux classeurs de bois installés contre un mur. Le premier ne contenait guère que des fournitures de bureau. Le second comportait trois tiroirs. Deux étaient vides, mais dans celui du haut se trouvaient quelques dossiers contenant des factures. Celles-ci émanaient toutes d'une société anglaise, South East Containers, basée près d'une ville côtière qui servait de plaque tournante au transport par containers entre le continent et la Grande-Bretagne. Certaines factures étaient vieilles de deux ans. Bolan s'apprêtait à les remettre en place lorsque son attention fut attirée par le nom du directeur de la société, imprimé dans un petit cartouche en haut de la facture qu'il avait sous les yeux.

En soi, le nom n'aurait pas voulu dire grand-chose, et la société avait l'air parfaitement dans les normes. Mais son directeur venait juste d'ordonner le meurtre de Mack Bolan.

Il s'agissait de Paul Chambers.

Bolan plia la facture et la glissa dans une poche. Alors qu'il remettait la pile des autres dans le tiroir, il en tomba une enveloppe crème qu'il n'avait pas vue auparavant. Il la ramassa et regarda l'adresse. C'était à la même adresse que les factures avaient été envoyées. D'après le cachet elle avait été postée trois mois plus tôt d'Amsterdam. L'enveloppe ne contenait qu'une simple feuille de papier à en-tête de qualité émanant d'un cabinet d'avocats de Rotterdam. Le court texte imprimé dans une police élégante était en néerlandais. Une de ses lignes indiquait une date et une heure une semaine plus tôt. Le nom de l'auteur de la note, imprimé lui aussi, figurait au bas. C'était celui de Ludwig Van Ryden, l'avocat dont avait parlé Brognola.

Un début modeste, mais un début quand même.

Bolan avait depuis longtemps appris à ne rien laisser au hasard, aussi insignifiant qu'ait pu paraître un indice. La lettre rejoignit la facture dans sa poche.

L'Exécuteur prit le SIG-Sauer et les chargeurs. Quittant le bureau, il alla jusqu'à la voiture qui l'avait transporté jusque-là. Une fouille rapide ne donna rien. Il hésita à utiliser le véhicule, mais décida finalement de le laisser où il était. Il pouvait être équipé d'une puce GSM par le constructeur, ce qui permettrait à ses adversaires de le retrouver quand ils s'apercevraient que la voiture avait disparu. Il valait mieux qu'il en loue une.

Il partit donc à pied. Il pleuvait toujours, mais le temps était le cadet de ses soucis. Il lui fallut vingt minutes pour retracer le trajet pris par la voiture. Arrivé sur une grande artère, il put héler un taxi et demanda à être conduit à son hôtel. De retour dans sa chambre, il se débarrassa de ses vêtements humides et prit une douche chaude. Enveloppé d'un épais peignoir, il appela le service d'étage et commanda un pot de café. Celui-ci fut apporté rapidement et Bolan se versa une tasse. Il avait devant lui la facture de South East Containers et la lettre de Van Ryden. Il prit la paire de téléphones portables et les alluma. Celui de Bickell signalait plus d'une douzaine d'appels entrants, la plupart provenant du téléphone de Vandergelt, et deux ou trois appels d'un numéro qui correspondait à celui qui figurait sur l'en-tête de lettre de Van Ryden.

Le Guerrier activa son téléphone et appela Brognola. Celui-ci répondit d'une voix ensommeillée.

— Dis, tu prends ton pied à me réveiller ou quoi ?

— Qu'est-ce que j'y peux si tu tiens absolument à te coucher toutes les nuits ?

L'agent fédéral rit. Bolan l'entendit s'agiter avant de reprendre la parole.

— Comment était la rencontre avec Bickell ?

— Disons... intéressante. Tu peux le rayer de la liste. *C'était* lui qui avait piégé tes hommes. Il m'a fait tomber dans une embuscade de deux de ses copains hollandais.

Nous sommes allés retrouver un Anglais du nom de Chambers. Il semblait m'en vouloir. Apparemment, ton groupe d'intervention se rapprochait dangereusement de Venturer Exports. D'où le meurtre de Turner et Bentley.

— Tu as employé le passé à propos de Bickell.

— Après que Chambers a ordonné à ses brutes locales de m'envoyer nourrir les poissons, les choses se sont un peu gâtées. Venturer Exports a perdu trois employés.

— Compris. As-tu récupéré des infos supplémentaires ?

— Quelques-unes. J'aimerais que tu ailles voir du côté d'une société

anglaise du nom de South East Containers, dirigée par un certain Paul Chambers. Ce ne peut être que le type qui me voulait mort. J'ai aussi trouvé un lien avec l'avocat dont tu m'as parlé, Ludwig Van Ryden. Et puis, voilà un autre nom : Rik Vandergelt. L'un des hommes de main de Chambers. Vois s'il figure dans tes bases de données.

— Entendu. Je mets Herma sur le coup tout de suite. Tu as besoin d'autre chose ?

— Pour l'instant, non.

— Gadgets te rappelle.

L'Exécuteur revêtit l'un des costumes qu'il avait apportés, glissa le SIG-Sauer à sa ceinture et boutonna sa veste. Puis il tira d'une serviette en cuir quelques-unes des cartes de visite fournies par Brognola. Elles le donnaient comme cadre supérieur d'une société d'informatique basée au Maryland. Cette société était fictive et son adresse inexistante. Le numéro de téléphone renverrait tout correspondant sur un répondeur acceptant l'appel et promettant une réponse en retour. Même type de système pour le contact e-mail. Bolan mit les cartes dans son portefeuille. Il appela la réception et demanda un taxi pour l'emmener dans Hofpoort, quartier des affaires de la ville, où Ludwig Van Ryden avait ses bureaux.

Il mit ses habits humides dans un sac plastique et les déposa en bas pour qu'ils soient nettoyés et repassés. Son taxi l'attendait déjà lorsqu'il sortit de l'hôtel. Le temps s'était amélioré, la pluie avait cessé. Bolan se laissa aller sur son siège en planifiant sa rencontre avec Ludwig Van Ryden.

Au bas de l'immeuble de bureaux, un tableau indiquait que le cabinet d'avocats occupait des bureaux au sixième étage. Le Guerrier rejoignit l'entrée, s'arrêtant brièvement pour éteindre son portable. Gadgets l'avait appelé au cours du trajet pour lui donner des détails sur Ludwig Van Ryden, qu'il savait déjà figurer en bonne place sur les tablettes du groupe d'intervention. Il n'y avait rien de solide contre lui, car l'homme était habile. Sa réputation d'avocat proche des cercles de défense des droits de l'homme le rendait difficile à épingle. La moindre tentative contre lui provoquait une levée de boucliers de la part de membres influents de l'establishment néerlandais. D'après Herman Schwarz, il avait fait de nombreux voyages en Grande-Bretagne, où il avait rencontré Paul Chambers et Hugo Canfield.

— Quant à Rik Vandergelt, avait ajouté Gadgets, il est connu d'Interpol. Il a fait plusieurs séjours en prison il y a quelques années, mais depuis sa dernière libération, il s'est débrouillé pour ne pas y retourner. Il semble qu'il se soit trouvé un avocat hors pair, un certain Van Ryden.

— Tout ça reste en famille, avait conclu Bolan.

Après avoir traversé l'élégant hall Art-déco, il se présenta au bureau

d'accueil avec un grand sourire pour la jeune femme qui se trouvait derrière.

— Dois-je signer quelque part ? demanda-t-il en posant les mains sur le comptoir de marbre. C'est mon premier séjour à Rotterdam. Je ne connais pas encore bien les usages.

La réceptionniste considéra le bel homme de grande taille et ne manqua pas de remarquer ses yeux d'un bleu intense et son sourire chaleureux. Il avait une voix grave et un peu troublante. Le regard appréciateur qu'il portait sur sa beauté blonde la prit par surprise. Elle n'avait pas l'habitude qu'on la regarde comme ça, mais ce n'était certes pas désagréable.

— Avez-vous un rendez-vous ?

Bolan secoua la tête. Il sortit l'une de ses cartes de visite et la fit glisser à travers le comptoir.

— Je ne suis arrivé qu'hier soir et je n'ai pas eu le temps de faire les choses dans les règles. Je l'aurais fait ce matin si mes rendez-vous n'avaient pas duré plus longtemps que prévu. Et puis j'ai reçu un appel du président de ma société me demandant d'attraper le vol du soir pour Paris, mais aussi de prendre le temps de passer voir M. Van Ryden. Nous espérons le rencontrer bientôt pour négocier la représentation à long terme de nos intérêts.

Il laissa son sourire s'épanouir.

— Aidez-moi, s'il vous plaît.

Elle lui rendit son sourire en décrochant son téléphone et pianota un numéro. Elle parla tranquillement à son correspondant sans quitter Bolan du regard. Quand elle eut terminé, elle reposa le combiné.

— M. Van Ryden va vous recevoir immédiatement. Il a un rendez-vous dans une demi-heure mais peut vous accorder quelques minutes.

Elle montra la batterie d'ascenseurs de l'autre côté du hall.

— Sixième étage. Suite 32.

— Si je ne devais pas partir dans quelques heures, je vous aurais invitée à dîner.

— Si vous ne partiez pas, j'aurais accepté.

— Peut-être la prochaine fois.

— Oui. Peut-être la prochaine fois.

Elle le regarda rejoindre les ascenseurs et laissa échapper un soupir avant de retourner à son travail.

La prochaine fois sans le moindre doute.

Bolan sortit de l'ascenseur et regarda le tableau mural pour savoir où aller. La suite 32 se trouvait sur sa gauche. Il ouvrit la porte de bois blond et entra. L'entrée était équipée d'un bureau derrière lequel se tenait une autre jolie jeune femme. L'Exécutif se dit que les Néerlandais avaient décidément du goût.

— M. Connors ? demanda la femme en se levant. Elle était

remarquablement grande. Elle le guida jusqu'à une double porte et frappa tout en poussant l'un des battants pour le faire entrer. La porte se referma derrière Bolan. Le bureau de Ludwig Van Ryden était spacieux et luxueusement meublé. Bois blond, verre, acier, moquette épaisse et, dans des vitrines, une collection d'élégantes sculptures de verre mises en valeur par un éclairage indirect. Une porte à moitié ouverte laissait entrevoir une salle d'eau. La table de travail de l'avocat aurait pu accueillir de nombreux dîneurs. Au centre était ouvert un ordinateur portable.

L'homme se leva pour accueillir Bolan. Il avait la quarantaine. Grand et mince, il portait un costume qui avait dû coûter une petite fortune. Ses épais cheveux bruns tombaient jusqu'au col de sa veste. Il fit le tour du bureau pour serrer la main de Bolan, son sourire découvrant des dents blanches et bien implantées.

— Asseyez-vous, je vous prie, M. Connors. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non, merci.

L'Exécuteur s'assit dans l'un des fauteuils de cuir crème et regarda Van Ryden se verser un whisky.

— Vous devriez peut-être vous en faire un double, Maître, dit-il d'une voix égale.

L'avocat se retourna à demi, un sourire amusé aux lèvres. Puis il vit l'arme que Bolan pointait dans sa direction. Un instant il se figea, son verre en main.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, c'est un pistolet. Pris un peu plus tôt dans la journée à un de vos amis, Rik Vandergelt.

Bolan vit Van Ryden pâlir. Ce nom ne lui était pas inconnu.

— Je vois que vous m'écoutez, maintenant.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Ce nom ne m'évoque personne.

— C'est ça. Et vous avez oublié que vous étiez son avocat ? Je suis sûr que vos conseils auraient pu l'aider il y a quelques heures de ça. Sinon, il y a aussi Paul Chambers. Et Wilhelm Bickell. Je suppose que vous ne les connaissez pas non plus.

— Bien sûr que non.

— Alors vous serez encore plus surpris si je vous dis que je ne m'appelle pas Connors, mais Bush.

L'avocat tressaillit. Il reprit assez ses esprits pour porter le gobelet de whisky à ses lèvres et l'avaler d'un trait. Bolan comprit qu'il s'agissait pour l'homme de gagner du temps. Lorsque son regard revint vers Bolan, il s'était ressaisi.

— Nous pourrions passer l'heure qui vient à jouer sur les mots, mais ce serait du temps perdu pour vous comme pour moi, *M. Bush*.

Alors, que voulez-vous ?

— Deux agents américains, Dean Turner et Ron Bentley, ont été assassinés par vos associés. Bickell avait prévu qu'il en serait de même pour moi. Les choses ne se sont pas passées comme il l'aurait voulu. Bickell est mort. Vandergelt aussi.

— Et si par hasard je connaissais ces gens, que dois-je comprendre de ce que vous venez de me dire ?

— Rien de plus simple. Vous et vos associés sont mouillés jusqu'au cou dans le trafic d'êtres humains. Je suis ici pour vous prévenir. Ne comptez pas sur moi pour le jargon légal. Fini de jouer pour vous tous. Je vais vous faire fermer boutique. *Toute* la boutique. Notez-le dans votre agenda, mon cher Maître.

Il fallut un instant à Van Ryden pour évaluer la portée des mots de Bolan. Il avait l'air d'un homme incapable de décider s'il venait d'entendre la vérité ou une réplique de théâtre. Il se passa la main sur les lèvres, puis agita l'index devant l'Exécuteur.

— C'est une plaisanterie. Une mauvaise plaisanterie. *Ja* ?

— Appelez Chambers, votre associé. Parlez-lui de Bush. Nous nous sommes retrouvés face à face ce matin. Ça le fera peut-être rire, qui sait ? Et ne perdez pas votre temps à nier votre association avec Chambers. On sait que vous l'avez rencontré en Angleterre. Et Hugo Canfield aussi.

D'un coup l'avocat comprit que l'étranger assis dans son bureau était tout à fait sérieux. Il regarda le canon du pistolet. Au regard de Bolan, il se rendit compte de la précarité de sa situation. Il redevint l'avocat sûr de ses talents de débateur.

— Vous venez pratiquement d'admettre le meurtre de Bickell et Vandergelt. Vous êtes dans un pays étranger. Vous êtes américain et vous représentez le gouvernement des États-Unis. Ajoutez à cela que vous vous êtes introduit dans mon bureau pour me menacer avec une arme. Comment croyez-vous que la police néerlandaise va analyser la situation ?

— Je suis sûr que vous allez me le dire.

— Bush, vous n'avez aucune chance de gagner. Tout est contre vous. Alors je reconnais que je travaille avec Chambers. Il y en a d'autres. Beaucoup trop puissants pour que vous puissiez avoir la moindre influence sur eux. Je suis un membre respecté de la communauté. D'après vous, de qui vont-ils prendre le parti ?

— Laissez-moi y réfléchir. Entre-temps, j'ai besoin que vous ne donniez pas l'alarme à mon départ.

L'Exécuteur appuya le canon de son arme contre le front de Van Ryden.

— Enlevez votre ceinture, ordonna-t-il.

— Pourquoi ?

Bolan agita son pistolet.

— Faites-moi plaisir. Je suis un étranger dans une ville étrangère et le moins qu'on puisse dire, c'est que ça n'a pas été facile pour moi jusqu'ici. Alors, j'ai le droit de me comporter bizarrement. Maintenant, obéissez !

L'avocat obtempéra. Le Guerrier le fit faire face au bureau, mains derrière le dos. Il utilisa la ceinture pour lui entraver les poignets, puis, après lui avoir fait faire le tour du bureau, il le poussa dans son fauteuil. Ensuite, il arracha le fil du téléphone et en entoura le cou de Van Ryden, puis le repose-tête du siège, serrant suffisamment pour que ce soit douloureux.

— Ne luttez pas. Le nœud que j'ai fait se resserrera si vous exercez la moindre pression contre lui, dit l'Exécuteur.

Il mentait, mais Van Ryden n'en savait rien. Il avait le visage luisant de sueur et une vraie peur dans le regard.

Le grand Américain traversa le bureau et alla chercher une paire de serviettes dans la salle de bains bien équipée. Il en utilisa une pour bander les yeux de Van Ryden, et une partie de l'autre pour le bâillonner. Puis il fit pivoter le siège de cuir et le repoussa loin du bureau face à la fenêtre.

Bolan regarda l'ordinateur portable ouvert sur le bureau. Avant son arrivée, l'avocat était en train de rédiger un e-mail à l'attention de Paul Chambers. En anglais. Il le prévenait de l'arrivée de marchandise dans la soirée à un endroit du nom de Noosen Hag et l'informait que la distribution se ferait dans les prochains jours. Bolan mémorisa le nom du lieu. Il se renseignerait plus avant après avoir quitté les lieux.

Se demandant ce qui se passait, Van Ryden commença à faire pivoter son fauteuil avec les pieds. Bolan attendit un instant, puis se rapprocha de lui et se mit à murmurer à son oreille.

— J'ai dit : pas bouger. Essaie ça de nouveau et je serrerai la corde moi-même.

Bolan fit rouler le siège à travers le bureau pour le pousser dans la salle d'eau. Le Guerrier éteignit la lumière et sortit en refermant la porte.

Ensuite, il quitta le bureau, s'arrêtant dans l'entrebâillement pour dire au revoir à Van Ryden au bénéfice de sa secrétaire. Puis il ferma la porte et se tourna en souriant vers la jeune femme.

— M. Van Ryden m'a demandé de vous dire qu'il passe un appel privé et ne veut pas être dérangé. Il vous préviendra quand il aura terminé.

— Merci, dit la secrétaire en acquiesçant d'un signe de tête.

L'Exécuteur sortit dans le couloir et rejoignit l'ascenseur. Au rez-de-chaussée il sortit tranquillement du bâtiment, non sans avoir fait un signe de la main à la réceptionniste. Une fois dehors, il marcha jusqu'à

l'intersection suivante, qu'il prit avant de héler un taxi pour rentrer à son hôtel, d'où il comptait appeler Washington.

CHAPITRE IV

Suite à l'appel de Bolan. Brognola l'avait rappelé avec des détails sur le lieu mentionné dans l'e-mail préparé par Van Ryden à l'intention de Chambers. Il en savait désormais assez pour louer une voiture et prendre la route qui longeait la côte pour rejoindre le promontoire isolé où se trouvait Noosen Hag, un ancien dépôt d'hydrocarbures. Les vérifications de Gadgets avaient révélé que celui-ci, fermé pendant trois ans, avait été loué par un exploitant de coquillages pour le compte d'un consortium qui se proposait de réhabiliter le site. En fait, le consortium avait des liens avec des hommes d'affaires eux-mêmes alliés par des biais peu clairs à South East Containers, elle-même partenaire de Venturer Exports. Toutes ces connexions étaient soigneusement dissimulées par des montages financiers visant à cacher qui dirigeait réellement l'ensemble. Mais comme l'avait fait remarquer Brognola, *tous les chemins mènent à Rome*. En l'occurrence, c'était le nom d'Hugo Canfield qui ne cessait d'apparaître. Bien que distancée de l'activité quotidienne des sociétés écrans, sa présence constante ne faisait aucun doute, tout en restant assez vague pour lui éviter toute interférence de la part d'un groupe d'intervention tenu au respect de la plus stricte légalité et donc incapable d'agir contre lui. Mais Brognola savait bien que son électron libre, lui, n'hésiterait pas un instant.

L'ancien dépôt semblait vivre une soirée animée. D'où il se trouvait, Bolan pouvait voir plusieurs véhicules garés. Camionnettes. Voitures. Il y avait du mouvement sur la jetée en béton construite pour accueillir les bateaux de la compagnie pétrolière. De puissants projecteurs, alimentés par un générateur mobile, illuminaient la zone.

Bolan était arrivé jusque-là dans un SUV Toyota qu'il avait loué un peu plus tôt dans la journée. Il avait eu tout le temps de couvrir les quarante kilomètres et de se garer à bonne distance pour faire à pied son approche finale. Accroupi dans l'ombre à côté d'un tas de ferraille rouillée tout près de la jetée, à quelques mètres de ce qui se passait, Bolan vit une grue déposer un container d'acier sur la remorque surbaissée d'un semi. Il l'avait vu soulevé du pont d'un petit porte-containers qui rejoignait maintenant la haute mer. Tout s'était fait très vite. Dans la demi-heure qui venait, le porte-containers aurait rejoint sa route initiale.

Bolan avait compté six personnes dans l'équipe présente sur la jetée. Trois seulement étaient visiblement armées – de MP-5 H & K, ce qui ne voulait pas dire que les autres ne l'étaient pas. Bolan disposait

du SIG-Sauer P-226 équipé d'un chargeur plein de 15 balles et de trois chargeurs supplémentaires. À moins qu'il ne parvienne à s'emparer d'autres armes, le pistolet allait devoir montrer son efficacité. Le temps lui aussi jouait contre l'Exécuteur. Très bientôt le container serait ouvert et son contenu libéré. Enfin, « libéré » n'était probablement pas le terme qui convenait, car les gens qui se trouvaient à l'intérieur allaient simplement passer d'un lieu de captivité à un autre. D'un container à une camionnette. Pas de quoi pavoiser, surtout si on pensait à ce qui les attendait au bout du voyage.

Quelqu'un sur la jetée se mit à donner des ordres. Bolan vit des hommes aller au container et commencer par retirer les scellés de sécurité.

Une fois les portes ouvertes, les hommes armés se postèrent devant et un autre se hissa dans l'ouverture. De là où il se trouvait, Bolan put l'entendre aboyer des ordres. Quelques instants plus tard, des femmes et des fillettes apparurent en traînant les pieds. En voyant les armes dirigées contre elles, elles eurent un mouvement de recul, mais elles n'avaient nulle part où aller. Une par une, elles sautèrent au sol, où elles se regroupèrent d'instinct. L'une d'elles, qui tentait de protester, fut poussée en avant et tomba à genoux. L'un des hommes armés lui colla son MP-5 dans le dos, puis il la prit par ses longs cheveux noirs et la força à se lever. Il lui hurla dessus et la gifla. Enfin, il leva son arme et visa.

Il n'eut pas l'occasion de tirer. L'Exécuteur lâcha une balle unique, qui vint se loger dans la nuque de l'homme. Celui-ci plongea face la première.

L'équipe de la jetée paniqua et l'Exécuteur en tira avantage. Il visa en priorité les autres hommes armés, qu'il abattit avant même qu'ils aient pu le repérer. Il changea alors de position, faisant le tour du tas de ferraille pour émerger à côté du container. Il se retrouva face à face avec l'un des trois hommes restants. L'homme était en train de tirer un pistolet de sa veste quand Bolan lui envoya la crosse du SIG-Sauer dans la tempe. L'homme grogna, trébucha, et le Guerrier l'envoya au sol d'un nouveau coup appuyé.

Le Guerrier s'accroupit brièvement pour ramasser l'arme du malfrat. Il entendit quelqu'un hurler en anglais. Il plongea derrière le container. Les captives fuyaient le long de la jetée. Il en aperçut au passage d'autres encore à l'intérieur qui se réfugiaient au fond pour échapper au chaos. L'homme qui avait grimpé dans le container était toujours là. Il avait un pistolet à la main et se penchait avec précaution en dehors de l'ouverture. Lorsqu'il vit Bolan, il était trop tard. Le SIG-Sauer cracha, lâchant deux balles de 9 mm dans la poitrine de l'homme, qui chuta sur le béton de la jetée, où son crâne

rebondit.

Alors que Bolan vérifiait l'arrière du container, il vit le sixième homme filant vers les voitures garées. Il lui tira plusieurs balles dans les jambes et le malfrat s'effondra.

— L'une de vous parle-t-elle anglais ? demanda l'Exécuteur aux femmes encore dans le container.

Deux répondirent par l'affirmative.

— Calmez-les. Dites-leur quelles vont être libérées.

Bolan rejoignit l'endroit où se trouvait l'homme qu'il avait blessé aux jambes. Il avait roulé sur le dos, s'était assis et regardait ses membres brisés. Le Guerrier le garda en joue en approchant. Il repéra son arme au sol et d'un coup de pied l'envoya dans l'eau par-dessus la jetée.

— Ça doit faire un mal de chien !

L'homme jura en anglais. Il se traîna jusqu'au semi-remorque et s'adossa à une des roues arrière.

— Je parie que tu es le salopard qui a descendu Bickell et ses acolytes. C'est ça, non ? On nous a dit de faire gaffe au cas où tu te pointerais.

— Heureusement que vous ne les avez pas pris trop au sérieux.

— Va te faire..., Yankee. J'ai mal aux jambes, salaud.

— Arrête, tu vas me faire pleurer.

— Qu'allez-vous lui faire ? dit une voix de femme derrière Bolan.

Il se retourna. C'était la jeune femme à qui il s'était adressé. Elle avait le regard fixé sur l'homme de main. Un regard dénué de toute pitié. Elle était jolie, mais à cet instant son visage n'était qu'un masque dur et livide.

— Que mérite-t-il, d'après vous ? demanda Bolan.

Elle tourna les yeux vers lui, examinant son visage, reconnaissant en lui quelqu'un capable de la traiter avec respect. Malgré ses traits tirés, l'Exécuteur vit sa détermination. Il jeta un regard derrière elle au reste de la « marchandise » sortie du container. Elles étaient toutes marquées par ce qu'elles avaient subi, mais semblaient loin d'être vaincues.

— Il mérite le pire de ce qu'on pourrait lui faire, dit la jeune femme d'une voix où perçait un accent d'Europe de l'Est. Mais si on faisait ça, nous deviendrions aussi mauvais qu'eux.

L'homme à terre la regarda, pas sûr de bien comprendre ce que cela signifiait. Mais il eut la présence d'esprit de rester silencieux.

Bolan tira la jeune femme de côté en gardant le regard fixé sur l'Anglais.

— Comment dois-je vous appeler ?

— Madame la Chance ?

Elle toucha le bras de Bolan, et ce simple geste exprimait ses

sentiments à son égard.

— Ma mère m'a toujours dit que mon humour me vaudrait des ennuis. Mon nom est Majira.

— Où avez-vous été enlevée ?

— Pristina. Dans les rues. Je n'avais qu'à pas rentrer seule la nuit. Mais qu'est-ce que je devais faire ? Perdre mon boulot ? J'avais bien entendu parler des trafiquants et de leurs méthodes, mais je n'avais jamais imaginé pouvoir être une de leurs victimes. Aucune des autres non plus, d'ailleurs.

Elle prit une inspiration et sa voix se cassa un peu.

— C'étaient les gamines qui allaient souffrir le plus. Nous savions toutes ce qui allait leur arriver. Vendues à... à des monstres sans âme qui abuseraient d'elles.

— Pas cette fois-ci, Majira.

— Vous êtes américain. Pourquoi faites-vous ça ?

— C'est une longue histoire. Disons que j'essaie de mettre un terme aux activités de cette organisation.

— Êtes-vous policier ?

— On va dire ça comme ça. Á propos, je m'appelle Bush.

— Alors, Bush, dites-moi : et maintenant ?

Bolan considéra le petit groupe de femmes blotties les unes contre les autres. Il se retourna et regarda les constructions obscures situées en retrait de la jetée.

— Emmenez tout le monde dans ces bâtiments. Au moins vous serez à l'abri le temps que j'organise la suite. Faites-le maintenant, Majira.

Elle acquiesça, se retourna et parla au groupe. L'Exécuteur les regarda s'en aller, les femmes plus âgées réconfortant les plus jeunes. Il attendit qu'elles aient disparu dans l'un des bâtiments avant de revenir à son prisonnier.

— Mais qu'est-ce qui se passe, bordel ? demanda l'Anglais.

— Je me sens plus à mon aise sans témoins, répondit Bolan en se dressant au-dessus du blessé et en le fixant d'un regard dur.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Bon Dieu, si tu as décidé de me tuer, vas-y, reprit le pourri.

C'était plus de la bravade que quoi que ce soit d'autre. En fait, il était terrifié.

— Dis-m'en plus sur les deux Américains que vous avez tués.

— Oh, attends une minute. Je n'ai rien eu à faire avec ça. C'était l'histoire de Bickell et des types qui dirigent l'organisation. Sérieux, mec, c'est eux qui l'ont fait. Moi, je suis juste une petite main.

« Ça, c'est de la loyauté », se dit Bolan.

— Alors c'est Chambers le patron, ici ?

L'Anglais approuva frénétiquement de la tête. Il semblait vouloir

parler et espérer que cela aiderait à allonger son espérance de vie. Il était comme tout le monde et pensait d'abord à sa propre survie.

Ostensiblement, Bolan éjecta le chargeur de son arme et le remplaça par un chargeur plein. Puis il empocha l'autre tout en faisant le tour de l'homme à terre.

— Bon Dieu, qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis obligé de faire place nette.

— Mais... tu ne peux pas. Les types comme toi n'exécutent pas les gens.

— Les types comme moi ?

— Tu es flic. Et les flics ne peuvent pas...

— Je crois qu'il faut éclaircir un truc. Je n'ai jamais dit que j'étais flic. Je n'ai pas de règles à suivre.

— Écoute, arrête ce petit jeu. Tu ne peux pas te permettre de me tuer comme ça.

— Non ?

— On ne peut pas faire un deal ?

— Tu n'as peut-être rien qui m'intéresse.

— Pose-moi des questions. Mais on fait un deal avant ou je ne dis rien.

— Ma parole ne te suffit pas ?

— Je dois te faire confiance ? Sacré risque pour moi.

— Tu es toujours en vie.

L'Anglais réfléchit à sa situation. Il n'obtiendrait pas de garantie écrite et il n'était pas en position de force.

— Bon, qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Dis-m'en plus sur Van Ryden.

— Il est là pour aplanir les difficultés. Il a des relations ici. Il s'arrange pour que certaines personnes détournent le regard pour qu'on puisse faire entrer et sortir la marchandise. Il travaille avec le boss en Angleterre aussi. Ah oui, c'est Chambers qui engage et vire le personnel ici et en Angleterre, mais le vrai boss, c'est Hugo Canfield.

Chambers n'est en fait qu'un second couteau, même s'il aime se la jouer. C'est Canfield la tête. Mais je te déconseille de te mêler de ses affaires. Il est intouchable. Il a un flic dans sa poche. Un agent d'Interpol. Probablement aussi des officiers des douanes, voire plus haut que ça encore. Il évolue dans des cercles influents. Je ne charrie pas, mec ; Canfield, c'est pas de la tarte. Je préférerais être assis le cul dans une caisse de serpents à sonnette que de croiser sa route.

— Quid d'un fichier ? Avec des noms et des lieux ?

— Même si je t'en parlais, tu ne pourrais rien faire de plus.

— Alors, qu'as-tu à perdre ?

— Tout. S'ils s'apercevaient que je les ai donnés, ce qu'ils ont fait à vos agents ressemblerait à une tape sur la main.

— D'une façon ou d'une autre, tu vas finir par me dire ce que je veux savoir. Pour tes copains, c'est fini. Toi, tu as peut-être une chance de t'en sortir. Mais je peux aussi très bien m'en aller et te laisser perdre tout ton sang ou te tirer une balle dans la nuque. Á toi de voir.

— Et une protection ? J'ai coopéré. Tu dois pouvoir me faire protéger.

Bolan sortit son portable.

— Je peux passer un appel d'ici même pour ça si tu me donnes ce dont j'ai besoin.

— J'ai entendu dire que Van Ryden a sur son ordinateur un fichier avec tous les détails sur le personnel de Venturer. Ça leur permet de nous tenir grâce à nos petits secrets. Il aurait ça chez lui à la campagne. Mais l'endroit est surveillé par des gardes armés. Le seul autre truc dont je peux te parler, c'est la ferme qu'ils utilisent pour garder les gens pendant les négociations avec les clients. Je peux te dire où sont les deux endroits.

Quelques minutes après, Bolan appelait Brognola pour le mettre au courant de la situation.

— Hal, as-tu encore des gens dans les parages ? demanda-t-il quand il eut fini.

— Une partie de l'équipe est au repos à Amsterdam. Tu as besoin de leur aide ?

— Il faut prendre en charge les femmes et les fillettes pour les emmener en sûreté le temps de prendre une décision à leur sujet. J'ai aussi un survivant de l'équipe chargée de leur expédition. Il est blessé. Il lui faut une assistance médicale et une protection policière. Votre équipe arrivera peut-être aussi à en tirer de nouvelles informations.

— J'en conclus qu'il t'a déjà donné celles dont tu as besoin ?

— Disons que nous avons eu un échange constructif.

— Je n'en doute pas, Striker. Laisse-moi parler à nos gars sur place. Je reviens vers toi dès que possible.

L'Exécuteur prit un moment pour récupérer les armes des morts. Il plaça le petit arsenal ainsi constitué à l'entrée du container, gardant pour lui l'un des MP-5 et des chargeurs supplémentaires. Dans la cabine du semi, il trouva une pharmacie d'urgence sous le siège passager. Il put ainsi bander les jambes de l'Anglais en appliquant des pansements compressifs pour limiter la perte de sang.

— D'abord tu me tires dessus, et puis tu me soignes. Qu'est-ce qui vient après ? Une bonne tasse de thé sucré ?

— D'après toi ?

— J'ai bien l'impression que, d'un côté comme de l'autre, c'est fini pour moi.

— Écoute, tu m'as donné ce dont j'avais besoin. Alors je vais tenir parole. Tu vas être placé en détention protectrice.

— Et je n'ai pas mon mot à dire ?

Le regard d'acier que lui lança le grand Américain fit comprendre à l'Anglais qu'il aurait mieux fait de se taire.

— Après ce que j'ai vu ce soir, je ne devrais avoir aucun scrupule à t'abattre sur-le-champ. Vous êtes de vraies ordures. Quand tu vois ces gamines alors que tu sais vers quelle vie tu les envoies, tu dors bien la nuit ? Tu as vu les photos de ce que ces pervers leur font subir ?

— Attends. Moi, je ne bosse que pour la récupération et la réexpédition de la marchandise. Je n'ai jamais vu où elles allaient.

— Et ça suffit à tranquilliser ta conscience ?

— Ça fait des années que je me bats pour y arriver, mec. C'est probablement trop tard pour moi. J'essaie juste de gagner ma croûte. Mais, bordel, est-ce que c'est pas ce qu'on fait tous ?

L'Exécuteur ne répondit pas. Il avait trop souvent entendu les excuses, les justifications que mettaient en avant les criminels pour se blanchir de toute responsabilité. Il fit comme si l'Anglais n'avait rien dit, car sinon il aurait pu le tuer de dégoût.

Depuis toujours, les salauds avaient mis en avant des raisonnements spécieux pour se justifier. Cela valait pour les meurtriers en série comme pour les dictateurs fous qui faisaient assassiner des populations entières. Ils se trouvaient toujours une excuse. Ils n'avaient jamais rien fait de mal. C'était le reste du monde qui ne comprenait rien à rien. Se justifiant à leurs propres yeux, ils se voyaient en héros plutôt qu'en tueurs sanguinaires. Et le pire, c'était que, bien souvent, ils arrivaient à convaincre d'autres gens de voir les choses comme eux.

Mais pour Mack Bolan un boucher sanglant n'était rien d'autre qu'un boucher sanglant. Il n'y avait pas de rédemption, aucune explication susceptible d'effacer la mort inutile d'hommes, de femmes et d'enfants. Le mal, c'était le mal. Et l'Exécuteur ne l'accepterait jamais. C'était pour ça qu'il se dressait contre les monstres.

Il fallait bien que quelqu'un le fasse.

Et s'il ne le faisait pas, qui le ferait ?

CHAPITRE V

Hugo Canfield était en train de déjeuner à son club quand le maître d'hôtel lui apporta le téléphone.

— Votre interlocuteur a insisté sur l'urgence de son appel. Monsieur.

Canfield acquiesça d'un signe de tête.

— Merci, William.

Il attendit que le maître d'hôtel se soit retiré avant de parler dans le combiné.

— Canfield.

— Van Ryden à l'appareil. Le moment est-il approprié ? Canfield sourit. La salle à manger du club était exceptionnellement calme. Il n'y avait que deux autres convives, assis ensemble à l'autre bout de la pièce aux larges proportions. Tout ce que Canfield pouvait entendre, c'était un vague murmure et le cliquetis de leurs couverts.

— Il cessera de l'être si mon filet de bœuf refroidit.

— Il y a eu un problème avec le dernier chargement prévu à la livraison. J'ai pensé devoir vous en avertir.

— Précisez le terme « problème », Ludwig.

Il y eut un silence avant que Van Ryden ne réponde.

— Le problème a eu lieu au point de dépôt et la marchandise a été perdue.

— Je rentre au bureau après mon déjeuner. Prenez le jet. Je vous veux à Londres avant la fin de la journée.

— Entendu, Hugo.

Canfield raccrocha. Il fit signe à William de venir reprendre le téléphone, puis revint à son assiette. Son appétit avait un peu souffert de la nouvelle. Hugo Canfield n'aimait pas qu'on lui dise qu'une de ses cargaisons avait été perdue. Il connaissait le détail de la marchandise attendue la veille à Rotterdam. Il avait investi temps et argent, comme toujours, et si la perte annoncée était réelle il allait perdre gros. Et par-dessus le marché il allait devoir décevoir des clients importants. Ils n'allaient pas être contents, ce qui signifiait que lui ne le serait pas non plus. La satisfaction du client était l'une de ses fiertés. C'était l'un des points qui faisait de son organisation la meilleure. Il surveillait de près la qualité de service. Il n'admettrait pas l'échec.

Il sourit soudain à l'idée de Van Ryden assis dans le luxueux Learjet l'emmenant de Rotterdam à Londres. L'homme n'allait pas profiter de son voyage. Ses maux d'estomac ne proviendraient pas du mal de l'air, mais de son inquiétude. Il ne se rendrait pas compte que Canfield

n'allait pas le rendre responsable. Il était en charge de l'aspect légal des opérations et de la finance, pas du travail de terrain.

Canfield décida pourtant de laisser l'avocat s'inquiéter. Cela ne lui ferait pas de mal. Garder le personnel sur le qui-vive était de bonne politique.

Il termina son repas, fit appeler sa voiture et rejoignit le vestiaire, où il récupéra son manteau et son chapeau. Il avait de la prestance. À plus d'un mètre quatre-vingts, bien bâti, il se maintenait en forme et s'habillait avec recherche. Les femmes le trouvaient très attirant et il jouait de son charme. Il maintenait une attitude distante envers ceux qu'il considérait comme ses inférieurs et en imposait à ceux qui auraient voulu le contredire. Il était réellement puissant. Il avait beaucoup d'influence et n'hésitait pas à s'en servir quand cela lui était nécessaire.

Lorsqu'il sortit dans la rue, protégé des trombes d'eau par le parapluie du portier, sa Bentley l'attendait déjà. Le portier ouvrit la porte arrière et Canfield prit place sur la confortable banquette de cuir.

— Retour au bureau. Monsieur ? demanda Gantley, son chauffeur garde du corps.

Gantley avait appartenu à la police militaire britannique. Grand, solide et dur, il avait les cheveux coupés ras et un visage taillé à la serpe. Cela faisait huit ans qu'il travaillait pour Canfield. Il était loyal et avait une réputation de brutalité et de violence bien établie.

— Sacrée journée, Monsieur. Le réchauffement climatique n'a visiblement pas encore atteint Londres.

— Toujours aussi pessimiste, hein, sergent ?

— On ne se refait pas, Monsieur. Alors, le bureau ?

— Le bureau. Mais rien ne presse. M. Van Ryden vient de prendre le jet à Rotterdam pour nous rejoindre. On a tout le temps.

— Vu la façon dont la circulation s'intensifie, il y a de fortes chances pour qu'il arrive avant nous.

C'est juste avant cinq heures que Ludwig Van Ryden fut introduit dans le grand bureau que Canfield avait dans Canary Wharf.

— Asseyez-vous, Ludwig, dit Canfield, amusé de la préoccupation que révélait le visage de l'avocat. Jane, merci de nous faire du café, ajouta-t-il à l'attention de sa secrétaire. Ou voulez-vous quelque chose de plus fort, Ludwig ?

— Du café sera très bien.

Comme la porte se refermait derrière la jeune femme, Canfield se mit debout et s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le fleuve et le quartier d'affaires qui s'étalait sur sa rive. Il appréciait toujours autant ce panorama.

Il était là dans son nid d'aigle.

Il lui avait fallu longtemps pour bâtir son organisation, de débuts modestes à un empire mondial. En chemin, Canfield avait affiné ses talents sur le dos des autres. Des hommes plus faibles que lui, qui n'avaient pas su repérer l'ambition tranquille du jeune homme qu'ils employaient. Et Canfield s'était montré un élève assidu, observant et écoutant, gagnant en force en exploitant les autres.

Au cours de son ascension vers le pouvoir absolu, il avait laissé derrière lui une piste sanglante. Littéralement. Mais il avait toujours su brouiller les pistes. Il y avait bien des rumeurs sur sa façon de travailler, mais il était suffisamment doué pour ne jamais laisser de preuves permettant de remonter jusqu'à lui. À chaque fois qu'il éliminait un rival, il absorbait l'organisation qu'il avait mise sur pied, créant la sienne petit à petit. Il contrôlait désormais un puissant réseau criminel qui avait le pied dans toutes sortes d'opérations illégales, dont la plus lucrative était le trafic d'êtres humains.

Il n'avait pas fallu longtemps à Canfield pour se rendre compte du potentiel que présentait ce trafic. Qu'ils fussent très jeunes ou adultes, le commerce des esclaves fonctionnait à plein.

La suite de bureaux de Canary Wharf, le prestigieux complexe d'affaires sur les docks, abritait Canfield Enterprises. Officiellement y étaient menées ses activités légales, la finance et le développement. La société jouait le rôle de couverture pour les affaires plus douteuses. La plupart des gens qui travaillaient là ne savaient rien des autres entreprises de leur patron. Ces activités légales rapportaient à Canfield beaucoup d'argent et les contacts qu'elles lui permettaient d'établir n'étaient que la cerise sur le gâteau.

Le groupe d'intervention qui depuis quelque temps avait mis son organisation sous surveillance devait se conformer scrupuleusement à la loi et ses membres étaient incapables de réunir les preuves formelles qui seules leur auraient permis de mettre un terme à ses activités. Canfield, lui, fonctionnait selon ses propres règles. Dans le monde où il opérait, il n'y avait pas de limites. Et tant qu'il gagnait de l'argent et augmentait son pouvoir, il était satisfait. Il était déjà immensément riche. C'était un homme d'affaires reconnu. Il avait au cours des ans noué de multiples relations avec des gens respectables qui occupaient des postes de pouvoir, dont il tenait certains sous sa coupe grâce à des informations qu'ils n'avaient pas voulu voir révélées.

Canfield n'aimait pas le mot « chantage », il préférait parler de « compréhension mutuelle entre amis ». Il les protégeait en cachant leurs secrets coupables et leur faisait comprendre que la réciprocité permettrait de maintenir l'équilibre. Dans son cercle d'amis, Canfield comptait des ministres en exercice, des policiers, de riches individus actifs dans les cercles du pouvoir.

Bref, Hugo Canfield se sentait tout à fait en sûreté dans son monde.

Les récents événements de Rotterdam, à savoir l'élimination de deux agents américains qui étaient parvenus à infiltrer son organisation, avaient été un moyen de signifier au groupe d'intervention qu'il était inefficace. Que rien de ce que ses membres pourraient faire ne parviendrait à lui nuire. Cela montrait que, lui, Hugo Canfield, avait assez de pouvoir pour faire tuer des gens sans craindre de représailles. Le groupe d'intervention savait très bien ce qui s'était passé, mais n'avait rien pu faire. Il n'y avait pas de preuves formelles. S'ils l'avaient arrêté, lui ou n'importe lequel de ses hommes, y compris ceux qui avaient perpétré les meurtres, ils seraient ressortis libres et ses avocats auraient réfuté toutes les charges comme dépourvues de toute base légale. S'ils voulaient lui mettre la main dessus, leur seule chance était d'obtenir des preuves formelles, et surtout des témoins, assez pour remplir la salle du tribunal. Le groupe d'intervention le savait, Canfield le savait. Et grâce à ses nombreux contacts, il serait capable d'acheter, de détruire ou d'éliminer tout ce avec quoi l'équipe internationale tenterait de le menacer, qu'il s'agisse de preuves ou de témoins.

— Attendez que le café arrive. Nous parlerons après, dit-il à Van Ryden par-dessus son épaule.

L'avocat n'était pas pressé d'expliquer les raisons de sa présence à Londres. Il avait retourné la situation dans sa tête pendant tout son vol dans le jet de Canfield. D'habitude, il profitait à fond du luxe de l'appareil. Canfield l'avait fait équiper de fauteuils d'un confort inouï, d'un système de communication à faire pâlir Air Force One, d'un home cinéma haut de gamme et autres raffinements du même ordre. L'équipage était aux petits soins et en mesure de servir à peu près n'importe quoi. Mais, cette fois, Van Ryden n'avait rien pu absorber d'autre que deux ou trois verres de whisky, qui ne l'avaient même pas aidé à faire disparaître le nœud à l'estomac qui se serrait au fur et à mesure qu'il approchait de Londres.

La porte du bureau s'ouvrit et la jeune secrétaire y poussa une table roulante d'acier poli.

— Voulez-vous que je verse le café, Monsieur ? demanda-t-elle.

— Je m'en charge, merci. Et... Jane, pas d'interruptions avant que je le dise. Pas d'exceptions.

Elle hocha la tête et se retira, fermant doucement la double porte derrière elle.

Canfield alla à la table roulante et versa deux tasses de café. Il en tendit une à Van Ryden, puis se rassit derrière son bureau.

— Mettez-moi au courant, Ludwig. J'ai bien quelques détails mais j'ai besoin d'éclaircissements.

L'avocat expliqua ce qui s'était passé, de la rencontre entre Wilhelm

Bickell et l'Américain, Bush, de l'attaque contre l'ancien dépôt d'hydrocarbures au moment du débarquement de la marchandise. Son récit fut détaillé, mais concis. Il se sentait comme dans un prétoire, mais cette fois à la barre plutôt qu'au banc des avocats.

Canfield l'écouta sans faire de commentaires, en buvant son café sans quitter des yeux Van Ryden. Quand l'avocat eut terminé, il le laissa boire une longue gorgée de café avant de réagir.

— Doit-on considérer que c'est cet homme, Bush, qui a mené l'assaut au dépôt ?

— Qui d'autre ? Il a fait leur affaire à Bickell et aux types qui l'accompagnaient. C'est visiblement un homme qui croit en l'action directe. Comme l'a démontrée son attaque à Noosen Hag.

— Que sait-on de lui ? À part le fait qu'il connaît clairement son boulot.

— Toutes les recherches menées pour en savoir plus ont échoué. Son contact initial avec Bickell suggérait qu'il avait partie liée avec le groupe d'intervention. Il ne figure dans aucun des fichiers que j'ai fait vérifier par nos équipes. C'est comme s'il n'existait pas.

— Et pourtant ses actions, elles, sont bien réelles, Ludwig. Les balles qu'il a utilisées ont tué mes employés et sa capacité à faire prendre en charge la marchandise est bien réelle aussi. Je vais demander à mes contacts de se renseigner. Il y a forcément quelqu'un quelque part qui sait qui il est.

— Il a réussi à faire croire à Bickell qu'il appartenait au groupe d'intervention.

— Bickell était un imbécile et un incompetent. Il aurait dû me contacter avant de convenir de ce rendez-vous. Mais, bordel, qu'est-ce qu'il croyait faire ? Est-ce qu'il s'imaginait qu'à chaque fois qu'il se retrouvait confronté à quelqu'un du groupe d'intervention il lui suffisait de le tuer ? L'élimination de Turner et Bentley devait être un avertissement unique et bien clair visant à faire comprendre aux membres du groupe d'intervention que le terrain sur lequel ils s'aventuraient était miné. Ce n'était pas l'ouverture de la chasse !

À l'air décidément très gêné de Van Ryden, Canfield se rendit compte qu'il ne lui avait pas tout raconté. Il se versa une nouvelle tasse de café et se rassit.

— Vous ne m'avez pas tout dit, Ludwig.

— Il est venu à mon bureau, Hugo. Il s'est fait passer pour un client potentiel, puis, une fois dans la place, il m'a dit clairement qu'il avait l'intention de nous faire fermer boutique.

Il raconta en détail la scène qu'il avait vécue.

Canfield partit d'un éclat de rire.

— Au moins, il ne manque pas de cran. Qui qu'il soit, ce type n'a pas l'air d'être un agent lambda. Ce doit être une sorte de spécialiste.

J'imagine qu'il n'a rien lâché qui puisse nous être utile ?

— Hugo, j'avais la trouille. Il m'a attaché, m'a mis un bandeau sur les yeux et un bâillon avant de m'enfermer dans mon propre cabinet de toilette. Je ne suis pas un héros. Ce type m'a terrifié, je l'admets. Il était sérieux. Il l'a prouvé avec l'attaque du dépôt. Pour ce que j'en savais, il pouvait très bien être là pour me tuer. Et, avant que vous ne demandiez, je n'ai divulgué aucune information. Il savait déjà que je travaillais pour vous.

— Voilà qui est intéressant. L'homme a des détails sur notre organisation, des renseignements sur nous. Qu'est-ce que ça vous suggère ?

— Qu'il est bien en contact avec le groupe d'intervention.

— Oui, ils n'ont pas fait de pub dans les médias. Ils ont dû renseigner Bush pour le mettre sur la piste.

— Mais il travaille seul.

— Il nous a montré ce qu'un homme seul peut faire comme dégâts. Il ne suit aucune règle. Il travaille à l'instinct et se contente de foncer sur sa cible.

Canfield se laissa aller dans son fauteuil, réfléchissant aux possibilités qui s'ouvraient à lui.

— Certaines de nos sources vont devoir se mettre à mériter les avances qu'on leur verse. Le problème avec un joker comme Bush, c'est qu'on ne sait jamais où il va refaire surface.

Il appuya sur un bouton de l'interphone.

— Jane, appelez Paul Chambers. Dites-lui de tout laisser tomber et de venir immédiatement. Là, maintenant, tout de suite. S'il soulève la moindre objection, passez-le-moi et je réglerai le problème.

— Entendu, Monsieur. Cela signifie-t-il que vous resterez tard ?

— Je ne partirai pas tant que je ne lui aurai pas parlé.

— Je vais commander un repas pour plus tard. Que voudrez-vous manger ?

— Votre choix sera le bon, Jane. Et prévoyez pour deux. M. Van Ryden dîne avec moi.

— Aurez-vous besoin de moi ?

— Non, merci. Faites le nécessaire, puis vous pourrez rentrer chez vous.

Canfield passa l'heure suivante à discuter avec Van Ryden de la meilleure façon de limiter les dégâts pour la cargaison disparue.

— Il va nous falloir négocier un nouvel envoi rapide avec le Timor. Je vais devoir faire patienter mes clients. Je suppose qu'une réduction de prix devrait faire l'affaire.

— Je suis certain qu'ils ne répercuteront pas la baisse à leurs propres clients.

Canfield haussa les épaules.

— Ce qu'ils font de la marchandise une fois qu'ils me l'ont payée les regarde. Ça n'est plus mon problème.

— Que puis-je faire pour aider ? demanda Van Ryden, tâchant de plaire à son employeur.

— Demain matin, vous rentrez à Rotterdam. Parlez à Pierson et dites-lui de me contacter. Il est resté trop tranquille depuis qu'il nous a renseignés sur ces agents américains. Je suis peut-être trop laxiste avec lui. Ensuite, rentrez chez vous et faites profil bas pendant quelques jours. Détendez-vous. Ne retournez pas au bureau et gardez votre équipe de sécurité à portée de main.

— Je vais contacter Pierson dès mon arrivée.

— Faites-lui bien comprendre que je ne suis pas satisfait. Bon Dieu, ce type est inspecteur à Interpol. On pourrait quand même supposer qu'il ait au moins eu le soupçon que les Américains avaient envoyé quelqu'un d'autre après la mort de Turner et Bentley ? Dites à Pierson que je veux des réponses, ou bien sinon son chèque mensuel pourrait bien disparaître, à moins que ce ne soit lui qui disparaisse. Ça devrait le réveiller. Et maintenant, desserrez votre cravate, Ludwig, et détendez-vous.

— Je prendrai bien ce verre maintenant, Hugo, s'il vous plaît.

Canfield lui versa un grand whisky.

— Allez, buvez ça, et après on pourra s'occuper des détails de ce deal de drogue avec les Russes. Il faut qu'on mette au point notre liste de distribution.

CHAPITRE VI

Harceler l'ennemi. S'il est impossible de l'affronter de face du fait de la supériorité de sa puissance de feu, ne pas hésiter à frapper et à se replier, pour aller recommencer plus loin. Ne pas laisser l'adversaire respirer entre deux assauts et le défaire pierre après pierre.

Cette stratégie, l'Exécuteur l'avait mise en œuvre de nombreuses fois. La plus souvent il travaillait en solo, sans le bénéfice d'une vaste équipe de soutien. Sa guerre personnelle ne lui donnait pas d'alternative. Á force, il s'était adapté et l'absence d'aide sur le terrain ne le gênait pas. Le fait de travailler seul lui permettait de se concentrer pendant l'attaque sans avoir à se soucier de la sécurité d'éventuels alliés. Certes, le cas échéant il savait endosser ce type de responsabilités, mais il préférerait n'avoir que lui à prendre en charge.

Il avait pris contact avec le Ranch. Aaron Kurtzman et Herman « Gadgets » Schwarz, et leur cyber-équipe s'étaient attachés à trouver tout ce qu'il y avait à découvrir sur Ludwig Van Ryden. Et en particulier, sur sa maison. Bolan en savait maintenant assez sur la résidence de l'avocat pour la parcourir les yeux fermés dans le noir. Gadgets lui avait même fourni les plans d'architecte détaillés.

Lors de sa première approche de la propriété, il devint vite évident que Van Ryden n'était pas chez lui. La maison était vide et il n'y avait aucun véhicule sur l'esplanade pavée qui la précédait. Un appel anonyme au bureau de l'avocat lui fournit rapidement la raison de ce calme. M. Van Ryden était à l'étranger pour affaires pour quelques jours. L'Exécuteur dut donc patienter. Il en profita pour visiter Rotterdam et se reposer pour le combat à venir.

Quand Bolan reprit sa surveillance, il lui fallut attendre encore pour que la maison s'anime.

La demeure, bâtie sur un seul niveau, était à quelque quatre cents mètres de la route. Elle était précédée par une allée bordée de buissons et d'arbres bien entretenus menant à l'esplanade. Á l'arrière une superbe pelouse descendait jusqu'à la haute clôture qui entourait la propriété. Un patio dallé donnait par un large escalier sur une vaste piscine.

Aux petites heures de la matinée, Bolan avait franchi la clôture et s'était dissimulé derrière l'épaisse végétation qui occupait le coin nord-est du domaine. De son poste d'observation il pouvait regarder l'arrière de la maison sans être vu. Il avait acheté de puissantes jumelles et elles lui avaient déjà permis d'observer les membres de l'équipe de sécurité de Van Ryden, constituée de deux hommes armés

en costume cravate, qui faisaient des patrouilles régulières. Ils portaient des casques légers qui leur permettaient de communiquer entre eux et peut-être avec un troisième homme resté à l'intérieur. En escaladant la clôture, Bolan avait repéré trois voitures de luxe sur l'esplanade.

À 7 heures et demie, Ludwig Van Ryden franchit une porte-fenêtre, vêtu d'un maillot de bain. Pendant les vingt minutes qui suivirent, il fit des longueurs dans la piscine, avant d'en sortir et de s'essuyer avec la serviette qu'il avait apportée.

Bolan le regarda rentrer dans la maison, ramassa le MP-5 qu'il avait récupéré au dépôt d'hydrocarbures et commença à progresser vers le bâtiment à l'abri du feuillage. Une fois à proximité, il se cacha derrière un buisson et attendit que la sentinelle apparaisse. L'homme portait à l'épaule gauche un MP-5 sur lequel il avait simplement posé sa main. Il passa à quelques dizaines de centimètres de la cachette de Bolan. Dès qu'il ne vit plus que son dos, ce dernier se leva sans bruit, lui emboîta le pas et vint le prendre à la gorge en appuyant sur sa carotide et sa jugulaire.

L'irrigation sanguine de son cerveau ainsi interrompue, la sentinelle avait peu de chance de pouvoir se défendre. Dès qu'il sentit les jambes du garde céder, le Guerrier l'accompagna au sol, ne relâchant la pression de ses doigts que lorsqu'il eut perdu connaissance. Ensuite, il déconnecta son casque, le lui enleva et le lança dans les buissons. Puis il sortit une paire de liens plastiques, avec lesquels il entrava d'une part les chevilles de l'homme, de l'autre ses mains, derrière le dos. Enfin, conscient que la sentinelle pouvait récupérer rapidement, il lui enleva sa cravate, la roula en boule et la lui enfonça dans la bouche, puis éjecta le chargeur de son MP-5, qu'il récupéra avant de jeter l'arme à son tour dans les buissons. Ayant repéré un pistolet dans son étui sous la veste de l'homme, il le désassembla et en éparpilla les pièces.

L'Exécuteur avait étudié le parcours des sentinelles. Cela lui permit de rejoindre discrètement la seconde, qu'il suivit jusqu'au meilleur endroit pour se charger d'elle, l'allée pavée qui courait le long du grand garage accolé à la maison.

Au moment où Bolan allait frapper, la sentinelle s'arrêta, vérifia son casque et se mit à parler dans le micro. Le Guerrier ne comprit pas les mots, mais l'urgence du ton ne lui échappa pas. L'homme se retourna, s'apprêtant à revenir sur ses pas, vit Bolan et leva son arme. Mais l'Exécuteur était déjà sur lui, attrapant le canon du P-M. de la main gauche pour le lever, tandis que sa main droite se refermait sur la gorge de l'homme, le plaquant au mur du garage. L'arrière du crâne du malfrat vint percuter les briques, ce qui l'assomma suffisamment pour laisser à Bolan le temps de lui casser le coude sur son épaule. Le

MP-5 finit au sol.

L'Exécuteur envoya alors son poing droit dans la mâchoire de l'homme, qui tomba à genoux en crachant du sang. Lui collant le pied entre les épaules, Bolan l'envoya s'écraser le visage sur l'allée de ciment. En se penchant pour lui enlever son pistolet, le Guerrier entendit une voix qui sortait de son casque. Il le lui enleva et écouta. Là encore, il y avait de l'urgence dans la voix.

Avait-il été repéré ?

Il n'était de toute façon pas question de filer. Il était maintenant trop proche de sa cible.

Il vérifia le pistolet. Le chargeur était plein. Il fit passer son MP-5 sur son dos. Repassant derrière la maison, il fonça vers la porte-fenêtre qu'avait utilisée Van Ryden. Elle s'ouvrit sous sa poussée et il se glissa à l'intérieur, s'immobilisant un instant pour considérer la pièce. Tout dans son ameublement et sa décoration y respirait l'argent. D'après les éléments fournis par Gadgets, il se trouvait dans le salon, et le bureau de Van Ryden se situait tout de suite à droite après l'arche à laquelle il faisait face.

De quelque part au-delà de la pièce, il entendit un murmure et des pas sur un plancher. Il se déplaça à l'extrémité du salon. Si quelqu'un entrait, il ne le verrait pas tout de suite, et les quelques secondes ainsi gagnées permettraient à Bolan de prendre l'avantage.

L'Exécuteur repéra un mouvement de l'autre côté de l'arche.

Un grand brun s'aventura dans la pièce en la balayant du canon de l'indispensable MP-5. Lorsqu'il finit par repérer la silhouette sombre de Bolan contre le mur du fond, il ramena le canon pour le viser tout en tirant. L'air se remplit de morceaux et de poussière de plâtre.

Avec l'automatique qu'il venait de récupérer, Bolan lâcha une rafale de trois balles, qui finirent dans la poitrine de l'homme. Le malfrat recula en laissant échapper un cri perçant et, après avoir percuté le mur, glissa au sol. Avec une grimace de colère, il tenta de rediriger son arme vers sa cible, mais un quatrième tir de Bolan pénétra au-dessus de son œil gauche, arrachant un morceau d'os à l'arrière de son crâne et éclaboussant de cervelle sanglante la porte à côté de lui.

Bolan traversa rapidement la pièce et passa par-dessus le corps pour venir balayer du regard le hall et les portes qui donnaient dessus. Il aperçut un mouvement devant lui et vit quelqu'un franchir une porte ouverte, pistolet en main. L'homme ouvrit le feu à l'instant même où il vit Bolan, puis se lança à demi baissé à travers l'espace ouvert en continuant à tirer. Bolan entendit les balles se loger dans le mur. Il avança, mit un genou en terre et prit son arme à deux mains en visant le tireur en mouvement. Un demi-chargeur plus tard, l'homme s'arrêta, perdit toute coordination des membres et s'affala sur

le sol dallé en glissant sur la surface polie. Puis il laissa échapper un long râle, roula sur le dos et ne bougea plus. Bolan se redressa et rejoignit le pourri. Il donna un coup de pied dans l'arme qu'il avait lâchée pour l'envoyer de l'autre côté du hall, se débarrassa de la sienne, vide, et dégaina le SIG-Sauer.

Autour de lui, la maison était silencieuse.

Et de quatre !

Avaient-ils constitué toute l'équipe de protection de Van Ryden ?

Bolan se dit qu'en temps normal deux dehors et deux dedans auraient dû faire l'affaire. Mais peut-être Van Ryden avait-il dernièrement ressenti le besoin de renforcer son équipe ? Le Guerrier resta en alerte. Prudence est mère de sûreté. L'autosatisfaction attirait les ennuis. Et Mack Bolan ne s'était jamais laissé aller à l'autosatisfaction.

Il entendit soudain du bruit derrière une porte fermée de l'autre côté du hall. Il savait qu'il s'agissait du bureau.

Quelqu'un parlait. Bolan s'aplatit contre le mur et écouta. Il reconnut la voix.

C'était Van Ryden.

Il n'entendait personne d'autre. Van Ryden devait être au téléphone.

En train d'appeler à l'aide ?

L'Exécuteur fit jouer la poignée de la porte, qu'il ouvrit. La pièce était vaste et lumineuse. Il vit des bibliothèques, un grand bureau, une baie vitrée donnant sur la pelouse.

Il repéra l'avocat penché en avant, le téléphone à l'oreille et sa main libre s'agitant pour appuyer ses paroles. Il était dos à Bolan et ne l'avait pas entendu entrer. Il ne l'entendit pas non plus fermer et verrouiller la porte. Il eut une dernière supplication à l'égard de son interlocuteur, puis raccrocha violemment. Au moment où il se redressait, ses sens l'avertirent qu'il n'était pas seul. Il y avait un pistolet sur le bureau à côté du téléphone et Van Ryden avança la main pour le prendre.

— Je vous le déconseille fortement, prévint Bolan.

L'avocat se retourna pour lui faire face. Son visage avait perdu toute couleur. Il n'avait plus rien du notable élégant. Ses cheveux, toujours humides, pendaient raides autour de sa tête et il avait besoin de se raser. Il était vêtu d'un survêtement gris et de baskets. Et il avait l'air visiblement perdu.

— Vous ne pouvez pas faire ça, dit-il. Vous introduire chez moi. Attaquer mes domestiques.

Bolan haussa les sourcils.

— Dites-moi, tous les domestiques hollandais sont-ils censés se

promener avec des pistolets-mitrailleurs et des pistolets ? Drôle de façon d'accueillir vos hôtes !

— Vous n'êtes pas un hôte dans cette maison. Vous êtes un intrus. Avez-vous oublié qui je suis ? Un membre respecté du barreau. Je suis connu en haut lieu. Je peux vous faire arrêter pour violation des droits de l'homme.

— Des mots, tout ça, Van Ryden. Et venant d'un salopard qui fait du trafic d'humains. Je n'ai pas oublié qui vous êtes. Vous avez renoncé à vos droits en vous lançant dans cette affaire. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit dans votre bureau. Je vais vous faire tomber, vous et vos associés. Vous ne pourrez plus vous cacher derrière une façade de respectabilité.

L'avocat perdit toute mesure. Les yeux écarquillés de colère, il poussa un cri de rage et attrapa un presse-papiers qu'il lança à la tête de Bolan sans se soucier de l'arme pointée sur lui. L'Exécuteur s'écarta, sentant malgré tout l'air déplacé par le presse-papiers qu'il évitait. Mais son geste avait entraîné Van Ryden plus près de Bolan et, avant que l'avocat ne puisse retrouver son équilibre, le Guerrier lui avait envoyé de toutes ses forces le P-226 dans la mâchoire. L'os brisé et la bouche ensanglantée. Van Ryden s'affala sur son bureau en dispersant les papiers qui s'y trouvaient. Alors qu'il tentait de se redresser, Bolan se rapprocha encore et lui envoya la crosse de son pistolet contre l'arrière du crâne. L'avocat grogna et perdit connaissance. Bolan s'écarta pour le laisser glisser au sol, où il finit sur le dos.

Après avoir rangé son arme, Bolan passa derrière le bureau et s'assit. Il en retira l'arme de Van Ryden.

L'ordinateur se trouvait devant lui. Le problème, c'était que tout était en néerlandais et qu'il ne connaissait pas cette langue. Il sortit son téléphone et composa le numéro abrégé du Ranch. C'est Aaron Kurtzman qui répondit.

— Salut, Striker.

— Aaron, j'ai besoin que tu pirates un ordinateur, que tu récupères tout ce qu'il y a dessus et que tu me le fasses traduire en anglais. Dis-moi ce que je dois faire de mon côté.

Bolan suivit les instructions précises de Kurtzman pour installer un logiciel de son cru sur l'ordinateur de Van Ryden et dix minutes plus tard le contenu de ce dernier était entièrement transféré.

— Je mets toute notre équipe dessus, dit alors Kurtzman. Tu as besoin d'autre chose ?

— Que dirais-tu d'effacer complètement le disque de cette machine, histoire de donner du grain à moudre à ces salopards ?

— On dirait que quelqu'un t'a mis en rogne, Striker.

— Ça, tu peux le dire !

— Une idée. Ces données sont peut-être sauvegardées ailleurs, sur une clé USB ou autre. Je vais vider le disque et mettre dessus une petite sentinelle. S'ils essaient de restaurer les données, elle s'en apercevra et s'en chargera. Qu'en dis-tu ?

— J'ai toujours dit que les informaticiens étaient des vicieux !

Le rire de Kurtzman éclata dans l'oreille de Bolan avant qu'il ne raccroche.

Tandis que l'Exécuteur s'éloignait du bureau, des lignes de codes se mirent à défiler rapidement sur l'écran de l'ordinateur. Le programme d'effacement de Kurtzman avait démarré.

Bolan venait d'atteindre le centre de la pièce lorsqu'il entendit un bruit soudain derrière lui. Se retournant, il vit Van Ryden qui fonçait sur lui. Son visage était couvert de sang. Bouche ouverte, il laissa échapper un long cri de fureur. Bolan vit le coupe-papier effilé que l'homme avait récupéré sur son bureau. Mais Van Ryden n'était pas un combattant aguerri. Il n'avait probablement aucune expérience de situations violentes.

L'Exécuteur laissa l'homme s'approcher avant de se déporter tout en venant frapper le poignet de Van Ryden de la tranche de la main. Quand la lame quitta ses doigts engourdis sous le choc. Van Ryden poussa un cri de frustration et, tentant le tout pour le tout, envoya son autre poing dans le visage de Bolan. Mais celui-ci se dégagea et attrapa le bras de l'avocat, à qui il fit faire un demi-cercle avant de le lâcher et de laisser son poids l'envoyer tête la première dans une vitrine. Le cri de terreur de Van Ryden fut couvert par le bruit du verre brisé. Il finit au sol, la gorge en partie tranchée, son sang se répandant sous et autour de lui.

— Vous n'aurez plus l'occasion de violer les droits de l'homme, M. Van Ryden, lança Bolan avant de quitter la pièce.

Si Van Ryden avait téléphoné à ses associés, c'était plus que probablement pour leur demander des renforts, et Bolan garda cet élément à l'esprit tandis qu'il retraçait son chemin à travers la maison et le jardin pour rejoindre l'endroit où il avait garé son SUV de location. Il glissa son MP-5 sous le siège, se mit au volant et démarra.

CHAPITRE VII

L'inspecteur d'Interpol Antoine Pierson, qui appartenait au groupe d'intervention international, se gara en face de l'hôtel où logeait l'homme connu sous le nom de Bush. L'appel qu'il avait passé une demi-heure plus tôt à la réception de l'hôtel lui avait permis d'apprendre que, non, M. Bush n'était pas là, et que non, il n'avait pas libéré sa chambre.

Mais alors où était-il ?

Pierson pianotait impatiemment sur son volant. Il lui fallait faire avancer les choses. L'ordre d'Hugo Canfield était tout à fait explicite. Et le message comportait une menace claire. Il n'avait pas engraisé Pierson pour le plaisir. Il tenait à ce que le Français mérite l'argent reçu. Sinon...

Antoine Pierson travaillait depuis assez longtemps pour Canfield pour savoir comment il traitait ceux qui ne répondaient pas à ses attentes. Ou ceux qui cherchaient à lui nuire. Pierson avait assisté à la torture et à l'élimination des deux agents américains, les hommes qu'il avait lui-même trahis en les dénonçant à Canfield.

Désormais, il était dans le collimateur et il n'avait plus le choix. Soit il leur offrait la tête de Bush, soit il payait le prix de son incompétence pour ne pas avoir su qu'il avait été envoyé pour enquêter sur la mort de Turner et Bentley.

Si prévenir Canfield de l'activité de ces deux-là avait été un moment sympathique dans sa relation avec l'Anglais, ce moment n'avait pas duré. Les succès passés n'intéressaient pas Canfield. Il vivait dans le moment présent, et le présent n'était pas très engageant pour son activité. Bush avait déjà créé de nombreux problèmes. Et en plus ? Ce type, qui ne se souciait visiblement pas des règles officielles, avait bravé Canfield par l'intermédiaire de son avocat. Cette provocation avait clairement fâché l'Anglais, qui avait ordonné à Pierson d'identifier et retrouver Bush et d'en finir avec lui.

Pas d'excuses. Pas d'atermoiements.

Les problèmes de Pierson avaient commencé quand il avait essayé l'air de rien de se renseigner sur l'identité de l'homme qui avait fourni au groupe d'intervention les preuves vivantes du trafic. Personne n'avait la moindre idée de qui il s'agissait. Aucun des agents concernés ne semblait d'ailleurs s'en préoccuper. L'important pour eux était d'obtenir des renseignements de la part des gens libérés et de l'homme de main blessé récupéré après l'attaque du dépôt. Pierson n'avait pas non plus réussi à découvrir où l'homme avait été emmené. Les agents

de l'équipe ne communiquaient pas sur le sujet et Pierson finit par s'abstenir de questions supplémentaires de peur de provoquer la suspicion à son égard.

Bush s'était présenté à Bickell comme membre de la même agence américaine que Turner et Bentley, mais une requête informatique directe sur Bush n'avait mené Pierson nulle part. C'était comme si l'homme n'existait pas. De plus en plus intrigué, l'agent d'Interpol avait élargi sa recherche... sans plus de succès.

C'est pourquoi il en était revenu à des méthodes policières plus traditionnelles. Planquant dans sa voiture en face de l'hôtel, il se mit à considérer sa situation. Il n'avait aucun doute sur le fait que, s'il ne parvenait pas à satisfaire Hugo Canfield, il n'en aurait plus pour longtemps à vivre. Antoine Pierson était un réaliste et acceptait cet état de choses. Personne ne lui avait forcé la main quand Canfield lui avait proposé de rejoindre son organisation. Sa faiblesse était l'argent. À Interpol, il n'avait aucune chance de s'enrichir, alors que son association avec Venturer Exports lui avait fourni des opportunités dont il n'avait jamais osé rêver. Canfield l'avait mis en contact avec nombre de ses puissants amis tant à Rotterdam que partout en France. Son poste à Interpol lui permettait de leur rendre des services généreusement rétribués. Son bas de laine avait grossi. Il avait plusieurs comptes secrets, tous très bien garnis. Pierson tenait à pouvoir profiter de son argent. Ce qui risquait de ne pas être possible s'il ne parvenait pas à localiser et à éliminer Bush.

Pierson ressentit soudain le besoin de fumer et sortit un paquet de Gitanes de la poche de son imperméable. Il appréciait leur tabac brun fort depuis son adolescence et n'avait jamais changé de marque. Ne supportant pas les briquets jetables, il utilisa une allumette. Se laissant aller sur son siège, il prit une profonde bouffée. Des volutes de fumée bleue envahirent l'intérieur de la voiture et il se détendit, en sachant très bien que c'était là l'effet du tabac. Il entamait sa deuxième cigarette lorsqu'il reconnut Bush dans l'homme qui sortait d'un SUV de couleur sombre. Il portait un sac à l'épaule et pénétra dans l'hôtel.

Décidant qu'il aurait besoin d'une équipe de soutien, Pierson prit son portable. Il vit alors qu'il ne l'avait pas rallumé depuis la nuit précédente. Toujours préoccupé par les exigences de Canfield, il avait oublié de le faire avant de quitter son appartement. L'appareil une fois en marche, Pierson vit qu'il avait eu plusieurs appels. Il reconnut le numéro de l'appelant.

Canfield.

Il tapa sur la touche de rappel et attendit qu'on décroche.

— Mais où étiez-vous, bon Dieu ? À quoi ça sert d'avoir un portable sur vous si vous ne l'allumez pas ? Pourquoi je vous paie, Pierson ?

— Attendez. J'ai repéré Bush. Il vient juste de rentrer à son hôtel.

Ça fait des heures que je l'attends devant, mais maintenant il est là.

— Et vous vous attendez à ce que je saute de joie ?

La voix de Canfield s'éleva d'une octave.

— Pendant que vous restiez là tranquillement assis sur votre petit cul de Gaulois, Bush, lui, n'a pas chômé. Il s'est pointé chez Van Ryden dès potron-minet. Il a mis hors service l'équipe de sécurité. Trois de ses membres sont morts ; et Van Ryden aussi d'ailleurs. Ce salaud a ensuite effacé tout ce qu'il y avait sur l'ordinateur de Van Ryden. Et je suis quasiment sûr qu'avant il a récupéré les données. Alors comprenez que je ne sois pas ivre de bonheur à la seule idée que vous l'ayez aperçu !

— J'ai besoin d'un soutien local et Van Ryden aurait dû me donner un numéro à appeler...

— Il n'est plus vraiment en mesure de communiquer des numéros de téléphone. Et vous n'avez pas le temps d'attendre du renfort. Bon Dieu, Antoine, vous êtes flic. Foncez dans cet hôtel et arrêtez-le. Emmenez-le dans un endroit désert et foutez-lui une balle dans la tête. Ce type joue les justiciers. Il ne respecte aucune loi. Vous l'avez arrêté et il a essayé de s'enfuir. Bref, inventez une histoire quelconque.

— Oui, j' imagine que c'est possible.

— On peut vous protéger. Il me suffira de passer deux ou trois coups de fil. Mais j'ai besoin qu'on me débarrasse de ce type. Il vient à peine d'arriver dans le pays et il a semé le chaos derrière lui. Débrouillez-vous, mais faites le nécessaire.

Hugo Canfield fit une pause.

— Je vais voir ce que je peux faire pour un soutien, reprit-il avant de raccrocher.

Pierson resta un instant le regard fixé sur l'hôtel. La pluie avait repris de plus belle, ce qui ne fit rien pour lui remonter le moral. Il alluma une nouvelle cigarette, tirant si fort dessus que la fumée lui brûla le fond de la gorge. Un grand verre de cognac aurait été le bienvenu pour changer le goût qu'il avait dans la bouche.

Il ne pouvait croire à la mort de Van Ryden.

Le choc était réel. Cela voulait dire que Bush ne faisait pas de prisonniers. Eh bien, Pierson allait lui prouver qu'il était plus coriace que ça.

Il tira son pistolet de sous son manteau. C'était un Glock 21.45 ACP, qu'il vérifia avant de remettre en place son chargeur de treize balles. Puis il le replaça dans son holster sous l'aisselle, ouvrit la porte de la voiture et sortit. Il verrouilla le véhicule et traversa la rue en courant, lâchant sa cigarette dans le caniveau. Dans le hall, il se secoua pour chasser la pluie de son manteau et alla jusqu'à la réception. Là, avant même que le réceptionniste puisse ouvrir la bouche, Pierson lui montra son badge Interpol et se pencha pour lui

parler discrètement.

— Je dois vérifier la présence d'un de vos clients. Puis-je voir le registre ?

Le réceptionniste fit pivoter l'écran de son ordinateur pour que Pierson puisse consulter la liste des clients. L'agent d'Interpol repéra le nom et le numéro de chambre qui l'intéressaient.

— Merci.

— Il y a un problème ?

— Juste une vérification de routine sur une éventuelle tricherie au visa. Tout va bien.

En s'éloignant, Pierson jeta un œil derrière lui au réceptionniste. Celui-ci le considéra un instant, puis retourna à ses occupations. Dès qu'il eut détourné la tête, Pierson changea de direction et traversa le hall pour prendre l'escalier. Bush était au troisième étage. Il sortit son portable pour l'éteindre. Pas question qu'il se mette à sonner au mauvais moment.

En grimpant l'escalier, Pierson se prépara. Il tira le Glock et le plongea dans la poche droite de son manteau, les doigts bien positionnés sur la crosse. Une fois au troisième, il enfila le couloir moqueté. À la porte de Bush, il fit une pause. Il avait les mains moites. Mais ce n'était pas la première fois qu'il devait faire quelque chose de ce genre seul. Il prit une profonde inspiration pour se calmer.

Que Canfield aille au diable !

Il aurait pu lui rendre les choses plus faciles en lui envoyant un soutien local. Mais ça n'était pas le genre du bonhomme. Une part de sa technique consistait justement à ne pas trop faciliter la vie de ses sous-fifres pour bien montrer son autorité et son pouvoir. Et quoi que Pierson ait pensé de lui, il allait faire ce que Canfield lui avait ordonné de faire, parce qu'il appartenait à ce type.

Il leva la main gauche et frappa.

En entendant le coup frappé à la porte, Mack Bolan se retourna. Il n'attendait personne. Et même s'il pouvait s'agir d'un employé de l'hôtel, il n'allait pas prendre de risques.

Il prit son pistolet et le mit à sa ceinture dans le dos. Puis il traversa la chambre et se mit à côté de la porte.

— Oui ?

— M. Bush, mon nom est Pierson. Inspecteur Antoine Pierson, d'Interpol. Je suis agent de liaison pour le groupe d'intervention. Je dois vous parler d'urgence.

Bolan réfléchit à toute vitesse. En principe, seuls les collaborateurs directs de Brognola savaient où il se trouvait à Rotterdam et personne dans le groupe d'intervention, malgré ses liens avec le *Justice Department*, ne disposait de cette information. Tout en se faisant cette réflexion, il ouvrait la porte et faisait face à Pierson.

L'homme était grand, mince, les cheveux épais encore humides de pluie. Il avait un nez fort au-dessus d'une grande bouche. Il plongea la main gauche dans sa poche et en sortit son badge et sa carte d'Interpol, qu'il montra à Bolan. L'ombre d'un sourire amical se dessina sur ses lèvres, mais Bolan l'ignora. Il se concentrait sur le regard de Pierson, où il ne voyait que froide inimitié.

— Puis-je entrer ? demanda l'homme.

Il était poli et affichait une courtoisie professionnelle destinée à détendre Bolan.

— Bien sûr.

Le Guerrier se mit de côté pour laisser Pierson pénétrer dans la chambre. Ce dernier garda la main droite dans sa poche. Bolan suivit des yeux les contours du tissu, la forme de la main. Cette main agrippait quelque chose de solide. Bolan referma la porte, puis observa Pierson qui se retournait lentement vers lui.

— J'espérais pouvoir me reposer un peu, fit remarquer Bolan sur le ton de la conversation. C'est l'un des problèmes avec un supérieur comme Dillon. Ce type veut tellement sa promotion qu'il nous garde en alerte vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

L'Exécuteur mit la rapidité de sa réaction au crédit de Pierson, qui masqua un instant son trouble avec un haussement d'épaules.

— J'ai le même problème avec mes chefs.

— Vous devez l'avoir entendu lors des briefings. Il n'y a jamais moyen d'en placer une.

Pierson hésita. Il n'avait jamais entendu parler d'un type nommé Dillon. Il avait espéré pouvoir s'en tirer avec Bush sans difficultés. L'Américain lui faisait face, les bras le long du corps, apparemment satisfait du déroulement de la conversation.

— Je ne connais pas bien...

— Vous ne connaissez pas bien Dillon, c'est ça ?

Le ton de l'Américain avait changé, il s'était durci.

Et la façon dont il le regardait rendait Pierson nerveux.

— Ça ne m'étonne pas, reprit Bolan, vu que Dillon n'existe pas.

L'Exécuteur vit le tissu de la poche de manteau, puis le bras du Français reculer et enfin le métal du pistolet émerger. Il fit un pas en avant et fit mine de vouloir prendre l'arme de Pierson. Celui-ci se tendit, résista, ce qui était exactement ce à quoi s'attendait Bolan, qui pivota et, prenant le bras tendu, fit passer Pierson par-dessus sa hanche pour l'envoyer valser à travers la pièce.

Pierson s'affala sur le lit. Le rebond de l'épais matelas le jeta par terre, ce qui lui coupa le souffle. Bolan ne lui laissa aucune chance. Voyant que la main droite de Pierson, complètement hors de la poche, tenait encore le Glock, il l'écrasa du pied en y mettant tout son poids. Il entendit les os craquer une demi-seconde avant le cri de douleur de

Pierson. Du sang commençait à couler entre les doigts cassés. D'un coup de pied, l'Exécuteur envoya le pistolet de l'autre côté de la chambre. Il se pencha et releva Pierson par les revers de son manteau. Le visage de l'homme avait pris une teinte cireuse et ses cheveux lui tombaient dans les yeux.

— Tu es la lie de la terre. Un flic qui trahit les siens.

— C'était des agents américains. Je ne leur devais rien.

Le Français lança son bras gauche vers le haut et vint appuyer de la paume sur le menton de Bolan, le forçant à incliner la tête en arrière. Ignorant sa douleur, il utilisa son bras droit pour s'attaquer au visage de l'Exécuteur. Pierson n'était pas une mauviette. Bolan sentit la force de son corps dur pendant le bref instant où ils luttèrent pour prendre l'avantage. Pierson lui envoya son genou dans la cuisse. Il encaissa et répondit avec un coup de tête qui déséquilibra le Français et permit à Bolan de lui faire une clé au cou et de lui envoyer une série de coups de poing dans le diaphragme. Le souffle coupé, Pierson n'offrit aucune résistance lorsque l'Exécuteur le redressa pour lui envoyer son poing dans la mâchoire. Pierson partit en arrière, percuta le mur et finit en tas sur la moquette.

Il était trop choqué pour faire quoi que ce soit, quand Bolan se pencha sur lui pour vider ses poches de manteau et vérifier la présence éventuelle d'autres armes.

— Il n'y a rien de pire qu'un flic pourri. Et en particulier un flic pourri qui trahit les siens et les laisse tuer.

— Turner et Bentley savaient où ils mettaient les pieds. Quand on porte le badge, on prend les risques qui vont avec. Qu'est-ce que je devrais faire ? Pleurer leur sort ?

Un instant, Pierson crut que le grand Américain allait le tuer. Son attitude bravache se transforma en une peur viscérale. L'expression de son adversaire était vraiment terrifiante. Puis le moment passa.

— Relève-toi. Nous n'allons pas tarder à partir, dit Bolan.

— Où va-t-on ?

— Je vais te livrer à tes amis du groupe d'intervention. Plus précisément à ses membres américains. Ils vont être ravis de mettre la main sur un des hommes impliqués dans la mort de leurs copains.

— Vous ne pouvez pas faire ça.

— Je vais me gêner !

Bolan sortit son portable et appela Brognola. Il expliqua rapidement qu'il avait un cadeau pour les agents américains du groupe d'intervention et de quoi il s'agissait. Brognola répondit qu'il allait arranger un rendez-vous pour la remise du paquet.

— Si j'étais toi, Pierson, je dirais adieu à ma pension d'Interpol.

Le Français ne répondit pas. Il était en train de s'occuper de sa main brisée.

Brognola rappela dix minutes plus tard, proposant à Bolan un lieu de rencontre avec des agents américains de l'équipe internationale.

— Personne ne te posera de questions. Le chef du contingent s'appelle Neil Youngman. Tu as juste à livrer Pierson et à continuer ton chemin. O.K. ?

— Merci.

Après avoir raccroché, Bolan mit sa veste et fit signe à Pierson d'y aller. Il lui montra le SIG-Sauer avant de le glisser dans sa poche.

— Sors. Prends à droite. Puis à gauche. On va descendre par l'escalier de secours. Et pas de coups fourrés, Pierson. Ton sort est en balance, alors n'essaie pas de jouer au plus fin.

Au bas de l'escalier de béton, ils sortirent par la porte incendie dans l'allée qui jouxtait l'hôtel, Bolan juste derrière Pierson. L'allée les amena à la rue principale. Il n'y avait presque personne sur le trottoir. La pluie décourageait les promeneurs.

— Ma voiture est juste au-delà de l'entrée principale, dit Bolan en indiquant le SUV.

Alors qu'ils allaient atteindre celui-ci, trois hommes sortirent de l'entrée de l'hôtel. L'un d'entre eux se rapprocha de Bolan et lui colla un revolver dans le dos. Un autre vint se mettre à sa droite, prenant soin de montrer son arme sous son manteau. Le troisième se mit face à Pierson, un léger sourire aux lèvres.

— C'est bien bon de ta part de nous l'avoir amené, dit-il en anglais.

— Bertran, il a un revolver en main sous sa veste, dit Pierson en se retournant vers Bolan.

Puis il eut un geste vers le SUV.

— Nous ne prendrons pas votre voiture en fin de compte. Traversons la rue et prenons celle de mes amis. Ce ne sera pas un problème, j'imagine, M. Bush ?

— En aucun cas, répondit le Guerrier sans se départir de son calme.

L'homme qui faisait face à Bolan lui prit le SIG-Sauer, puis il le fouilla, lui retira son portable et l'empocha.

Bertran prit ensuite son propre téléphone et composa un numéro. Il s'écarta du groupe qui commençait à traverser la rue, afin que l'Américain n'entende pas sa conversation.

— Valk, nous l'avons. Où êtes-vous ? En chemin ? O.K. Ecoute, nous emmenons Bush à l'endroit convenu. Je te propose d'attendre devant l'hôtel. On va se débrouiller de notre côté, et quand on aura fini on vous rejoindra et Pierson nous emmènera dans la chambre de Bush. On doit récupérer ce qu'il pourrait y avoir conservé sur l'organisation. Garde un œil sur sa voiture aussi. Un SUV Toyota bleu foncé garé au tournant devant l'hôtel.

Il donna le numéro d'immatriculation du SUV.

— Bien noté ? O.K... à tout à l'heure.

Bertran raccrocha et fit un signe de tête à Pierson en rejoignant le petit groupe.

— Il est temps d'y aller, dit Pierson, soudain soulagé de comprendre que l'Anglais ne l'avait pas laissé tomber.

CHAPITRE VIII

— Tu es moins malin que tu ne croyais l'être, dit Pierson. Tes amis du groupe d'intervention vont poireauter pour rien.

Il eut un geste d'impatience.

— Fourrez-le dans la voiture et filons avant que quelqu'un ne devienne trop curieux.

Bolan fut poussé à l'arrière de la vieille Citroën qui attendait de l'autre côté de la rue et flanqué d'un homme de chaque côté. Pierson grimpa à côté du conducteur. La voiture démarra en trombe et prit le premier tournant un peu vite. L'homme à la gauche de Bolan se laissa surprendre et se pencha vers l'Exécuteur, qui sentit la forme dure du pistolet qu'il avait à la hanche. Il saurait s'en souvenir.

— Tu as mis trop de gens en colère, Bush, dit Pierson. Tu nous as coûté beaucoup d'argent et provoqué de nombreux dégâts. Il est bien naturel que mon employeur ne t'apprécie guère.

— Tu veux parler d'Hugo Canfield, je suppose. Voilà qui me récompense de mes efforts.

Le Français se retourna pour faire face à l'Exécuteur. La fureur se lisait sur son visage. Il y porta la main pour toucher ses plaies. Puis il regarda sa main tuméfiée. Sortant de l'autre un mouchoir de sa poche, il l'entoura en grimaçant de douleur.

— Plaisante tant que tu veux, mais souviens-toi que tu n'as que très peu de temps à vivre. Dès qu'on sera à destination, tu mourras. C'est pas plus compliqué que ça.

— On dit que les Français n'ont pas le sens de l'humour. Ça a l'air vrai.

L'expression de Pierson se durcit.

— Pas moyen d'aller plus vite avec cette chignole ? rabroua-t-il le conducteur.

L'homme haussa les épaules, mais mit le pied au plancher et la Citroën accéléra.

L'Exécuteur vit qu'ils étaient en train de traverser un quartier industriel. Entrepôts et vieilles usines se succédaient, la plupart abandonnées. Un peu plus loin, il apercevait les hautes grues de sites de construction. Une zone en réhabilitation. Il comprit pourquoi Pierson avait choisi cet endroit pour se débarrasser de son problème.

Il était temps alors, décida Bolan, de jouer son va-tout, parce que la fenêtre d'opportunité se resserrait dangereusement.

Sans prévenir, il envoya son coude dans la gorge du tueur à sa gauche et entendit le cartilage se briser. L'homme porta les mains à sa

gorge en s'étouffant bruyamment. Bolan s'était déjà penché en avant pour enserrer le cou du conducteur de ses deux bras en exerçant une pression et une rotation suffisantes pour faire céder ses vertèbres cervicales. Le conducteur laissa échapper un cri de surprise, son corps se souleva de son siège et il perdit immédiatement tout contrôle de son véhicule, qui commença à zigzaguer.

L'Exécuteur sentit l'homme sur sa droite qui plongeait sur lui, les mains tâtonnant pour le saisir. Le conducteur hors jeu, Bolan se retourna à la rencontre de son attaquant, lui envoyant sa paume ouverte dans le visage. La tête du malfrat partit en arrière et son nez cassé commença à pisser le sang sur sa bouche et son menton. Le coup de poing à suivre de Bolan manqua sa cible à cause des mouvements désordonnés de la voiture, qui ballottaient ses occupants comme des sacs de blé. Il réussit à s'accrocher à l'une des ceintures de sécurité, inutilisées, et à l'enrouler autour de sa main. Il tint bon tandis que la voiture venait percuter la bordure de la voie, ses roues mordant un monticule de terre retournée. Entraîné par son inertie, le véhicule longea le talus sur plusieurs mètres, avant que sa course folle ne s'arrête brutalement.

L'avant de la Citroën venait de rencontrer un gros bloc de béton partiellement enterré au bord de la route, élément préfabriqué qui attendait là qu'on l'enlève. Le bloc, renforcé de barres d'acier, était solide et ne bougea qu'à peine sous la force de l'impact. Le capot de la voiture se replia en accordéon et le moteur envahit l'habitacle. Ni Pierson ni le conducteur ne portaient de ceintures de sécurité et le conducteur fut projeté contre le volant puis atteint en partie par le pare-brise qui venait d'éclater sous le choc. Pierson, que rien ne retenait, fut expulsé à travers le pare-brise et le haut de son corps vint s'écraser contre le bloc de béton avec suffisamment de force pour faire de sa tête un amas d'os éclatés et de pulpe sanglante.

Si Bolan n'avait pas eu la présence d'esprit d'attraper la ceinture, il aurait pu lui aussi finir à l'avant de la voiture. Il fut projeté contre les sièges de devant et eut le souffle coupé. Les deux hommes qui l'encadraient, déjà mal en point, furent achevés par les effets du choc. Une fois la Citroën complètement immobilisée, Bolan dut repousser leurs corps mous avant de pouvoir ouvrir une porte à coups de pied et se laisser choir au sol, où il demeura un moment à retrouver son souffle. Il avait mal aux poumons et aux côtes. Il attendit d'avoir repris une respiration plus calme pour se remettre sur ses pieds péniblement.

Il fallait reconnaître à Canfield une certaine constance. L'homme se battait bec et ongles pour maintenir son empire et la violence semblait être son registre. Si c'était comme ça, Bolan ne se ferait pas faute de répliquer. Il était résolu à mettre un terme aux activités sordides de

pourri. Et s'il fallait pour cela tailler dans le vif, il n'hésiterait pas une seule seconde à le faire.

L'Exécuteur regarda autour de lui. La zone lui sembla toujours aussi déserte et personne n'était venu voir ce qu'il s'était passé. Il vaudrait mieux pour Bolan s'être éloigné avant que ça ne se produise. Il se souvint que l'un des hommes de Pierson lui avait pris son arme. Il se pencha dans la voiture pour la retrouver.

Elle était dans la poche du conducteur, avec ses chargeurs supplémentaires et son portable. Il remit son pistolet à la ceinture, empocha le reste, et quitta la scène en revenant vers l'artère principale.

Il lui fallut près d'une demi-heure pour rejoindre les faubourgs de la ville. Il faisait presque nuit et, pour une fois, la pluie s'était réduite à un léger crachin. Son téléphone, dont les batteries avaient faibli, accrocha enfin un réseau. Il appela Hal Brognola.

— Annule le rendez-vous. Je ne livrerai pas Pierson. J'ai eu une petite algarade avec lui et quelques-uns de ses copains. Ils voulaient m'emmener, moi, pour une petite balade... sans retour. Ça s'est mal terminé.

— Je vais prévenir l'équipe. Qu'est-ce qui se passe, Striker ?

— Il se passe que tous les gens que je rencontre veulent me faire la peau, Hal.

— Tu as lancé un pavé dans leur jolie mare. Pour te consoler, j'ai de bonnes nouvelles. Mon contact du groupe d'intervention m'a informé que toutes les femmes que tu as libérées ont été mises en sécurité. Et qu'elles ont pu aider les enquêteurs. Elles ont identifié sur photos certains des types qui les ont enlevées. Tout ça va contribuer à alimenter les dossiers sur Venturer Exports. Mais pas encore au point de pouvoir intervenir. L'avocat de Canfield pousserait les hauts cris avant qu'on bouge la moindre chaise dans leurs bureaux.

— L'avocat préféré de Canfield n'aura plus l'occasion de protester. Il est mort.

— Un point pour nous ! À quoi tu penses, maintenant, Striker ?

— Je pense qu'il me reste un truc à faire ici à Rotterdam, ensuite de quoi je vais me faire Canfield et son organisation anglaise.

— L'homme de McCarter à Londres aura ce qu'il te faut.

Après avoir raccroché, Bolan se mit à l'affût d'un taxi en maraude. Il en avait assez de parcourir les rues de Rotterdam sous la pluie.

— Ça fait trop longtemps, répéta Valk en regardant sa montre. Ils devraient être revenus.

— Alors, où sont-ils ? demanda son partenaire.

— Réessaie le portable de Bertran.

Lucien composa le numéro. Il attendit pendant que ça sonnait, secouant la tête négativement.

Valk frappa le volant du poing.

— Mais pourquoi est-ce qu'ils ne répondent pas ?

— Tu crois que quelque chose a pu mal se passer ?

— En fait, oui.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— En tout cas, il y a un truc qu'on ne fait pas, c'est d'appeler Canfield et de lui faire part de nos soupçons. Tu sais ce qu'il fait au messager de mauvaises nouvelles.

Lucien eut un pâle sourire. Les humeurs changeantes de leur employeur étaient légendaires. Personne ne voulait encourir sa colère. Ou risquer une visite de l'homme qu'il appelait sergent Gantley. Il se rassura en allant toucher l'arme nichée dans son holster d'épaule.

— Ce type. Bush. Ce n'est pas le premier venu. Regarde ce qu'il a fait à Van Ryden et à son équipe. Et au dépôt. Valk, il faut qu'on se couvre. Il a peut-être réussi à échapper à Bertran et aux autres. Peut-être que nous...

Valk n'écoutait pas. Il regardait fixement à travers le pare-brise et le rideau de pluie une grande silhouette qui émergeait d'un taxi qui venait de s'arrêter devant l'hôtel.

Grand.

Les cheveux noirs.

Un type athlétique vêtu de noir.

L'homme paya le chauffeur et suivit le trottoir jusqu'à un SUV garé dans le tournant. C'était la voiture dont Bertran lui avait dit qu'elle appartenait à Bush.

— Je crois que c'est lui, dit Valk. Bon Dieu, ça ne peut être que lui.

Lucien vit l'homme en question vérifier le SUV avant de revenir sur ses pas et de pénétrer dans l'hôtel. Il allait demander à son compagnon ce qu'il voulait faire, mais quand il vit que Valk avait dégainé son pistolet et qu'il était en train de visser un silencieux sur le canon, il sut que sa question était inutile.

— Laissons-le monter dans sa chambre. On ne tergiverse pas, Lucien. Je ne veux pas que ce salaud nous joue un de ses tours tordus. On frappe, il ouvre et on tire. C'est aussi simple que ça. Le temps des ronds de jambe est révolu.

— Mais si c'est Bush, où sont Bertran et les autres ?

— Si c'est *vraiment* Bush, je crois que nous savons l'un et l'autre où ils sont.

Lucien mit en place son propre silencieux. Il replaça son arme dans son holster, puis passa le dos de sa main sur ses lèvres sèches. Il jeta un coup d'œil à son partenaire et vit qu'il avait l'expression déterminée qu'il arborait quand il se sentait d'humeur meurtrière.

— Allons-y, dit Valk.

L'instant d'après, avant que Lucien ait pu dire quoi que ce soit de

plus, il était sorti de la voiture et traversait la rue. Lucien suivit le mouvement.

Ils traversèrent le hall jusqu'à l'accueil, où Valk attira l'attention du réceptionniste.

— Dites-moi, le type qui vint juste de rentrer, ce n'était pas l'Américain, Bush ? dit-il avec un sourire rigolard.

Il se retourna vers Lucien.

— Je te l'avais bien dit, que c'était Bush. Il n'avait pas dit qu'il séjournait ici ?

Il revint au réceptionniste.

— J'ai raison, non ? C'est bien Bush ? On lui a couru après toute la journée. Il était censé assister à la fête organisée par la société ce soir, mais il a disparu après le déjeuner.

Valk baissa la voix et prit un ton de conspirateur.

— C'est un petit malin. Je crois qu'il a rencontré une des représentantes et, quand on l'a cherché, il s'était envolé.

Il eut un regard pour sa montre.

— Mais c'est lui qui doit faire le discours de clôture ce soir. Si on le ramène pas fissa, on va se retrouver à la plonge demain.

Lucien approuva, emporté par la fable enthousiaste de son partenaire.

— C'est vrai, hein. Donnez-nous un coup de pouce, s'il vous plaît. Il faut absolument qu'on l'aide à retrouver la frite, car le temps presse. C'est quoi, son numéro de chambre ?

Valk avait sorti son portable et tapait un numéro.

— Il faut que j'appelle le patron pour lui dire que tout va bien. Et puis qu'on aille remettre Bush en selle.

Il fit mine de parler à quelqu'un alors qu'en fait il avait composé son propre numéro de fixe et parlait à son répondeur, inventant le dialogue au fur et à mesure.

— On va le faire se préparer tout de suite, Monsieur. Quoi ? Pas de problème. On sera là à temps. Oui, Monsieur. Promis, Monsieur.

Il referma le téléphone et regarda de nouveau l'heure.

— Bush ? Numéro de chambre ? S'il vous plaît...

Le réceptionniste, qui regardait alternativement les deux hommes, se laissa prendre à leur excitation et lâcha le numéro de chambre.

— Merci, mon pote. Vous nous avez sauvé la mise et probablement aussi nos boulots.

Valk envoya une bourrade à Lucien.

— Allez, viens. Allons le préparer.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers les ascenseurs, Valk se retourna avec un signe de main à l'attention du réceptionniste.

— Merci encore. C'est super sympa.

Le réceptionniste regarda les portes de l'ascenseur se fermer. Puis il

décrocha le standard et appela la chambre qu'occupait l'Américain.

— *Mijnheer* Bush ? La réception. Vous avez deux visiteurs qui montent vous voir. Ils ont dit qu'ils devaient passer vous prendre pour une fête d'entreprise. Ai-je bien fait de vous les envoyer, Monsieur ? J'espère que je ne vous ai pas dérangé, mais comme vous avez commandé un repas en disant que vous ne comptiez pas ressortir...

La communication fut brutalement interrompue et le réceptionniste eut la nette impression d'avoir bel et bien dérangé le client.

Bolan raccrocha immédiatement le téléphone et se tourna vers la porte. Il l'ouvrit et vérifia le couloir désert. Les ascenseurs étaient sur sa gauche. Il sortit de la chambre et tira fermement la porte derrière lui. Il se glissa ensuite rapidement du côté droit du couloir jusqu'à l'endroit, quelques portes plus loin, où il faisait un angle droit vers la sortie de secours, celle-là même qu'il avait utilisée pour faire sortir Pierson de l'hôtel, et se colla au mur en se penchant légèrement en avant pour surveiller le couloir vide.

Quelques secondes plus tard, l'ascenseur tinta et ses portes s'ouvrirent avec un léger chuintement.

Bolan vit deux hommes en sortir en vérifiant qu'ils étaient seuls, avant d'avancer rapidement vers sa chambre. À leur façon de se déplacer, il sut tout de suite qu'il ne s'agissait pas de clients de l'hôtel et quand chacun d'eux sortit un automatique équipé d'un silencieux, il n'eut plus aucun doute sur la question. Arrivés à sa porte, ils se partagèrent les rôles, l'un se retournant pour faire le guet tandis que l'autre frappait.

Voyant qu'il n'y avait pas de réponse, les deux gus échangèrent un regard. L'homme qui avait frappé dit quelque chose que Bolan n'entendit pas, puis recula. L'Exécuteur se rendit compte de ce qu'il allait faire avant même que l'autre ait levé le pied droit pour enfoncer la porte.

Bolan passa le coin en visant le guetteur, qui le repéra immédiatement et cria pour prévenir son acolyte. Puis il tendit le bras avec son arme en passant par-dessus l'épaule de l'autre. Le SIG-Sauer de Bolan lâcha deux balles. La première arracha un bout d'épaule à sa cible, projetant un jet de sang et de chair sur sa veste. La force de l'impact fit pivoter l'homme à demi de telle sorte que la deuxième balle l'atteignit à la gorge et l'envoya au tapis.

Le bruit des détonations venait à peine de s'évanouir que le deuxième homme, étonnamment rapide, avait déjà pivoté sur un pied et qu'il ajustait son arme. Il tira en mouvement et sa balle vint arracher un morceau de plâtre du coin du mur à quelques centimètres de la tête de Bolan.

Le premier homme avait tout juste touché le sol quand Bolan, un genou en terre, tira en retour. Sous l'effet de la balle qui lui arrivait

dans la poitrine, l'homme de main se retrouva projeté contre le mur. En rebondissant sur celui-ci, il prit deux autres balles qui vinrent lui briser la colonne. Il perdit pied, la surprise se peignant sur son visage alors qu'il chutait en avant.

Bolan ne perdit pas une minute. Rengainant son pistolet, il passa par-dessus les corps, ouvrit sa porte avec sa carte et ramassa son sac dans sa chambre. Il gardait toujours ses affaires prêtes au cas où il devrait partir sur-le-champ et c'était bien son intention du moment.

De retour dans le couloir, il prit à droite vers la sortie de secours. En tournant le coin, il se rendit compte que personne n'était sorti de sa chambre pour voir ce qu'il se passait. Soit personne n'avait rien entendu à cause de la télévision, soit la maladie contemporaine du chacun ses affaires avait encore frappé. Dans un sens, il ne pouvait pas leur en vouloir. Se mêler des problèmes des autres, c'était bien souvent en attirer sur soi, alors les gens préféraient rester derrière leur porte bien fermée.

En descendant l'escalier, Bolan se dit que sa chance ne durerait pas longtemps. Tôt ou tard, quelqu'un allait trouver les corps, et alors Bush allait se retrouver au centre de toutes les attentions de la police de Rotterdam.

Il fallait qu'il prenne ses distances sans tarder.

Une fois au rez-de-chaussée, il fila le long de l'allée, rejoignit le trottoir et marcha calmement jusqu'à son SUV, qu'il déverrouilla. Il démarra et s'inséra dans la circulation. Il ne savait pas combien de temps il avait devant lui avant que les policiers ne commencent à chercher son véhicule de location. Il lui fallait d'urgence le faire disparaître et se trouver un nouveau jeu de roues.

Hal Brognola joua de son influence auprès du groupe d'intervention et arrangea la disparition du SUV de Bolan. L'Exécuteur se gara dans le parking en sous-sol d'un immeuble de bureau abandonné et le laissa là. Le groupe se chargerait de le récupérer. Ils lui avaient laissé sur place un SUV BMW noir avec une immatriculation tout à fait légale et aucun historique susceptible d'attirer l'attention des policiers locaux.

— Tu comprends, mon vieux, que les membres du groupe d'intervention nieront tout lien avec toi comme avec tes activités si on les interroge ? lui avait dit Brognola.

Et l'Exécuteur avait souri.

— Hal, cette phrase me rappelle quelque chose, pas à toi ?

— Officieusement, les types de l'équipe se félicitent chaque fois que tu portes un coup à l'organisation de Canfield. À part ça, les deux hommes de l'hôtel se révélèrent faire partie d'une bande de malfrats locaux sous la coupe de Canfield. Des p'tits copains de ceux qui t'ont enlevé avec Pierson.

— Hal, reste à l'écoute. Radio Rotterdam n'a pas fini d'émettre.

CHAPITRE IX

Le lendemain, Mack Bolan se prépara à lancer son attaque sur le principal site de distribution de Canfield aux Pays-Bas. Il lui avait fallu plus d'une heure pour arriver sur les lieux. La ferme et l'unité de production occupaient une vaste superficie un peu à l'écart de la route principale. Elles ressemblaient en tout point aux installations qu'il avait vues à plusieurs reprises le long de la route depuis Rotterdam. Cette partie du pays produisait de grandes quantités de produits agricoles, exportés ensuite à travers toute l'Europe. Il y avait un flux incessant de semi-remorques tirant derrière eux de grands containers emplis de légumes et de produits laitiers. Beaucoup rejoignaient Rotterdam, probablement pour embarquer vers le Royaume-Uni. L'Exécuteur vit nombre de camions de South East Containers arriver et quitter la ferme de Knookreising.

Arrêté sur le bas-côté de la route, Bolan étudia la disposition de la ferme. Les informations que lui avait données le pourri qu'il avait épargné à l'ancien dépôt d'hydrocarbures, précises, s'étaient également révélées tout à fait exactes. Il y avait un grand virage qui menait de la route sur un chemin pavé qui finissait dans la grande cour de distribution située devant la ferme. Il y avait là un bâtiment de bureaux et, au-delà, de grandes serres et des champs plantés. Sur le côté se dressaient les hangars de préparation et d'emballage. L'ensemble était impressionnant.

À travers ses puissantes jumelles, l'Exécuteur déplaça son regard plus loin, là où, d'après ses recherches, se trouvait toujours la ferme d'origine. Il repéra une grande maison bâtie dans les années 1950 et, juste à côté, des granges et des appentis d'architecture traditionnelle. Non loin étaient garés quelques camions de South East Containers. D'après les cartes qu'il avait étudiées, il y avait une route secondaire qui longeait l'arrière de l'exploitation, tout près de la vieille ferme. Elle lui parut constituer la meilleure opportunité pour aller voir les lieux de près.

Il regarda sa montre. On était en milieu d'après-midi. Le ciel était couvert de nuages sombres. Ce n'était clairement pas la saison idéale pour visiter le pays. Bolan démarra et reprit la route. Il roula environ trois kilomètres avant de trouver le sentier qui longeait la partie est de la propriété. Un moment plus tard, il devenait parallèle à la route principale. Il n'avait rencontré personne jusque-là. La voie sur laquelle il se trouvait était probablement le grand axe au temps de la construction de la ferme, mais l'autre, plus rapide, avait désormais

accaparé tout le trafic. Pour Bolan, celle-ci était idéale.

Il fit faire demi-tour à la BMW puis s'enfonça en marche arrière dans un mauvais chemin dans les sous-bois. Une fois hors de vue, il put sortir son matériel du coffre et se préparer.

Son intention était de démanteler la base de distribution de Venturer Exports. Avec l'équipement adéquat, ça n'aurait pas posé de problèmes particuliers. Mais il n'avait pas accès à un équipement spécialisé. Il était entré dans le pays sans armes et sans contact susceptible de lui en fournir et il devait improviser. Mais il en fallait plus pour arrêter l'Exécuteur. Il lui faudrait simplement se montrer un peu plus créatif. Dans le SUV, il avait les pistolets confisqués à ses adversaires, plus le MP-5. Le holster qu'il avait récupéré sur un des hommes de main contenait le SIG-Sauer. Il portait le second pistolet coincé à la ceinture.

Avant de quitter Rotterdam, Bolan avait employé une partie de l'argent pris aux gens de Canfield pour s'habiller. Dans un magasin de sport, il avait trouvé de quoi remplacer sa tenue de combat habituelle. Un pantalon de treillis à poches, un sweat léger, une cape et une paire de bonnes chaussures de marche, le tout en noir. Quant au gilet de photographe qu'il avait acquis un peu plus loin dans la même rue, il offrait des poches pour ses chargeurs supplémentaires. Il mit le MP-5 en bandoulière et endossa la cape.

Après avoir laissé sa voiture, Bolan se glissa dans le fossé de la route et jeta un œil par-dessus le bord de celle-ci. La ferme et les bâtiments qui l'entouraient étaient éclairés par quelques lampes luttant contre la pénombre imposée par le ciel chargé. Il étudia la disposition des lieux. Il y aurait de quoi se mettre à couvert. Il repéra des machines agricoles, des piles de cageots et des tonneaux. Il y avait là un peu plus de monde que ce à quoi on aurait pu s'attendre dans une ferme traditionnelle. L'Exécuteur se dit que les problèmes qu'il avait causés aux trafiquants en étaient peut-être la cause. La tactique du raid éclair rendait l'ennemi nerveux car il ne savait pas quand et où interviendrait l'attaque suivante.

Coucou, les mecs, je suis plus près de vous que vous ne le croyez.

Les premières gouttes prévinrent Bolan du déluge qui allait suivre. Ça ne le gênait pas ; au contraire. La pluie lui serait plus favorable qu'à ses ennemis. Elle couvrirait son approche en étouffant tous les sons. L'averse commençait pour de bon, avec de grosses gouttes qui rebondissaient au sol. L'Exécuteur décida que c'était le bon moment et monta sur la route, la traversa en se baissant et poursuivit à travers l'herbe haute jusqu'à la clôture. C'était une simple clôture de bois à trois barres de moins d'un mètre de haut. De là, il fila vers une zone de terre nue et tassée où il s'agenouilla derrière une vieille remorque rouillée, aux pneus plats et craquelés et à la peinture écaillée. Puis,

s'aplatissant au sol, il rampa sous le châssis jusqu'à un point lui permettant d'observer la cour principale.

Le premier homme qu'il vit aurait pu être un ouvrier agricole. Il avait des vêtements de travail et des chaussures renforcées. Mais le P-M. mini Uzi qu'il portait près du corps n'avait rien à faire sur un ouvrier agricole. Le suivant, vêtu de la même façon, avait aussi une arme automatique. Les deux hommes se rejoignirent, les épaules rentrées sous la pluie, partageant leur galère et une pause cigarette. Ils avaient remonté leur col et abaissé la visière de leur casquette.

En les voyant, Bolan fut convaincu qu'ils protégeaient quelque chose qui avait beaucoup plus de valeur que les tomates produites de l'autre côté de la cour.

Pas très loin le tonnerre gronda. L'intensité de l'averse augmentait. Les gardes armés se séparèrent et partirent dans des directions différentes. Alors que l'un disparaissait à la vue de Bolan, l'autre venait à peu près dans sa direction et lança sa cigarette au sol alors qu'il passait près de la vieille remorque. L'Exécuteur surveilla son trajet et attendit patiemment son retour quelques minutes plus tard. Aucune précision militaire dans la façon de patrouiller de l'homme. Il se contentait de marcher, le P-M pressé contre lui comme s'il avait peur que le mouiller puisse l'empêcher de fonctionner. Il passa de nouveau à côté de Bolan, continua le long du bâtiment de ferme puis s'arrêta, probablement pour vérifier qu'il ne dépassait pas la zone qui lui avait été assignée. Il n'arrêtait pas de regarder en l'air, visiblement fâché contre le temps, secouant la tête avant de reprendre sa patrouille. Quand l'Exécuteur le vit passer dans une zone d'ombre, il se glissa de sous la remorque et lui emboîta le pas.

Comme dans toutes les fermes anciennes, il y avait des granges délabrées et du matériel agricole abandonné un peu partout. L'herbe poussait en touffes sauvages sortant de morceaux de métal rouillé et de vieux pneus.

Bolan suivit son homme jusqu'à ce qu'ils soient bien en retrait de la vieille maison. Il le rejoignit soudain pour lui faire une puissante clé au cou et l'amena au sol sans se soucier de son rôle rauque et des efforts désespérés qu'il faisait pour se saisir de son arme. Coinçant un genou au bas du dos du garde, il tira vers lui jusqu'à entendre les vertèbres céder. Le pourri se relâcha. Le Guerrier desserra son étreinte. Après un dernier spasme, le garde s'immobilisa. L'Exécuteur prit son arme et la jeta au milieu d'un tas inextricable de vieilles machines. Puis il cacha le corps sous une remorque.

Un de moins.

Bolan ne voulait pas risquer de se faire surprendre par des sentinelles arrivant dans son dos. Même s'il savait que cela ne le protégerait pas complètement, il tenait à nettoyer le terrain au

maximum.

Aplati contre le mur du fond du bâtiment, il jeta un coup d'œil au-delà du coin. Le deuxième garde arrivait de l'autre côté. Il ralentit en approchant de l'endroit où se trouvait Bolan, regardant autour de lui s'il voyait son copain, avant de poursuivre vers l'angle de la grange.

Pensait-il que son partenaire s'était arrêté pour fumer une autre cigarette ou pour s'abriter de la pluie ? En tout cas, sa façon de se déplacer ne trahissait aucune inquiétude de sa part.

L'Exécuteur laissa le pourri passer le coin, puis, de son avant-bras droit, lui envoya un fort coup à la gorge. Le cri étranglé du garde s'interrompit net. Tentant d'aspirer de l'air par sa trachée écrasée, il offrit peu de résistance à la manœuvre suivante de Bolan, qui l'attrapa par le col et le tira vers le bas tout en levant le genou à la rencontre de son visage. L'impact releva le garde tout en l'envoyant en arrière. Il vint s'écraser contre le mur de la grange, faisant éclater quelques-unes des lames de bois délavées par les intempéries, puis retomba tête la première dans le terrain rendu boueux par la pluie. Bolan le débarrassa de son arme qu'il envoya dans le tas de ferraille.

Il allait se détourner de la grange quand quelque chose attira son attention. Il s'agissait d'un éclat de métal dans le trou créé par les lames de bois brisées. Bolan regarda de plus près. En retirant quelques centimètres de bois, il vit une plaque d'acier. On avait construit quelque chose à l'intérieur de la coque de bois de la vieille grange. Il ne perdit pas de temps à spéculer sur ce que c'était.

Il entendit un roulement de tonnerre. La pluie forçait une nouvelle fois. Sous ses pieds la terre commençait à être saturée et de petits torrents dévalaient le terrain en pente douce. Il passa le coin en rampant. A cinq ou six mètres la terre cédait la place à une aire cimentée qui permettait à des véhicules lourds d'approcher sans problème. De là où il était, Bolan pouvait voir que la porte coulissante de la grange avait été ouverte. L'un des camions de South East Containers s'était mis cul à la porte et Bolan assista à l'ouverture des portes du container. Des silhouettes s'étaient regroupées autour de l'ouverture. L'une d'elles faisait de grands gestes et sa voix forte arrivait jusqu'à l'Exécuteur. D'autres, hésitantes, apparurent au bord du container. L'un des hommes leva un bras, attrapa une jeune femme par le poignet et tira. Elle trébucha en arrivant sur le ciment. D'autres mains l'empêchèrent de tomber avant de la pousser sans ménagement dans la grange. Bolan compta six autres femmes avant que les portes du container ne soient refermées puis scellées. Puis quelqu'un frappa du plat de la main sur le côté du camion et celui-ci démarra en direction des bâtiments modernes de la ferme.

L'Exécuteur savait définitivement à quoi s'en tenir.

Il fit passer la bretelle du MP-5 par-dessus sa tête et vérifia

rapidement qu'il était en ordre de marche.

Un homme était resté en arrière près de la porte de la grange. Appuyé au cadre, il avait un portable en main, hochant la tête tandis qu'il parlait. Il portait un long manteau sombre et une casquette de base-ball.

Bolan se glissa le long du mur de la grange, les yeux fixés sur l'homme. L'averse noyait tous les bruits et le Guerrier était déjà derrière le garde au moment où, ayant fini sa conversation téléphonique, il mettait son portable dans sa poche. La sangle de toile du MP-5 passa par-dessus la tête du pourri et l'Exécuteur tira et serra en la vrillant. Il tira vers le bas, envoyant un genou dans la colonne vertébrale de l'homme paniqué, qui tentait désespérément d'atteindre son arme. Les muscles puissants de Bolan étaient bandés par l'effort. L'homme cessa progressivement de se débattre. Ses talons, après avoir furieusement frappé le ciment, s'immobilisèrent. Bolan maintint sa pression quelques secondes supplémentaires, puis relâcha et dégagea la bretelle de son arme en délogeant au passage la casquette du bonhomme. Il laissa aller celui-ci sur le ciment mouillé, l'attrapa par le col et le tira à l'écart de la porte, contre le mur de la grange.

Son MP-5 réglé sur rafale de trois balles, l'Exécuteur se glissa dans la grange et prit quelques secondes pour intégrer ce qu'il voyait.

La construction en acier dont il avait eu un aperçu à l'emplacement des lattes de bois brisées était une cage carrée d'environ sept mètres de côté, à la façade faite de barreaux rapprochés dans lesquels ouvrait une grille. À l'intérieur se tenaient les jeunes femmes qui avaient voyagé dans le container, l'air perdu, certaines debout, d'autres assises sur les lits de camp regroupés à l'autre bout de la cage, comme du bétail dans un corral d'acier. Piégées, sans espoir, attendant la prochaine étape de leur cauchemar.

À l'autre extrémité de la grange étaient empilés des boîtes de métal et des cageots, certains cinq par cinq. Il y avait aussi des palettes de bois et des sacs pleins.

Devant se tenaient les hommes qui régnaient provisoirement sur le monde terrifiant dans lequel ces femmes avaient été projetées. Les trafiquants étaient regroupés autour d'un bureau sur lequel un écran d'ordinateur affichait des images pornographiques. L'Exécuteur en comptait cinq. Ils avaient les yeux rivés sur l'écran et ne se rendaient pas compte de la présence de Bolan. Jusqu'à ce que l'un d'eux se redresse pour allumer une cigarette et jette un coup d'œil nonchalant à travers la grange.

Alors, il le vit.

Sa réaction fut rapide mais pas suffisamment pour que lui et ses acolytes puissent se dégager. Il cria à leur intention et prit derrière lui le pistolet coincé à sa ceinture. Il était encore en train de crier quand

Bolan le toucha d'une rafale qui le percuta à la poitrine et l'envoya heurter le bord du bureau. Et alors qu'il basculait en arrière, l'Exécuteur l'acheva d'une nouvelle rafale qui vint lui briser les côtes.

Les quatre partenaires du pourri s'écartèrent en paniquant, tentant de prendre leurs armes. Deux les avaient dans des holsters ; les deux autres plongèrent sur des MP-5 posés sur les bureaux.

Mais Bolan était déjà en mouvement, traversant la grange en diagonale, visant et tirant. Sa mobilité se révéla un atout. Ses balles atteignaient leur cible, perforant la chair, brisant les os, causant des dommages sanglants. Seul un des membres de l'équipe parvint à réagir, en balayant la grange de son MP-5, mais ça ne dura pas. Une rafale de Bolan l'envoya percuter l'écran d'ordinateur, qui alla s'écraser au sol. L'homme roula sur le bureau, les bras en croix, son arme lui échappant.

L'Exécuteur remplaça le chargeur vide de son MP-5 par un plein. Puis il rejoignit la cage. La porte en était verrouillée par une serrure de sécurité. Alors qu'il l'étudiait, il entendit une voix calme. Elle émanait d'une des jeunes femmes. Il ne comprenait pas la langue et la regarda.

— Vous parlez anglais ? demanda-t-il.

Elle se retourna et montra l'une des autres femmes.

— Je parle anglais, dit celle-ci. Il y a des clés dans le tiroir là-bas. Je les ai vus les mettre dedans.

Bolan alla jusqu'au bureau qu'elle montrait du doigt.

— Oui. Là.

Il trouva un jeu de clés, revint avec à la porte et tomba sur la bonne à la troisième tentative.

— Dites-leur de sortir. Nous devons faire vite. Faites-le-leur comprendre ; d'autres peuvent arriver à cause de la fusillade.

La jeune femme acquiesça. Elle se mit à donner des 112 instructions aux autres, et elles réagirent sans discuter. Elles se rassemblèrent à la porte de la grange.

— Par là, dit Bolan. Vous allez trouver une clôture et une petite route de l'autre côté. C'est le mieux que je puisse faire pour l'instant. Emmenez-les. Allez-y !

— Et vous, qu'allez-vous faire ?

— Ce qui doit être fait. Maintenant, filez !

Avant de suivre les autres, la jeune femme se pencha pour récupérer un des pistolets tombés au sol.

— Ils ne nous toucheront plus, dit-elle.

Bolan la suivit jusqu'à la porte et observa le petit groupe qui s'éloignait de la grange. Entendant du bruit, il se retourna à demi et vit un pick-up qui fonçait vers lui. Sa présence dans l'enceinte de la ferme était désormais connue de ses adversaires.

L'Exécuteur quitta sa position à couvert pour aller porter le feu chez l'ennemi.

CHAPITRE X

Voyant un grand type habillé de noir sortir de la grange un P-M au poing, le chauffeur du pick-up donna l'alerte. Il vit aussi, derrière l'inconnu, les femmes s'échapper. Au cri du conducteur, l'un des hommes debout sur le plateau arrière visa la silhouette et tira. Un léger cahot du véhicule suffit à faire dévier son tir et la rafale de balles de 9 mm vint arracher des éclats de bois au mur de l'étable.

Le partenaire du tireur, moins agité que lui, le traita d'idiot et lui dit d'attendre qu'ils soient plus près. Le conseil aurait pu se révéler utile, mais, en l'occurrence, il ne leur donna pas le moindre avantage.

L'Exécuteur fonça vers le 4 x 4 en zigzaguant, puis s'arrêta brusquement, visa et tira. Le pare-brise du pick-up vola en éclats et le conducteur hurla en recevant un mélange d'éclats de verre et de balles de 9 mm. Se détournant, il perdit le contrôle de son véhicule, qui fit une embardée sur la droite avant de stopper net.

Les deux tireurs du plateau perdirent l'équilibre et, tandis qu'ils tentaient de se redresser en s'accrochant au hayon arrière, Bolan, qui venait de dépasser la cabine du véhicule à l'arrêt, en profita pour les mitrailler. Le plus proche des deux tressauta sous l'effet de la rafale, la puissance du tir le retournant à demi, de sorte que la rafale suivante vint le frapper aux côtes, qu'elle fit éclater avant d'aller finir dans le cœur. Son partenaire sauta au sol de l'autre côté du plateau, mettant son arme en position pour réagir dès qu'il verrait son adversaire. Mais il ne vit pas Bolan plonger au sol, pointer son MP-5 sous le châssis et suivre son mouvement le long du pick-up avant de lâcher une nouvelle rafale, qui lui brisa les chevilles et l'envoya à terre hurlant et perdant son sang. Et il n'eut qu'un instant pour apercevoir l'Exécuteur avant qu'un dernier tir vienne se loger dans son crâne.

Bolan ouvrit la porte conducteur à la volée, tira le corps hors du siège, lâcha son MP-5 et s'installa au volant. Ayant redémarré le moteur, il lança le pick-up vers la grange, au milieu de laquelle il stoppa net. Il récupéra son arme, sortit et se mit à mitrailler le dessous du 4 x 4 pour percer son réservoir. L'essence commença à se répandre au sol. L'Exécuteur continua à tirer jusqu'à ce que le chargeur soit vide, puis il alla jusqu'aux bureaux et ramassa le briquet lâché par le premier malfrat qu'il avait descendu.

Il prit un journal qui traînait là, le roula et y mit le feu avec le briquet. Une fois le papier bien enflammé, il lança sa torche improvisée dans l'essence répandue. La vapeur d'essence prit feu et les flammes s'engouffrèrent bientôt dans le pick-up. Bolan s'écarta en

insérant un chargeur plein dans le MP-5. Il venait juste d'atteindre la porte quand le 4 x 4 explosa, la force du souffle lui faisant presque perdre l'équilibre alors qu'il émergeait sous la pluie.

Entendant des voix, il fit face à trois hommes armés qui couraient dans sa direction en ouvrant le feu. Bolan recula, s'aplatissant contre le mur de la grange, dont le bois commençait à chauffer sous l'effet du brasier qu'il avait allumé. Il leva le MP-5 et visa le plus proche de ses assaillants, tira et vit sa cible trébucher. Á la deuxième rafale, l'homme tomba pour de bon. Voyant cela, les deux autres, se rendant compte de la vulnérabilité de leur position, se replièrent. L'Exécuteur n'hésita pas. Il tira une rafale sur l'un d'entre eux, l'atteignant à l'épaule. Le malfrat lâcha son arme et porta la main à la blessure. Dans sa hâte à s'enfuir, il fit un faux pas et s'étala de tout son long sur le ciment. Bolan entendit le craquement du tir automatique lâché par le dernier homme et sentit qu'il était touché au côté droit, juste au-dessus de la hanche. La puissance de la balle lui fit perdre l'équilibre. Il se força à absorber le choc, dirigea son MP-5 vers le tireur et vit l'homme tomber en déchargeant son arme vers le ciel.

Une main serrée sur sa hanche sanglante, l'Exécuteur se redressa et partit vers l'arrière de la propriété pour retrouver sa voiture.

Derrière lui, les flammes fusaient entre les lattes de bois de la grange. Il entendit des explosions étouffées et se souvint des boîtes empilées et des sacs pleins. Il n'avait aucune idée de ce dont il pouvait s'agir, mais leur contenu semblait réagir à la chaleur intense. Il avait presque atteint la clôture quand une puissante explosion fit vibrer le sol sous ses pieds. Regardant derrière lui par-dessus son épaule, il assista à une nouvelle série d'explosions qui lançaient des boules de flammes vers le ciel en arrachant le toit de la grange, et dont les retombées atteignaient les bâtiments principaux et les véhicules garés dans l'enceinte de la ferme. Ce qui avait été stocké dans la grange se révélait hautement inflammable et à l'origine d'un véritable chaos dans la base des pourris.

Le Guerrier franchit avec difficulté la clôture, se retrouvant à genoux sur le sol détrempé. Une faiblesse soudaine se répandait dans tout son corps. Le choc en retour de sa blessure. Le sang filtrait à travers les doigts de la main qu'il avait plaquée sur la plaie. Il sentit le sol trembler alors que l'une des boules de feu projetées par l'incendie frappait la terre à quelques mètres à peine, répandant une mare de liquide enflammé. « Trop près », pensa l'Exécuteur. Il lutta pour se remettre debout et parvint à atteindre la route.

Une silhouette trempée apparut, les mains tendues pour le soutenir. Bolan reconnut la jeune femme de la grange. Celle qui parlait anglais.

— Je peux vous aider. Venez.

Elle le fit s'appuyer à elle. Elle était plus solide qu'elle ne le

paraissait. Un bras passé autour du corps de Bolan, elle l'aida à traverser la route et à rejoindre son SUV. Les autres femmes étaient accroupies derrière. Elles regardaient Bolan l'air exténuées, le visage éclairé par les flammes qui s'élevaient dans la lumière grise de l'après-midi.

— Nous devons nous éloigner d'ici, dit Bolan en déverrouillant la BMW. Dites-leur de monter dans la voiture immédiatement.

Avant que la femme n'ait le temps de répondre, quelque chose accrocha son regard et elle agrippa l'épaule de Bolan.

— Ils arrivent.

Bolan pivota sur lui-même et vit la masse d'un gros SUV qui venait dans leur direction à toute vitesse depuis la ferme. Il bondissait sur le terrain inégal, puis rejoignit la partie cimentée, dont il s'écarta pour dépasser la grange en feu.

— Dans la voiture, hurla l'Exécuteur.

Ignorant la douleur de plus en plus forte, il revint jusqu'à la route pour faire face au SUV. Il vit une silhouette sombre se pencher à la fenêtre passager et le mettre en joue. L'arme cracha, mais le tireur rata sa cible. Bolan ne bougea pas et répliqua depuis sa position fixe et, alors que le lourd véhicule enfonçait la frêle clôture, ses rafales vinrent se loger dans sa calandre et son radiateur. Levant un peu son arme. Bolan visa ensuite le capot et le pare-brise. Celui-ci ne se brisa pas, mais le conducteur vira, les gros pneus hurlant alors qu'ils touchaient la surface pavée de la route. Le SUV dérapa sur le côté en passant très près de l'Exécuteur, qui se rejeta en arrière, puis se redressa et continua sur la route.

Bolan se replia sur lui-même et roula. Malgré la douleur qui mettait sa hanche en feu, il se mit à genoux et remit le SUV en ligne de mire alors même qu'il stoppait en glissant, ses portes arrière s'ouvrant à la volée pour laisser descendre des hommes armés. Bolan ouvrit le feu avant qu'ils aient la possibilité de prendre position et en toucha un avec une rafale qui le rejeta contre la porte ouverte. L'homme qui était de l'autre côté du SUV vint vers l'arrière à la recherche d'une cible, mais se retrouva dans la ligne de mire de l'Exécuteur et finit au sol en gargouillant.

Bolan entendit le rugissement du moteur du véhicule que son conducteur tentait d'éloigner. Il se mit à courir à croupetons, le MP-5 à hauteur d'épaule, et tira au niveau des fenêtres. Les vitres éclatèrent et les balles continuèrent leur course dans l'habitacle. Le SUV eut un bref sursaut vers l'avant, puis cala. Bolan libéra son chargeur, l'éjecta et en prit un plein. L'ayant mis en place, il déporta le canon de son arme en entendant le déclic de la serrure de la porte conducteur. Le pourri glissa sur le côté, le poids de son corps poussant la porte ouverte en chutant du siège sur la route, le sang coulant de son cou

déchiré et de plaies béantes au visage et au crâne.

Bolan se redressa au milieu de la route, trempé par la pluie battante, la main pressée sur son côté en sang. Le MP-5 lui échappa. Il n'entendit pas la femme se glisser à côté de lui et ne fit que tourner les yeux quand elle lui toucha le bras.

— Allons-y maintenant, suggéra-t-elle.

Bolan la fixa.

— Avant que d'autres n'arrivent. S'il vous plaît.

Il la suivit jusqu'à la BMW. Les autres femmes étaient déjà tassées à l'arrière du véhicule. La femme s'installa dans le siège passager et attendit que l'Exécuteur s'installe au volant. Il démarra et fit franchir le fossé au SUV pour rejoindre la route. Il mit les essuie-glaces. La ferme apparut sur leur droite. La grange n'était plus que flammes et d'autres incendies s'étaient déclarés suite aux explosions.

À côté de Bolan, la jeune femme, qui tenait toujours l'arme qu'elle avait ramassée, hochait la tête en regardant la fournaise.

L'Exécuteur ne ralentit qu'une fois arrivé au carrefour avec l'axe principal. Après avoir tourné, il se mit à dépasser les voitures qui commençaient à encombrer la voie de droite, leurs conducteurs ayant ralenti pour voir ce qu'il se passait. Une fois la route dégagée, il accéléra. À deux reprises, ils virent des véhicules d'urgence foncer vers le site de l'incendie. Une fois la police sur place, les gens d'Hugo Canfield allaient devoir répondre à des questions embarrassantes. Bolan comptait bien que son action du jour augmente la pression sur Canfield, mais il était aussi conscient de ce que l'implication de ce dernier serait difficile à prouver sur le plan légal.

Mais si Canfield savait tout de l'art et de la manière de faire porter le chapeau à ses sous-fifres et de se cacher derrière tout un réseau de sociétés écrans, il avait désormais affaire à un chasseur très différent de ceux qui le traquaient d'ordinaire et qu'il considérait comme des pantins ridicules. Ce chasseur-là ne se souciait pas des freins imposés aux autres par la loi. Sa logique était simple : il voyait les crimes, il identifiait les coupables, et il les traquait sans relâche.

Bolan pensa aux femmes blotties dans le SUV. C'étaient elles les victimes. Arrachées de force à leur vie quotidienne, transportées dans des endroits étranges par des hommes qui ne voyaient en elles rien d'autre que des marchandises, des objets à vendre à des gens qui leur feraient vivre des existences de privations et d'humiliations. Ces trafiquants n'avaient aucune pensée pour les âmes humaines dont ils faisaient leur profit. Pour l'Exécuteur, le trafic d'êtres humains faisait partie des crimes les plus méprisables que l'homme ait jamais conçus.

Hugo Canfield gagnait des sommes considérables avec ce commerce écœurant. Tandis qu'il se vautrait dans un luxe obscène, ses victimes anonymes devaient accepter des pratiques ou des travaux dégradants,

et toute tentative de rébellion de leur part leur valait de subir de nouvelles violences. Leurs nouveaux maîtres les regardaient comme de simples achats, des objets qu'ils pouvaient traiter à leur guise. Les objets n'avaient aucun droit. Aucun recours devant le traitement qu'on leur faisait subir et aucun moyen de s'échapper. La seule manière pour eux d'alléger un peu leurs souffrances était de s'en tenir à une obéissance absolue.

Venturer Exports n'existait que grâce à l'étendue des protections dont elle jouissait. Un ensemble d'individus puissants qui utilisaient leurs situations pour cacher les activités des trafiquants derrière des écrans complexes. Faveurs et argent étaient leur mobile. Canfield savait à qui il avait affaire, et il les arrosait de ses largesses, les attirant dans sa toile. Le système était un cercle vicieux, qui demandait toujours plus de chaque individu impliqué. Toute menace contre la sécurité collective conduisait à des réponses fortes parce qu'il y avait beaucoup à perdre. Mis à part l'argent, il y avait des réputations et des carrières à protéger. Plus les gens corrompus étaient haut placés, plus ils avaient à perdre. Bolan avait déjà constaté l'acharnement de ses ennemis à répliquer à ses attaques. Pour lui, c'était la preuve de leur efficacité.

Il n'avait d'autre choix que de continuer à attaquer.

— Je crois que nous avons de la compagnie, dit la jeune femme assise à son côté, qui regardait dans le rétroviseur de la BMW.

Bolan jeta un œil dans son rétroviseur extérieur et repéra une grosse Mercedes gris métallisé qui fonçait derrière eux. Ce n'était pas tant la voiture que la façon agressive dont elle était conduite qui lui parut alarmante.

Il vit la Mercedes accélérer et se rapprocher. L'idée d'avoir à se battre sur une route aussi fréquentée ne plaisait pas au Guerrier. Il faisait toujours de son mieux pour éviter d'avoir à mettre en péril des innocents. Visiblement, ses adversaires n'avaient pas ce genre de scrupules.

Un homme se penchait à l'extérieur d'une des vitres de la Mercedes, un pistolet à la main. Le tireur garda la posture un moment, mais ne parvenant pas à se stabiliser pour tirer, il finit par rentrer dans l'habitacle.

— Impossible de les éviter ici, dit Bolan à la femme. Dites à vos amies de s'accrocher.

« Ces types n'abandonnent pas, pensa-t-il. Eh bien, moi non plus. »

Il mit le pied au plancher et le SUV fit un bond en avant. En regardant à travers le rideau de pluie, il vit un peu plus loin un panneau indiquant sur la droite l'accès d'un chantier de construction. Il braqua au dernier moment, sentant le lourd véhicule se balancer en résistant à la gravité. Un instant, il eut le sentiment que les roues

arrière allaient perdre leur adhérence. Mais elles restèrent bien au sol et le SUV passa la bordure de la route avec un simple cahot, pour rejoindre une large piste de terre damée rendue glissante par la pluie.

La piste donnait sur une vaste étendue de terrain en pente douce. Il y avait là de gros bulldozers, tous à l'arrêt. À leur gauche, des poutrelles d'acier jaillissaient de fondations de béton. Des piles de matériaux de construction parsemaient le site. Il ne manquait plus que les ouvriers. Soit ils avaient fini leur journée, soit la pluie les avait chassés. Dans les creux du terrain, Bolan remarqua de grosses flaques d'eau boueuse. Malgré sa suspension surélevée et ses pneus à bande de roulement profonde, le SUV avait du mal à ne pas patiner. En regardant dans son rétroviseur, Bolan vit la Mercedes le suivre sur le terrain boueux.

« Bon, décida l'Exécuteur, allons-y franco. »

Il emballa le moteur, braqua à fond et fit face à l'entrée du chantier.

À côté de lui, la jeune femme resta bouche bée.

— Qu'est-ce que vous faites ? C'est de la folie.

— Vous avez peut-être raison. Mais ces derniers jours ont été des jours de folie.

Il fonça directement sur la Mercedes et des arcs de boue se formaient sous les roues du SUV. Il vit la voiture adverse s'arrêter en glissant, puis commencer à patiner en s'enfonçant dans la boue, le conducteur se laissant aller à la panique en accélérant à fond, ce qui ne fit qu'enfoncer encore un peu plus son véhicule.

— Vous allez les percuter, dit la femme.

— Peut-être, mais pas avec cette voiture, dit Bolan en freinant progressivement.

Une fois le SUV à l'arrêt, Bolan attrapa le MP-5, ouvrit sa porte et sauta dehors. Sous ses pieds le sol était mou et glissant. Il s'appuya au côté du SUV pour se stabiliser.

En voyant l'homme en noir émerger du SUV, le conducteur de la Mercedes cria quelque chose à ses partenaires. L'une des portes arrière s'ouvrit et Bolan vit une arme se lever. Épaulant le MP-5, il visa le tireur et atteignit sa cible avec une rafale qui brisa d'abord la fenêtre de la porte. L'homme trébucha en arrière en portant la main à la poitrine.

L'Exécuteur se retourna à demi et lâcha de nouvelles rafales, destinées cette fois au conducteur derrière son pare-brise. Il fallut plusieurs tirs avant que le verre ne s'étoile et ne finisse par imploser. Le conducteur lâcha les pédales en recevant balles et éclats de verre au visage et à la gorge. Le moteur cala. Bolan avança à découvert vers la Mercedes. Il avait vu du mouvement à l'arrière de la voiture. La porte arrière du côté opposé s'ouvrait. Il passa en mode automatique

et cribla la voiture de balles de 9 mm, continuant à avancer et ne s'arrêtant qu'un court instant, le temps de changer de chargeur.

Quand l'Exécuteur fut assez près, il put vérifier que le conducteur et les deux hommes qui avaient été assis à l'arrière baignaient dans leur sang.

Il revint au SUV. Les jeunes femmes pressaient leurs visages aux fenêtres, l'air profondément secouées. Elles le regardèrent remonter dans la voiture et lâcher son arme au sol sans dire un mot. Il démarra et conduisit lentement jusqu'à retrouver la route. Lui non plus ne se sentait pas d'humeur loquace. Sa blessure à la hanche lui faisait mal. Il aurait dû s'en occuper, mais sa principale préoccupation était de conduire ces femmes le plus loin possible de la ferme. Les autorités allaient avoir du pain sur la planche pour tout tirer au clair. Cela les occuperait pendant quelque temps et il voulait en profiter pour filer. Il lui faudrait dès que possible appeler Brognola pour qu'il prenne contact avec le groupe d'intervention, afin que les femmes soient prises en charge.

Bolan avait besoin de prendre un peu de temps pour lui, afin de traiter sa blessure, de prendre du repos et de se préparer pour la phase suivante.

Le moment était venu pour lui de quitter Rotterdam et de rallier le Royaume-Uni.

C'était là qu'Hugo Canfield avait sa base secondaire, qui constituait la prochaine cible de l'Exécuteur.

Il allait demander à Brognola de lui trouver un vol pour quitter les Pays-Bas, un vol qui n'aurait rien d'officiel. Le nom de Matt Bush était désormais lié à trop d'événements dans le pays.

CHAPITRE XI

Len Watts attendait l'Exécuteur dans un pub tranquille de Pinner, aux confins du Grand Londres. Á le voir, on l'aurait pris pour un universitaire. Grand et bien bâti, la quarantaine, il portait un pantalon de velours côtelé et une veste de tweed, une chemise ouverte et des mocassins. Ses cheveux lui arrivaient au col. Pourtant, cette allure nonchalante cachait un esprit acéré, au fait de tout ce qui se passait dans le monde clandestin où il évoluait.

Jack Grimaldi ne lui avait pas donné beaucoup de détails, lorsqu'il lui avait parlé de Watts. De ce que Bolan avait compris en lisant entre les lignes, Len Watts ne se contentait pas de fournir des armes, il savait aussi s'en servir et s'en était très probablement servi à un moment ou à un autre.

L'Exécuteur arriva à l'heure, gara la voiture qu'il avait louée et pénétra dans le pub. Grâce à la photo qu'Herman lui avait fait passer, il repéra d'emblée l'homme avec qui il avait rendez-vous, assis dans une alcôve près de la cheminée au manteau de chêne. Watts leva son verre de bière en signe de reconnaissance et Bolan le rejoignit. Une pinte de bière l'attendait sur la table.

Comme il s'asseyait, Watts lui tendit la main.

— J'ai commandé deux pintes de Guinness.

— Merci.

Le Guerrier prit le verre. La bière était bien fraîche.

— Alors comment va ce vieux Jack ? Toujours aussi joyeux ? demanda Watts.

— Vous le connaissez bien ?

Watts gloussa et prit une gorgée de bière.

— Cela fait longtemps qu'on se connaît. Jadis, nous avons partagé quelques moments critiques, lui et moi.

Watts s'interrompit tandis que la serveuse leur apportait à manger. Il y avait là du fromage, de la salade et des pickles avec du pain frais croustillant et du beurre.

— Remets nous deux pintes, s'il te plaît, ma grande, lui demanda Watts.

Ils mangèrent en silence pendant un instant, puis Watts reprit.

— J'ai ce que vous avez demandé dans le coffre de ma voiture. Quand nous sortirons, je vous le donnerai et nous pourrons tous deux reprendre nos tâches respectives. Et j'imagine qu'avec ce que vous avez commandé, la vôtre ne sera pas de tout repos.

— Une corvée à mener à bien, se contenta de répondre Bolan.

Watts hocha la tête. Il observa le visage de l'Exécuteur, y remarquant quelques plaies en voie de guérison.

— Une chute à skis, dit Bolan.

— J'ai cru comprendre qu'ils pouvaient se montrer très agressifs par moments, répliqua Watts sans rien perdre de son sérieux.

Alors qu'ils se levaient, leur collation achevée, Bolan eut un mouvement hésitant, la blessure de sa hanche se rappelant à son bon souvenir. Il remarqua que son hésitation n'avait pas échappé à Watts.

— Encore le ski ? interrogea ce dernier. Vous devriez peut-être envisager de laisser tomber.

— Le problème, c'est qu'on devient accro.

Watts alla régler la note au comptoir, puis sortit avec l'Exécuteur. Il indiqua une Jaguar marron luisante garée au fond du parking. Bolan alla à sa voiture et, quittant sa place, vint se placer derrière la Jaguar. Watts ouvrit son coffre et en sortit un lourd sac noir. Puis il ouvrit une porte arrière du véhicule de Bolan et posa le sac au sol derrière le siège conducteur.

— Il y a là tout ce que vous avez demandé. Les packs d'explosifs sont déjà équipés de détonateurs à retardateurs. Il suffit de les poser où vous voulez et la télécommande vous permettra de faire le reste.

L'Exécuteur serra la main à son vis-à-vis.

— Merci.

— Attention à vous. Et la prochaine fois que vous voyez mon copain, dites-lui de ne pas se faire si rare. On ne s'est pas vus depuis dix ans, mais ça reste un véritable ami. Et c'est malheureusement une espèce en voie de disparition.

En s'éloignant pour rejoindre la route, Bolan fit un salut de la main à Watts. Après avoir emprunté une autoroute périphérique de Londres, il se dirigea vers la côte. Il avait une chambre d'hôtel réservée à moins d'une heure de route des bureaux de South East Containers.

C'était Paul Chambers qui dirigeait South East Containers, société dont l'Exécuteur avait vu les camions livrer de la marchandise humaine à la ferme de Knookreising aux Pays-Bas. Il y serait bientôt, dans un premier temps pour reconnaître le terrain.

CHAPITRE XII

South East Containers occupait un site étendu à l'intérieur des terres à une quinzaine de kilomètres du port de ferries où ses camions embarquaient pour Rotterdam et en débarquaient. Le village le plus proche se situait à une douzaine de kilomètres, le long de la route qui filait d'ouest en est le long de la zone côtière. Autour, il y avait des prairies boisées avec quelques fermes dans le lointain.

L'endroit était idéal pour un premier aperçu. Bolan se gara à l'écart de la route à quelques centaines de mètres dans un bosquet masqué par d'épais buissons. Habillé comme n'importe quel promeneur, jumelles et appareil photo autour du cou, il allait étudier les installations et se ferait passer pour un fan de photo, si qui que ce soit venait à lui poser des questions.

Sur le devant du site s'étalait une vaste aire cimentée permettant aux grands semi-remorques de se garer à l'écart de la route. De larges grilles métalliques s'ouvraient au-delà sur le dépôt des marchandises avec sa propre cour. L'ensemble des installations étaient entourées d'une solide clôture métallique sur laquelle étaient montées des caméras en des points stratégiques. À cheval sur la clôture se dressait un poste de garde. L'Exécuteur passa plusieurs heures à observer l'activité en cours, tandis que les camions de South East Containers arrivaient et partaient, vérifiés par des gardes au départ comme à l'arrivée.

Au bout de la cour des marchandises, il y avait un entrepôt tout en longueur avec des rampes de chargement et de nombreuses portes à volets. Au milieu de la cour, un îlot de béton comportait plusieurs pompes auxquelles les chauffeurs pouvaient remplir de diesel leurs réservoirs.

Au bout de deux jours et deux nuits de surveillance, Bolan put constater que South East Containers fermait tous les soirs à 8 heures. Les camions étaient garés dans la cour et les chauffeurs repartaient avec leur propre véhicule, laissant l'équipe de sécurité à sa surveillance. Au crépuscule, de puissants projecteurs s'allumaient pour illuminer l'aire d'arrivée et la cour. Les caméras installées sur la clôture métallique pivotaient pour couvrir les deux.

Si l'Exécuteur voulait pénétrer dans la cour et l'entrepôt de marchandises, il lui fallait d'abord neutraliser les installations de sécurité. Et d'après ce qu'il avait pu voir, c'est par le poste de garde qu'il lui faudrait commencer.

Le troisième jour était un samedi et l'entreprise fermait pour le

week-end juste après midi. Bolan observa les chauffeurs garer leurs camions dans la cour et partir dans leurs voitures. Il vit aussi les deux gardiens passer le relais à un homme seul arrivé dans une Land Rover. Celui-ci se gara à l'intérieur de la cour et ils partirent. Les grilles se refermèrent et le garde solitaire rejoignit le poste.

L'Exécuteur vit là une chance d'aller inspecter le site de plus près, ce qui était nécessaire à son plan.

Il retourna à sa voiture et rentra à son hôtel, où il se changea pour endosser un costume, avec chemise, cravate et souliers vernis. Puis revenant jusqu'au site de South East Containers, il quitta cette fois la route pour aller se garer au bout de l'aire de ciment qui précédait la clôture. Sortant de la voiture, il vit le garde solitaire qui l'observait.

Ray Kepple acheva de rouler sa cigarette en regardant le grand type bien habillé sortir de la puissante berline pour venir jusqu'au poste de garde. Quelque chose chez cet homme provoquait en lui comme un nœud à l'estomac. Il se colla la fine cigarette entre les lèvres et l'alluma, inspirant une profonde bouffée.

Le nouveau venu se dirigea vers la porte et frappa. Kepple alla lui ouvrir. L'homme était grand et semblait en bonne forme physique. Il avait d'épais cheveux bruns. Son visage bronzé arborait plusieurs contusions récentes. Les yeux d'un bleu déconcertant qu'il fixait sur Kepple étaient froids et sans expression. Décidément ce type rendait Ray nerveux.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il.

Bolan venait de lire le badge fixé à la chemise du garde.

— Ray Kepple. L'homme que je suis venu voir. Kepple se rendit compte que l'inconnu était clairement américain. Le ton était ferme sans être agressif.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis l'homme qui s'apprête à vous tirer d'affaire.

— Hein ?

— Vous avez entendu parler des problèmes à Rotterdam ?

Il y a là-bas quelqu'un qui fait beaucoup de bruit et beaucoup de dégâts. Ça rend M. Canfield très nerveux. Kepple se passa une main dans la nuque, mal à l'aise.

— Eh bien, je n'ai rien à voir avec ce qui se passe là-bas. Mon job, c'est de superviser les choses ici.

— D'après ce que m'a dit le patron, vous êtes la cheville ouvrière du site et vous faites tourner ce dépôt comme une horloge.

— Canfield a dit ça ?

Kepple eut un sourire hésitant.

— J'aime à penser que je fais bien mon travail.

Son rôle n'était pas aussi primordial que l'homme semblait le croire, mais pourquoi le détromper ?

— Ce n'est pas passé inaperçu en haut lieu, M. Kepple. Ce n'était pas tous les jours que Kepple recevait des louanges pour son travail.

— Dites-moi, voulez-vous une tasse de thé ? Ou de café ? Je sais que vous autres Yank... Américains préférez le café.

— Ouais, pourquoi pas. Au fait, je suis Ryan.

Kepple alla mettre en route une bouilloire électrique dans un coin de la pièce.

— Il y en a pour une minute.

Bolan s'était installé près du bureau, s'appuyant nonchalamment dessus, laissant errer son regard dans le poste.

— C'est tranquille, ici.

— Oh oui. C'est le week-end, vous voyez. Pas d'activité le week-end. Les traditions ont la vie dure par ici. Tout s'arrête samedi midi. Le dimanche est jour de repos et tout ce qui s'ensuit. On doit garder profil bas. Sinon les locaux pourraient se taire des idées. Et on veut éviter ça, non ?

— Bien vu, Ray.

Kepple tendit à son visiteur un mug de café noir.

— Désolé, mais c'est de l'instantané. Eh bien oui, je garde un œil sur le site. Il faut dire qu'il y a des véhicules qui coûtent bonbon dans cette cour. Et M. Chambers est facilement anxieux. Spécialement après tous ces foutus incidents en Hollande. Vous comprenez.

— C'est l'une des raisons de ma présence ici. Ne le prenez pas pour vous, M. Kepple, mais il y a beaucoup à faire pour s'assurer que tout roule. C'est mon boulot de contrôler la sécurité. Comme ça, je peux rapporter au boss qu'il n'a pas à s'inquiéter de quoi que ce soit. Et si le boss est content, c'est tant mieux pour nous tous.

— Chambers a dit qu'ils vont laisser les choses se calmer. Pas de nouveaux envois avant nouvel ordre. Le site doit continuer à fonctionner normalement, sans activité parallèle.

— C'est parfait, dit Bolan en posant son mug sur le bureau. Je vais le laisser refroidir un peu. Maintenant, pouvez-vous me faire faire le tour du propriétaire ? *À priori* je ne vois aucun problème, mais autant faire les choses comme il faut. Même si je peux voir que vous avez tout ça bien en main.

Ray Kepple se contenta d'acquiescer.

— Entre vous et moi, je veux juste faire mon boulot et rentrer à Londres. Il y a là-bas une jeune dame que je ne voudrais pas faire attendre trop longtemps, si vous voyez ce que j'veux dire.

— Je vois.

— Bon alors, emmenez-moi juste faire un tour dans la cour. Je prendrai quelques photos avec mon appareil numérique et ferai mon rapport une fois de retour en ville. En précisant tout le bien que je pense de vous.

Kepple écrasa son mégot, l'air réjouï. Il était encore plus vaniteux et stupide que l'Exécuteur avait pu le lire sur son visage à l'instant même de leur rencontre.

— Où voulez-vous commencer ?

— La cour est sous surveillance électronique ? Caméras et autres ?

— Absolument.

Kepple ouvrit une porte à l'autre bout du bureau et fit passer l'Exécuteur dans une autre pièce. Ce centre de contrôle, qui était climatisé, contenait entre autres toute une série de moniteurs, qui relayaient des images de la cour des marchandises. Le tout avait dû coûter un bon prix.

— Caméras numériques, expliqua Kepple. Avec enregistrement continu au cas où nous voudrions vérifier quelque chose qui nous aurait paru suspect. Elles fonctionnent aussi en infrarouge pour tout voir dans le noir. Sacré matos !

— Tu l'as dit, bouffi. Et c'est vous qui contrôlez tout ça ? Impressionnant, Ray.

— La cour est close sur tout son périmètre. La clôture est faite d'acier noyé dans le béton. Il y a même des détecteurs de mouvement sur les grilles et la clôture. Si quelqu'un essaie d'entrer, il est sûr de déclencher l'alarme. Bien sûr, ce genre de système est en général relié aux flics. Mais ça pourrait se révéler embarrassant s'ils se pointaient et trouvaient de la « marchandise » sur place. Chambers en ferait une jaunisse. Canfield aussi d'ailleurs. Alors, on garde ça dans la famille. L'alarme est répercutée au bureau central à Londres.

« Con et bavard », songea l'Exécuteur qui n'en espérait pas tant.

— Bien pensé, Ray.

Passant devant, Kepple fit sortir Bolan dans la cour par une porte renforcée à l'arrière du centre de contrôle. Il y avait là une douzaine des semi-remorques estampillés South East Containers. Tous apparemment bien fermés. Tandis qu'ils les longeaient, Bolan approuvait de la tête. Il passa un moment à prendre des photos avec l'appareil compact qu'il avait apporté.

Reportant son regard sur l'entrepôt qui fermait la cour, Bolan eut un large sourire.

— Votre chambre d'amis est là-dedans ?

— Ceux au courant ne sont pas nombreux. Le reste du personnel travaille à l'emballage et au chargement. Nous dispatchons des légumes et des fruits. On importe du continent et on livre partout au Royaume-Uni. Ça, c'est pour la galerie. Sinon, on a une installation cinq étoiles. Insonorisation. Isolation. Il y a un faux mur de sorte que les employés de jour ne puissent se douter de rien. Les livraisons spéciales se font la nuit, une fois l'équipe de jour partie.

On sentait qu'il était maintenant pris par son sujet et content

d'avoir auprès de lui quelqu'un qui semblait apprécier son travail.

— C'est autrement plus excitant que de déplacer des cageots de bouffe, dit le grand Américain.

— Eh bien, je me dis volontiers que la « marchandise » est constituée de légumes à pattes, répondit Kepple en souriant de toutes ses dents. Un peu cher comme légumes, mais de foutus légumes quand même.

Il n'avait pas regardé l'Exécuteur en parlant. S'il l'avait fait, l'expression glaciale des yeux de l'Américain l'aurait probablement fait douter de son avenir.

Quand ils furent de retour dans la salle de contrôle, Bolan reprit la parole.

— C'est un sacré bon boulot que vous faites là, Ray. Quand le boss aura mon rapport, il n'est pas impossible qu'il vous envoie un bonus. D'ailleurs je vais même le lui recommander. En revanche, si j'étais vous, je n'en parlerais pas à Chambers. Il ne faudrait pas qu'il s'attribue toute la gloire, alors que c'est vous qui tenez la boutique. En fait, Canfield a précisé que vous ne deviez pas lui mentionner ma visite. Après ce qui s'est passé en Hollande, Chambers n'est pas vraiment en odeur de sainteté, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois très bien ce que vous voulez dire, répondit Kepple, ravi en son for intérieur de la disgrâce de Chambers.

L'Exécuteur jeta un dernier regard autour de lui, hochant une nouvelle fois la tête pour marquer son assentiment.

— Si quelqu'un arrivait malgré tout à pénétrer ici, il pourrait désactiver le système de sécurité ?

— Il y a une commande-maître qui désactive le tout, mais elle se trouve dans cette boîte, là au mur, que seule ma clé peut ouvrir.

— J'espère que vous prenez grand soin de cette clé, mon cher Ray.

— Je l'ai toujours sur moi.

— Et vous êtes aux commandes toute la nuit ?

— Aujourd'hui et dimanche. Il n'y a jamais de visiteurs le week-end. Pas même Chambers. Il aime faire la fête à Londres.

— Et vous ne vous sentez pas un peu seul ?

— Ça ne me gêne pas. J'ai ma radio. C'est tout ce dont j'ai besoin. Mon service prend fin à 6 heures lundi matin. L'équipe de jour prend la relève. Les chauffeurs arrivent à 7 heures. Ensuite je rentre à la maison profiter d'une longue pause.

Une fois dans le bureau, Bolan reprit son mug et vida le reste de son café. Puis il se retourna vers Kepple et lui serra la main.

— Bon travail, Ray. Je peux dire au patron que tout fonctionne comme sur des roulettes ici. En ce moment, c'est important. Avec tout l'argent en jeu, il est rassurant de savoir que le responsable connaît son boulot. Bon courage pour la suite.

Kepple observa l'Américain rejoindre sa voiture et quitter les lieux. Puis il se roula une nouvelle cigarette, l'alluma et s'assit à son bureau.

Il se demanda si l'inconnu lui avait dit la vérité avec cette histoire de bonus. Ce serait bien s'il en recevait un. Il garderait tout ça pour lui. Si Chambers l'apprenait, il en ferait toute une histoire. Ce type-là était un vrai connard. Il se prenait toujours pour le plus malin. Ce ne serait peut-être pas le cas cette fois-là.

Peut-être que, cette fois, la surprise serait pour Ray Kepple.

CHAPITRE XIII

Ray Kepple n'eut pas à attendre sa surprise bien longtemps. Mais elle n'arriva pas sous la forme escomptée.

Elle arriva vêtue de noir, armée et équipée d'un lourd sac de Nylon. Et elle fit son apparition juste après minuit.

Kepple, dans le bureau de devant, venait juste de se faire un nouveau mug de thé. De la salle de contrôle, derrière lui, provenait la plainte d'une chanteuse. Les paroles parlaient de son ami, qui lui avait brisé le cœur en la quittant pour une autre femme.

« Donne-moi dix minutes avec toi, ma chérie, et je te rendrai le sourire », se disait Kepple.

Il gloussa à cette idée, prit son mug fumant et alla jusqu'à la porte du bureau, qu'il ouvrit pour sortir prendre l'air. La lune était pleine et il faisait doux, ce qui était étonnant vu l'heure. Kepple savait que ce n'était pas bon pour lui de fumer comme ça. Le bureau puait le tabac froid. Il fumait depuis l'âge de quatorze ans et, même s'il l'avait voulu, n'aurait pas pu s'arrêter, mais il devait bien reconnaître que cette habitude n'aidait pas à améliorer l'atmosphère confinée du bureau. Il ne fumait jamais dans la salle de contrôle, parce que Chambers aurait pété un câble si son précieux système dernier cri avait été taché par la nicotine et les goudrons. Et puis Kepple n'aimait pas la fraîcheur qui y régnait à cause de la climatisation. Après une heure passée là-bas les yeux fixés sur des moniteurs dont les images ne changeaient jamais, il avait décidé qu'il avait besoin d'un thé, d'un sandwich et d'une cigarette.

Il posa son mug sur le rebord de la fenêtre du bureau, sortit son tabac et ses feuilles de sa poche et commença à se rouler une cigarette. Alors qu'il passait la langue sur la bande encollée, il vit quelque chose bouger tout à fait à gauche de son champ de vision. Il porta le regard dans cette direction mais ne vit rien de plus que le balancement des herbes hautes à la limite de l'aire de ciment côté route. Il haussa les épaules et revint à sa cigarette. Au moment de l'allumer, il eut la certitude d'avoir vu de nouveau quelque chose.

— Bon Dieu, fiston, tu as peur de ton ombre, se dit-il à haute voix.

Il alluma la cigarette et en tira une profonde bouffée. Un instant plus tard, il s'étouffa presque sur la fumée, puis se mit à tousser violemment. La cause en était un objet de métal dur collé au côté de sa tête. Personne n'aurait eu besoin de lui dire ce que c'était.

La pression du canon de l'arme était suffisamment forte pour générer un fort sentiment d'inconfort.

— Ray, ces cigarettes ne sont pas bonnes pour toi, dit une voix douce. Es-tu armé ?

— Si je suis quoi ? Armé ? Non.

— Rentrons, veux-tu.

Kepple tira avec frénésie sur sa cigarette, puis se retourna et rentra dans le bureau. Il y était à peine qu'il entendit la porte se refermer et la clé tourner dans la serrure.

— Va t'asseoir.

Avant même de se retourner, les soupçons de Kepple se confirmèrent. Il connaissait cette voix.

Ryan.

L'Américain qui lui avait rendu visite dans l'après-midi. Soi-disant un homme de Canfield. Ce type était un escroc. Il n'avait rien à voir avec l'entreprise et il était simplement venu étudier les lieux pour plus tard.

Plus de costume. Le grand Américain était tout en noir, un grand sac de Nylon noir à la main gauche.

— Espèce de salopard, dit Kepple.

L'Américain éleva le sac et le lâcha sur le bureau de Kepple.

— On s'est bien entendus lors de ma dernière visite, Ray. Je croyais que nous étions potes.

— Je n'aime pas qu'on me fasse passer pour un imbécile. Bon Dieu, Chambers va m'arracher le cœur si je...

Bolan fit signe du canon de son arme.

— Vide tes poches. Mets tout sur le bureau. L'Exécuteur ramassa le trousseau de clés, qu'il soupesa dans sa main.

— Assieds-toi.

Il n'y avait plus trace d'amabilité dans sa voix.

— Je veux que tu transmettes un message à Chambers et Canfield. À tous les deux. Dis-leur que leur heure est bientôt venue. Dis-leur que quand j'en aurai fini avec eux il ne restera plus rien.

Affalé sur sa chaise, Kepple se demandait quel sort l'Américain lui réservait. Il comprenait bien maintenant le but de sa visite précédente. L'autre voulait savoir comment fonctionnait le système de sécurité, combien de temps Kepple serait seul. Et lui s'était laissé prendre, lui avait tout montré, lui avait expliqué en détail comment désactiver le système. « Quel con je fais », songea-t-il un peu tard.

Il y avait autre chose que savait Kepple. Cet homme était Bush, celui qui avait tout foutu en l'air aux Pays-Bas.

Bolan appuya de nouveau le canon de son pistolet contre le crâne de Kepple. De sa main libre, il sortit des liens plastiques d'une poche de son treillis noir.

— Les mains derrière le dos, intima-t-il.

L'Exécuteur s'assura que les mains de Kepple passaient à travers les

lattes de bois de la chaise, entoura ses poignets d'un des liens et serra fort. Puis il attacha les chevilles de Kepple aux pieds de la chaise.

— Hé, mes poignets me font mal, protesta le garde.

Bolan se recula et rengaina. Lorsqu'il regarda Kepple, celui-ci ne put rien lire sur son visage.

— Si tu étais l'un de tes « légumes à pattes », tu ne sentirais rien. C'est pas ça que tu te dis ?

Kepple se le tint pour dit. Il venait de décider que son salut était entre ses propres mains. Il ne ferait pas bon se mettre ce type à dos. Il n'y avait rien qu'il puisse faire et il resta silencieux.

L'Exécuteur ramassa son sac et passa dans la salle de contrôle. Il regarda le trousseau de clés et en sélectionna une. Elle ne rentrait pas dans la serrure de la boîte contre le mur. Il en essaya deux autres avant que celle-ci n'accepte de s'ouvrir. Il ouvrit la porte et vérifia le tableau qui se trouvait derrière. Rien de bien compliqué. Il actionna l'interrupteur de désactivation. Lorsqu'il se retourna pour vérifier les moniteurs, ils n'affichaient plus d'image. Il passa aux connexions téléphoniques et débrancha les lignes des prises murales.

Kepple lui avait dit que le système de sécurité était relié au bureau de Londres. Il ne faudrait pas longtemps pour que quelqu'un se rende compte que la liaison avait été coupée. Et une fois que ce serait confirmé, quelqu'un prendrait des mesures. Mais il serait parti bien avant ça.

Il ouvrit la porte de la salle de contrôle qui donnait sur la cour. Ses cibles étaient les semi-remorques garés là et l'entrepôt derrière. Il ne perdit pas de temps. Passant d'un camion à l'autre, il fixa un bloc de Semtex sous chacun d'entre eux.

Comme le lui avait précisé Len Watts, les blocs de Semtex étaient équipés de détonateurs électroniques qui répondraient à la télécommande qu'il avait avec lui. Après avoir fixé chaque bloc, Bolan appuyait sur le petit bouton qui activait le détonateur, et un clignotant rouge s'allumait, montrant qu'il était prêt à recevoir l'ordre de déclenchement.

Des camions, l'Exécuteur passa à l'entrepôt. L'une des clés du trousseau de Kepple ouvrait une porte de côté. Il ne fallut pas longtemps à Bolan pour trouver la « chambre d'amis » dissimulée derrière un faux mur à l'extrémité du bâtiment. À l'intérieur se trouvait une cage du même type que celle de la grange hollandaise. Il y plaça un des blocs en le glissant derrière les barreaux, puis retraça ses pas jusqu'à la sortie en posant de loin en loin de nouvelles charges. De retour dans la cour, il alla mettre la dernière à proximité des pompes à carburant. Puis, lâchant le sac Nylon, il retourna à son point de départ pour retrouver Kepple, qui tentait sans grande conviction de se libérer.

— Vous ne pouvez pas faire ça, bordel, cria Kepple. Vous ne vous rendez pas compte de la puissance de Canfield. Ce type va...

— S'il est aussi intelligent qu'on ne cesse de me le répéter, il va filer le plus loin possible. Mais je ne crois pas qu'il soit aussi malin que ça.

— Vous croyez vraiment que vous allez vous en tirer après un truc pareil ?

— On verra bien, dit Bolan en sortant du bureau.

Il alla jusqu'à la route et prit la télécommande dans sa poche. Il l'alluma et déclencha à distance les retardateurs, qu'il avait tous réglés sur quatre minutes, un intervalle suffisant pour qu'il puisse prendre du champ.

L'Exécuteur avait garé sa voiture de location à une centaine de mètres, plus loin sur la route. Il remit la veste qu'il avait laissée sur le siège passager, démarra et fit demi-tour pour repartir vers son hôtel. Les routes étaient calmes et il ne croisa personne en s'éloignant du site de South East Containers.

Soudain, les explosions illuminèrent la campagne. Elles se déclenchèrent presque simultanément, ce qui donna l'impression d'une seule énorme déflagration qui se propageait. De brillantes boules de feu s'élevèrent dans le ciel nocturne avec des panaches de fumée. Bolan ralentit, se penchant à sa fenêtre pour regarder derrière lui la destruction de la flotte de camions de Canfield. Il sentit les ondes de choc des explosions secouer son véhicule. Quelques secondes plus tard commencèrent les bruits répétitifs des débris qui chutaient au sol. La rumeur de l'explosion persista un moment, disparaissant à mesure que Bolan s'éloignait.

L'Exécuteur se laissa aller dans son siège, l'esprit déjà accaparé par la phase suivante de sa mise à mal systématique de Venturer Exports.

CHAPITRE XIV

— Dites-moi quelque chose de positif, se fâcha Hugo Canfield contre les hommes assis de l'autre côté de la table de conférence. Je ne veux pas d'une liste détaillée des camions détruits ou d'une foutue estimation des coûts.

Personne ne répondit parce qu'il n'y avait rien de positif à mentionner.

— Un homme. Un seul homme, bordel. Et il arrive à nous faire tous passer pour des imbéciles. Nos activités en Hollande ont été sévèrement compromises. Et maintenant notre flotte de transport vient de partir en fumée alors que nous étions assis sur nos culs à ne rien faire.

Au bout de la table, quelqu'un prit la parole.

— Ray Kepple n'a pas été blessé...

Comme son propriétaire se rendait compte du peu d'intérêt que pouvait avoir sa remarque, la voix s'estompa pour finir dans un silence gêné, qui devint pesant.

— Le fait que Kepple n'ait pas été blessé me laisse à penser qu'il n'a pas fait son boulot comme il aurait dû le faire. Surtout si on se rappelle qu'il a fait faire à Bush le tour du propriétaire du dépôt quelques heures à peine avant que ce salopard ne revienne le faire sauter.

Canfield frappa du plat de la main sur la table.

— Comment est-ce que ça a pu être possible ? Bush se contente de se pointer et de prétendre faire partie de notre équipe et Kepple marche. Quelqu'un peut-il me dire où on a trouvé un type comme ça ?

— C'est Chambers qui l'a engagé, répondit Travis, un jeune lieutenant de Canfield. Sa mission était de surveiller le site le week-end, quand il n'y avait aucune activité.

— Comment se fait-il qu'à chaque fois que j'entends prononcer le nom de Chambers en ce moment, ça me donne la nausée ? C'est Chambers qui n'a pas été foutu d'en finir avec Bush à Rotterdam. Et maintenant, le site dont il est responsable ici part en fumée. Dites-moi où se trouve ce désastre ambulante à l'heure qu'il est ?

— Eh bien, euh... on ne parvient pas à le localiser, Monsieur, admit Travis. Il est quelque part en ville.

Canfield ne répondit rien, laissant le silence peser sur l'assemblée, avant que Travis ne reprenne la parole.

— Je vais mettre quelqu'un là-dessus tout de suite, Monsieur.

Canfield s'éclaircit la gorge.

— Faites ça. Et quand vous aurez mis la main dessus, amenez-le-moi immédiatement. Soyez discret et faites-lui bien comprendre qu'il ne s'agit pas d'une demande de ma part, mais d'un putain d'ordre. Et je veux aussi qu'on se charge de Kepple. Il ne nous sert plus à rien et le niveau de stupidité dont il a fait preuve exige qu'on s'en débarrasse. La police locale va peut-être se lancer dans une enquête détaillée et risque de se mettre en contact avec ce foutu groupe d'intervention. Si Kepple voit une opportunité de négocier, il pourrait décider de coopérer pour sauver sa peau. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Est-ce qu'on continue à ralentir nos activités ? demanda Travis.

— J'y réfléchis. Ce Bush semble se concentrer sur l'Europe et maintenant plus particulièrement sur le Royaume-Uni. J'envisage de stopper notre petit commerce ici tant que nous n'aurons pas repris la main. Les États-Unis et l'Asie n'ayant pas été ciblés, on va continuer sur ces zones.

Le message de Bolan transmis par Kepple trottait dans la tête de Canfield.

« Dis-leur que leur heure est bientôt venue. Dis-leur que quand j'en aurai fini avec eux il ne restera plus rien. »

Il n'arrivait pas à s'en débarrasser et cela l'irritait encore plus.

— Autre chose, Monsieur, dit Travis. On attend une cargaison de Thaïlande. Si on ne fait rien, l'*Orient Venturer* va accoster avec demain.

Canfield se mit à pianoter des doigts sur la table de conférence.

— J'ai besoin d'un peu de temps pour prendre des décisions. Cette réunion est terminée, dit-il en faisant signe à Travis.

Tout le monde se leva et rejoignit la porte pour sortir. Seul Travis n'alla pas plus loin et, une fois les autres sortis, revint vers la table.

— Asseyez-vous, Clive, dit Canfield. Vous avez bien fait de mentionner cette cargaison. Je pense effectivement qu'il faut qu'on fasse quelque chose à ce sujet sans tarder.

— Je me suis dit, Monsieur, que du fait des agissements de ce Bush, les autorités risquent de regarder de nouveau de notre côté. Et même si nous faisons passer le mot à notre homme des douanes locales, il pourrait ne pas réussir à éviter une fouille du bateau.

— Exactement, Clive. Bien sûr, s'ils faisaient une fouille et ne trouvaient rien d'autre que la cargaison légale à bord...

— Pas de cargaison spéciale, pas de preuves.

— C'est dommage d'avoir à sacrifier ce lot. Les Thaïes rapportent gros.

Travis haussa les épaules.

— La matière première ne manque pas, Monsieur.

— C'est juste.

Travis se leva pour aller jusqu'à une carte affichée au mur, qu'il tapota de son index.

— L'eau est plutôt profonde à l'endroit où se trouve l'*Orient Venturer* en ce moment.

— Ce ne serait pas la première fois qu'un container se détacherait en mer.

— Pas de meilleur moment qu'à présent, Monsieur.

Travis prit le téléphone satellitaire qui se trouvait sur la table, composa un numéro et attendit qu'on décroche. Il passa alors le combiné à Canfield, qui écouta le capitaine du bateau s'identifier.

— Ici Canfield. Vous êtes dans les temps ? Parfait. J'ai entendu dire que vous aviez eu mauvaise mer. Tout va bien maintenant ? Très bien alors, capitaine Willis. J'espère que la fin de votre voyage se passera bien. Au revoir.

Après avoir raccroché, Canfield rejoignit son bureau.

— Le problème est réglé, Clive.

* * *

Après le départ de Travis, Canfield sourit intérieurement.

Mauvaise mer.

Deux mots tout simples. En l'occurrence, il s'agissait d'un code ordonnant à celui qui le recevait de se débarrasser de toute cargaison spéciale qu'il aurait à bord. Hugo Canfield avait utilisé ce code plusieurs fois pour faire face à des problèmes imprévus. Il n'y avait pas d'exception à la règle. En cas de menace et pour peu qu'il y ait assez de temps pour mettre en œuvre l'ordre, il était donné rapidement. Et tant pis pour la perte financière encourue.

La matière première ne manque pas, Monsieur.

Il n'aurait su l'exprimer plus clairement que Travis. Dans le domaine où exerçait Hugo Canfield, la matière première, humaine, était sans limite... les clients aussi, d'ailleurs.

CHAPITRE XV

Ray Kepple secoua la tête de frustration, tâchant de se souvenir où s'en était allé le contenu de la bouteille. Il la rapprocha de son visage et la considéra de ses yeux vagues. Il ne pouvait se rappeler avoir descendu si vite la moitié de la bouteille. Mais malgré l'état dans lequel il était, il se résolut à croire ce qu'il voyait. Le gros problème, c'est qu'il se souvenait parfaitement de la raison pour laquelle il avait entamé la bouteille.

La cour et l'entrepôt. Ces monstrueuses déflagrations après le départ de ce Bush, qui l'avait laissé attaché à sa chaise. Les explosions, qui avaient semblé ne jamais devoir s'arrêter, avaient détruit la flotte de camions et réduit l'entrepôt à un tas de gravats. Leur souffle avait démoli l'essentiel du centre de contrôle et envoyé la chaise, et Kepple avec, à l'autre bout de la pièce. Il était resté là, abasourdi, vêtements et peau roussis, rendu sourd par le bruit, quasi incapable de bouger. Après les explosions et la pluie de débris, il y avait eu beaucoup de fumée dans le bureau et, quand son audition était revenue, il avait entendu le craquement des flammes.

Bush n'avait pas loupé son effet.

Kepple comprenait pourquoi l'homme avait été si efficace aux Pays-Bas. Il ne connaissait ni règle ni loi. Il choisissait sa cible, l'étudiait et frappait. Rien à voir avec les flics et leurs petits copains du groupe d'intervention. Bush, lui, qui qu'il fût, obtenait des résultats.

Lorsque Paul Chambers était arrivé pour inspecter les dégâts, il avait oscillé entre l'incrédibilité et la plus grande fureur. Et Ray Kepple avait pris le gros du coup de gueule. Il l'avait rendu responsable de tout, y compris du temps. Quand Kepple avait fait remarquer que c'était lui, Chambers, qui avait eu l'idée de ne pas en rajouter dans la surveillance pendant le week-end, il avait failli péter un câble. Il avait dû se montrer prudent parce que la police et les pompiers étaient toujours là, à chercher des indices et à poser des questions. Ça avait été un moment difficile à passer. Chambers avait prétendu que les explosions avaient été le fait d'un groupe rival qui voulait absorber l'entreprise. Les flics s'étaient montrés sceptiques, mais, devant les avocats de Canfield, arrivés entre-temps, et suite aux instructions venues de leur hiérarchie, ils avaient dû se retirer. Comme toujours, Canfield avait usé de son influence pour bloquer l'enquête. Ça durerait ce que ça durerait, mais le temps gagné permettait à Canfield et à ses soutiens de se tirer de ce mauvais pas.

Plus tard, une fois qu'ils avaient été seuls, Chambers avait

recommencé à s'en prendre à Kepple. Il en avait tellement rajouté que Kepple avait fini par réagir et lui dire que Canfield et lui n'avaient qu'à faire son boulot, s'ils n'étaient pas contents. Il avait relayé le message de Bush avec délectation, ravi de l'expression qu'il avait provoquée sur le visage de Chambers. Puis il s'était éloigné en lançant, énervé, que si quelqu'un venait lui poser la question, il pourrait bien révéler ce que South East Containers faisait vraiment, parce qu'il n'avait pas l'intention de porter le chapeau tout seul.

Sa rage épuisée, Chambers avait fini par rejoindre sa voiture et à s'en aller, laissant Kepple face au carnage. Le garde, dont la voiture avait été détruite dans l'explosion, avait appelé un taxi pour le ramener chez lui.

Sur le chemin, il s'était demandé si sa sortie avait été bien raisonnable, mais sa résolution de ne pas servir de bouc émissaire pour l'attaque de Bush était restée intacte. C'est plus tard, seul chez lui, où il s'était mis à boire, que Kepple avait admis en son for intérieur qu'il s'était montré imprudent. Chambers allait faire de son mieux pour nier sa responsabilité et le laisser face à Canfield, qui inquiétait Kepple beaucoup plus que Chambers. Il n'avait rencontré le grand patron qu'une seule fois, lorsque Chambers avait amené ce dernier visiter le site, et ça lui avait suffi. L'homme lui faisait peur. Il n'aimait pas Canfield mais respectait son pouvoir et son influence. Quelqu'un comme Ray Kepple était négligeable pour Canfield. C'était simplement un employé payé pour faire une tâche subalterne. Et quelqu'un dont on pouvait se débarrasser sans se poser trop de questions.

Kepple se redressa. Il était sûr d'avoir entendu un bruit dehors. Quelques secondes plus tard, il se laissait de nouveau aller dans le fauteuil en faisant un geste de dénégation de la main. Il avait imaginé le bruit. Ou sinon c'était probablement un chat errant qui fouinait dans la poubelle. Il décida qu'un nouveau verre de whisky chasserait tous les bruits. Mais, avant qu'il ait le temps de remplir son verre, il entendit de nouveau un. Cette fois, il posa la bouteille et le verre et se leva. Il avait un peu de mal à garder l'équilibre.

— Foutus chats errants, murmura-t-il d'un ton traînant. Je vais m'occuper de vous, petits salauds.

Il trébucha jusqu'à la porte de la cuisine, l'ouvrit et actionna l'interrupteur. Quand la lampe s'alluma, Kepple se rendit compte de deux choses.

La porte de derrière était ouverte et il y avait un type tout en noir qui lui faisait face.

Malgré sa vision un peu trouble, Kepple était sûr de connaître l'homme. Il essaya d'accommoder. Quand il y parvint, il s'aperçut qu'il avait raison. Il le connaissait bel et bien.

Il s'agissait du garde du corps de Canfield. Celui qu'on appelait sergent Gantley. Un ancien de la police militaire. Un grand type puissant aux larges épaules qui marchait comme s'il était encore sur le terrain d'entraînement.

Debout devant lui comme ça, Gantley faisait penser à une statue. Il portait un manteau noir sur une épaisse veste de coton noir. Et des gants de cuir fins couvraient ses larges mains.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda Kepple.

La question semblait superflue. Mais Kepple ne voulait pas s'avouer qu'il savait ce que Gantley était venu faire.

Il se retourna, cherchant où se mettre à l'abri. Mais sa stupeur alcoolique le ralentit.

Gantley, avec une vivacité étonnante pour un homme de sa taille, lança le bras et attrapa Kepple par le col de sa chemise. Puis il le ramena vers lui et le retourna.

Kepple ne vit même pas arriver le premier coup. Il le sentit quand l'énorme poing de Gantley vint s'écraser sur son visage. Le puissant coup envoya en arrière sa tête, qui vint cogner contre le chambranle de la porte. Le poing ganté de noir se mit à marteler le visage de Kepple sans relâche, brisant les os et tuméfiant les chairs, et ne s'arrêta que lorsqu'il perdit connaissance.

Gantley laissa alors Kepple chuter sur le sol de la cuisine et, du pied, le retourna sur le ventre. Puis il se pencha sur la forme inerte, prit la tête dans ses mains gantées et la tordit sauvagement jusqu'à entendre la nuque se briser.

Le sergent se redressa avec un sourire de contentement. Cela faisait un moment qu'il n'avait pas tué un homme de ses seules mains. Cet acte lui procurait une satisfaction profonde. N'importe quel imbécile pouvait tuer avec un pistolet ou un couteau. Lui préférait cette façon de faire, qui l'excitait toujours.

Traversant jusqu'à l'évier, il rinça le sang qu'il avait sur les gants sous le robinet. Puis il quitta la maison par la porte de la cuisine, qu'il referma derrière lui. Il revint à sa voiture par le même chemin qu'il avait pris pour approcher la maison isolée, à travers un champ et un bosquet. Il démarra et s'éloigna, ses seules veilleuses allumées jusqu'à la grande route. Quarante minutes plus tard il avait rejoint l'autoroute qui le ramènerait à Londres. Une fois en ville, il alla directement jusqu'à son appartement, où il changea de vêtements, mit ceux qu'il venait de porter dans la machine à laver et la lança.

Ensuite il se fit un mug de thé qu'il additionna d'une généreuse rasade de whisky. Enfin, après avoir regardé la télévision un moment, il alla se coucher.

Lorsqu'il pénétra dans le bureau d'Hugo Canfield le jour suivant vers midi, Gantley vit que son employeur avait un visiteur.

Par-dessus l'épaule de Paul Chambers, Canfield lui jeta un regard interrogateur à travers le bureau. Gantley se contenta d'un signe de tête. Canfield n'avait pas besoin d'explication plus longue.

— Sergent Gantley, dit Hugo Canfield, tenez la voiture prête pour dans dix minutes, s'il vous plaît. Je veux me rendre directement à l'aérodrome. Assurez-vous que l'avion soit prêt à décoller.

— Entendu, Monsieur.

Gantley sortit du bureau et ferma la porte, laissant Canfield s'occuper de Chambers.

CHAPITRE XVI

Dès que Gantley eut fermé la porte, Hugo Canfield reprit où il en était resté.

— Quand j'ai dit de mettre la pédale douce, Paul, je n'ai pas suggéré d'enlever tout le monde et de laisser le site grand ouvert.

— Ce n'était pas comme ça, protesta Chambers. On limite toujours le personnel le week-end. Ç'aurait semblé curieux s'il y avait eu plus d'activité que d'habitude. Le site était bien protégé par le système de sécurité. Comment pouvais-je savoir que Kepple aller laisser ce salaud se pointer tranquillement et visiter les lieux ? Je veux dire, on n'avait plus entendu parler de lui depuis le dernier incident en Hollande. J'ai pensé qu'il était passé à autre chose.

— Rien de plus exact, Paul. Il est passé à autre chose, à nous, ici. Vous vous êtes planté, vous ne croyez pas ? Et ça n'est pas la première fois ? Rotterdam. La mort de Bickell. Cette foutue ferme. Vous avez traité tout ça par-dessus la jambe. Si Bush était mort le jour où il aurait dû mourir, nous n'aurions pas tout un tas de problèmes à régler maintenant. Vous étiez responsable de Kepple. C'est vous qui l'aviez engagé, pas moi.

— Attendez une minute. J'espère que vous ne me tenez pas pour responsable de tout ce qui a foiré là-bas. L'attaque contre la ferme, Van Ryden, Pierson. Bon Dieu, Hugo, je veux bien pour Kepple mais pas pour des trucs avec lesquels je n'avais rien à faire. Après tout, je ne peux pas être partout à la fois.

Chambers criait presque à la fin de sa tirade. Puis il vit l'expression sévère qu'arborait Canfield. Il était allé trop loin.

Chambers prit conscience de la tension qui régnait désormais dans la pièce. L'animosité de Canfield à son égard devint palpable et les premiers signes d'appréhension se firent sentir chez lui. Jusque-là, il s'était toujours senti à son aise en présence de Canfield, malgré la réputation de ce dernier, que sa toute-puissance rendait presque arrogant. Paul Chambers ne s'en était jamais soucié. Depuis qu'il avait rejoint Venturer Exports, son propre standing s'était élevé et il évoluait désormais dans des cercles plus riches car Canfield l'avait présenté à bon nombre de ses associés. Maintenant, il commençait à douter et sa nervosité le faisait légèrement trembler des mains, ce que montrait le léger tintement du glaçon dans son verre.

Canfield ne montra pas qu'il avait remarqué le malaise de Chambers et alla remplir son propre verre de l'autre côté de la pièce. En fait, il jouissait du moment. Que Chambers sue un peu. Il l'avait

bien cherché. Sa stupidité avait coûté cher à l'organisation et, ça, Canfield ne le lui pardonnerait pas. C'était déjà assez gênant d'avoir perdu de la marchandise, de l'argent et des installations. Mais avec le groupe d'intervention multinational qui rôdait encore dans les parages, prêt à frapper, tout ce qui pouvait attirer encore plus son attention devait être évité. Chambers avait mis en danger Venturer Exports. Et il allait devoir en payer le prix.

— Hugo, laissez-moi dire les choses clairement, reprit Chambers pour tenter de calmer le jeu. J'ai fait des erreurs. Mais, moi aussi, j'ai des pertes ; South East Containers était aussi mon affaire. Comment croyez-vous que je prends ça ? Je vais m'assurer que Kepple paie pour ce qu'il a fait.

Ses mots avaient un accent de désespoir. Chambers pataugeait. Il était conscient d'avoir commis une grave erreur et voulait absolument essayer de réparer. Mais il n'avait aucune chance. En termes purement financiers, le coût de remplacement de la flotte de camions était bien au-dessus de ses moyens. Canfield aurait pu combler la brèche, mais le problème n'était pas là. Il ne s'agissait pas tant de l'argent que des dommages causés à la réputation de Canfield et à sa position aux yeux de ses amis influents. Il allait bien sûr minimiser les événements devant ses contacts. Ce ne serait pas forcément facile, mais Hugo Canfield était sûr de pouvoir surmonter ses récents revers.

Restait que, en ce qui concernait Chambers, il s'agissait de tout autre chose. Son échec ne laissait pas le choix à Canfield. Il ne pouvait lui faire confiance plus longtemps. Il fallait l'éliminer, exactement comme Kepple. Encore du travail pour le sergent Gantley. Au moins un homme sur lequel il pouvait compter. Une fois Gantley lancé sur une mission, Canfield n'avait pas le moindre doute qu'elle serait menée à bien. Sa décision prise, il passa à autre chose, ne revenant à Chambers que pour le congédier.

— Il faut que je réfléchisse à la façon de régler tout ça, Paul. Là, je dois partir pour Banecreiff. Je vous appellerai demain. Retournez chez vous et restez-y jusqu'à ce que je vous fasse signe.

Chambers sut que la conversation était terminée et qu'il ne fallait pas insister. Il vida son verre et se leva. Canfield était déjà plongé dans un autre dossier, comme si Chambers avait déjà quitté la pièce.

Dans l'ascenseur, Paul Chambers revint en esprit sur la rencontre. Il était clair que quoi que décide Canfield, la décision ne lui serait pas favorable.

En sortant du bâtiment, il vit la Bentley de Canfield garée à proximité. À côté se tenait l'impressionnant Gantley. Chambers l'avait toujours trouvé un peu menaçant.

Lorsque Gantley rencontra le regard de Chambers, il inclina la tête, son regard perçant fixé sur lui, un léger sourire aux lèvres.

Chambers marcha jusqu'à sa voiture, cherchant maladroitement ses clés dans sa poche. Une fois la portière déverrouillée, il s'installa au volant, mit la clé et démarra. Sans avoir besoin de regarder derrière lui, il savait que Gantley le regardait toujours. Il passa en première, lâcha la pédale d'embrayage trop vite et cala. En jurant, il redémarra et parvint à se dégager de sa place à la seconde tentative.

Il en avait pour vingt minutes pour rentrer chez lui. La circulation était dense, le forçant à s'arrêter et repartir en permanence. Il détestait conduire à Londres.

Soudain, son téléphone de voiture sonna. Il appuya sur la touche mains libres.

— Oui ?

— Paul, c'est Greg.

— Si c'est pour me donner encore de mauvaises nouvelles, ça ne m'intéresse pas.

— Paul, je crois qu'il faut que tu écoutes ça. C'est à propos de Ray Kepple.

— Kepple ? Qu'est-ce qu'il a encore foutu ? Il a brûlé le pub du coin ?

— Il est mort, Paul. Quelqu'un est entré chez lui hier soir et l'a battu à mort. Il était à peine reconnaissable, le visage enfoncé. En fait, on l'a tué en lui tordant le cou.

Chambers conduisait sans même y prendre garde, le regard collé à la voiture devant lui. Il se remémorait l'attitude de froideur adoptée par Canfield pendant leur réunion. L'indifférence. La façon dont il l'avait congédié. Et puis, Gantley, qu'il avait aperçu dehors. Son regard calme qui en disait si long.

Gantley.

L'ange gardien de Canfield.

Gantley protégeait Canfield, mais c'était aussi lui qui punissait tous ceux qui s'écartaient du droit chemin fixé par son patron.

Canfield avait dû ordonner que Kepple paie le prix de ses erreurs. Qu'il aille au diable. Il avait laissé Chambers parler de corriger Kepple alors même qu'il savait que Gantley en avait déjà fini avec lui. Et il ne lui était pas venu à l'idée de mettre Chambers dans la confidence.

— Paul, tu es toujours là ?

Chambers se ressaisit en prenant une profonde inspiration.

— J'ai entendu, Greg. J'imagine que personne n'a rien vu ni entendu ?

— Personne. Ça n'a rien d'étonnant vu l'endroit où vivait Kepple. Ses plus proches voisins vivent à près de cinq cents mètres de là.

— C'est la police locale qui s'en charge ?

— Ouais.

— Bon. On doit rester en dehors de ça. Laissons-les s'embourber.

Chambers coupa la communication.

Il eut d'un coup des sueurs froides en revivant l'instant où Gantley lui avait offert son sourire énigmatique. Il savait maintenant exactement ce qu'il signifiait. Il était sur sa liste. L'erreur de Kepple lui avait valu une mort cruelle. C'était maintenant son tour. Avec tout ce qui s'écroulait autour de lui, Canfield faisait le ménage. Il s'assurait que ce qui restait de son équipe soit composé de gens sur qui il pouvait compter. Ceux qui avaient commis des erreurs devaient être éliminés, car ils risquaient de devenir trop loquaces.

Un klaxon le fit sursauter. Il avait laissé sa voiture dévier. Il redressa et mit l'air conditionné à fond pour se rafraîchir le visage.

« Ressaisis-toi, Paul, s'admonesta-t-il. Ne laisse pas ces salauds te faire ça. »

Arrivé à son immeuble, il prit l'ascenseur jusqu'à son étage. Mais une fois dans le couloir à l'épaisse moquette, le silence le rendit encore plus nerveux. Il n'avait jamais remarqué combien ce dernier étage était calme.

Il mit la clé dans sa serrure et appuya sur la poignée. La porte s'ouvrit et il entra. Alors qu'elle se refermait derrière lui, il se figea.

Il n'était pas seul.

Il avait devant lui un grand type vêtu d'un pantalon noir et d'une veste de cuir.

Le canon de l'automatique qu'il tenait dans la main droite était pointé sur le cœur de Chambers.

— Vous étiez sorti, alors j'ai décidé de m'installer et d'attendre, dit l'homme. Je pense que vous devriez vous asseoir, Chambers. Vous n'avez pas l'air bien.

CHAPITRE XVII

Paul Chambers eut le sentiment que son existence s'écroulait. Les erreurs qu'il avait faites récemment, la défiance de Canfield et la menace tacite de Gantley... les choses n'auraient pu être pires. Et pourtant...

— Mais comment avez-vous fait pour pénétrer chez moi ?

— Vous avez des problèmes plus graves que ça à régler, dit l'Exécuteur.

Chambers pâlit en pensant à ce qu'impliquaient les mots de Bolan. Il regarda autour de lui comme s'il n'avait jamais mis les pieds dans la pièce et finit par trouver une chaise. Il s'y assit en passant le dos de la main sur ses lèvres desséchées.

— Que voulez-vous ? Vous n'avez pas fait assez de dégâts comme ça ?

— Vous vous souvenez comment tout ça a commencé. Vous et moi à Rotterdam. La dernière chose que vous m'avez dite, c'était que je ne pourrais même pas visiter. Faux, Chambers. J'en ai vu des choses depuis. Mais, à part la ville, rien de très plaisant. Des femmes et des enfants sans défense encagées en attendant d'être vendues comme de la viande, pour que vous et vos partenaires puissiez vous en mettre plein les poches.

— C'est les affaires, Bush. Nous fournissons un marché demandeur, un marché en pleine croissance. Qu'est-ce qui peut vous faire croire que, *vous*, vous êtes en mesure de le supprimer ?

— Attendez encore un peu et vous verrez.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez de moi ?

La peur de Chambers prenait le dessus et sa voix monta dans les aigus.

— Allez au diable, Bush. Vos foutues attaques contre nous m'ont mis en ligne de mire. Canfield m'a plus ou moins laissé entendre que c'était fini pour moi. Il me tient pour responsable. Vous vous souvenez de Kepple ? Canfield l'a fait tuer. Il a envoyé son chien de garde, Gantley, pour massacrer Kepple et lui tordre le cou. Et je pourrais bien être le suivant sur la liste. Gantley va venir s'occuper de moi. Canfield lance une campagne de nettoyage. Il se débarrasse du bois mort...

Bolan gardait un visage impassible. Quels que soient les ennuis dans lesquels s'était fourré Chambers, cela ne lui faisait ni chaud, ni froid. Il n'y avait pas de rédemption possible pour un homme comme Paul Chambers. Rien que de par son activité, il était de toute façon dans le collimateur de l'Exécuteur.

— Ecoutez, je peux vous donner des informations, se mit à plaider Chambers. Mais je veux le statut de témoin protégé. Je me fous pas mal de ce que vous pensez de moi. Je veux survivre. On peut faire un échange.

— Quel échange ?

— Canfield est en train de passer à autre chose. Pour augmenter encore son business. Une nouvelle entreprise.

— Illégale, je suppose ?

— La drogue. Il a passé un accord avec un fournisseur russe. De l'héroïne d'Afghanistan. Il s'en est fait livrer un gros chargement il y a quelques jours chez lui là-haut en Ecosse.

— Où ça ?

— Canfield possède là-bas un vieux manoir isolé. Sur la côte nord. L'endroit s'appelle Banecreif.

Chambers se passa de nouveau la main sur les lèvres.

— J'ai besoin d'un verre.

Bolan eut un geste vers les bouteilles présentes sur un guéridon. Chambers se servit un verre de whisky, qu'il avala d'un trait avant de s'en verser un autre.

— Alors ? On passe un marché ?

— Je vous dirai ça quand on sera en vue de Banecreif, dit Bolan.

Chambers se mit à rire et engloutit son deuxième whisky.

— Vous croyez vraiment que je vais aller en Ecosse avec vous ? Je suis peut-être désespéré, mais pas suicidaire.

— Et moi, j'ai l'air d'un nouveau-né ? Á vous de voir, Chambers. Soit vous me servez d'éclaireur, soit je quitte cet appartement et vous vous débrouillez seul.

Chambers réfléchit rapidement. Au moins, avec Bush, il avait une chance de rester en vie. Seul, avec Gantley à ses trousses, il n'en avait guère. Paul Chambers ne s'était jamais vu comme doué pour le combat. Il avait toujours payé d'autres gens pour être violent à sa place et surveiller ses arrières. Qu'il le veuille ou non, le grand Américain qui le tenait en joue semblait l'homme le plus susceptible d'empêcher qu'il lui arrive quelque chose, et si Bush arrivait à mettre Canfield au tapis, lui, Chambers, pourrait peut-être s'en tirer. Rien n'était garanti, mais cela valait mieux que de se retrouver livré à lui-même en attendant que Gantley se pointe, ce qui ne manquerait pas d'arriver tôt ou tard.

— O.K., Bush. Je ne peux pas dire que c'est ce que je ferais si j'avais le choix, mais je ne l'ai pas. Alors, allons-y.

Une heure plus tard, Bolan et Paul Chambers sortaient de chez ce dernier. Avec la voiture de location de Bolan, ils traversèrent la ville pour rejoindre Euston Station, où ils prirent un train pour l'Ecosse. Le terminus du train était Glasgow, où ils en prendraient un autre vers le

nord-est, où se trouvait l'ancre retiré de Canfield.

Comme ils s'installaient dans le compartiment privé que leur avait réservé l'Exécuteur, celui-ci tenta de calmer la nervosité de son compagnon.

— Chambers, asseyez-vous et détendez-vous.

— C'est facile à dire. Bon Dieu, je suis un homme mort. Ce salaud veut ma peau. Et si Gantley me cherche, je ne pourrai lui échapper nulle part.

L'Exécuteur mit son sac dans le porte-bagages. Se balader avec un stock d'armes ne le réjouissait guère, mais la situation n'exigeait rien de moins. Il était hors de question de foncer les mains vides dans la gueule du loup.

— Pour l'instant, nous avons une longueur d'avance. Si on arrive à la garder, on a une chance de s'en tirer.

— Bonjour l'optimisme ! « Une chance de s'en tirer » !

— C'est ce qu'on appelle du réalisme. Je ne garantis rien, Chambers. Toute situation de ce genre comporte au moins cinquante pour cent de risque d'y laisser sa peau. Je l'accepte, c'est tout.

— C'est peut-être assez pour vous, mais pas pour moi. Qu'est-ce que j'ai fait pour être dans une merde pareille ?

Bolan fit si vite que Chambers n'eut aucune possibilité de s'écarter. Il sentit une grosse main se refermer sur le devant de sa chemise. Puis l'Exécuteur le plaqua à la paroi du compartiment et le choc lui fit perdre le souffle. Deux yeux bleus de glace dardaient leur regard sur les siens.

— Tu oublies peut-être un peu vite dans quoi tu es impliqué, Chambers ? Tu fais commerce de la vie humaine. Tu achètes et tu vends des femmes et des enfants. Tu les envoies en esclavage. Vivre des vies de misère pure. L'argent que tu serres dans ton portefeuille vient des pratiques dépravées que certains de ces êtres humains ont à endurer. L'un des tiens s'est retourné contre toi et tu t'attends à ce qu'on te plaigne. Tu attends de moi que j'oublie tout ça et que je te tienne la main ? Remercie le ciel que je ne sorte pas mon arme pour te mettre une balle dans la tête là, tout de suite. Maintenant, assieds-toi et ferme-la.

Bolan relâcha son étreinte. Chambers alla s'asseoir dans un des sièges de coin, s'y enfonça et se mit à regarder par la fenêtre sans rien dire.

— Ils sont dans un train pour Glasgow, dit Harris, un des hommes de Canfield, qui appelait depuis une cabine d'Euston Station. Je leur ai mis Breck et Munro aux trousses. S'ils ont leur chance, Bush et Chambers n'atteindront même pas la frontière écossaise.

— Et même s'ils la franchissent, au moins nous savons qu'ils arrivent, répondit Gantley. Tiens-moi au courant, Harris.

Gantley raccrocha et se tourna vers Canfield.

— Bush est en chemin, Monsieur. Il a Chambers avec lui. Ils ont pris le train Londres-Glasgow. Breck et Munro sont eux aussi dans ce train. Ils arriveront peut-être à les intercepter et en finir avec eux.

— Avec un peu de chance, on pourra éviter de les recevoir ici. Mais même s'ils survivent, ça nous laisse le temps d'organiser une cérémonie d'accueil. Inutile de préparer des chambres, ils ne resteront pas longtemps.

— Très bien. Monsieur, répondit Gantley avec un sourire sarcastique avant de se retirer.

Resté seul, Canfield changea d'humeur. Prenant le verre de whisky qui l'attendait sur son bureau, il le précipita dans la vaste cheminée, où brûlait un feu de bois. Le verre se brisa et le whisky aviva les flammes.

— Va au diable, Bush, dit Canfield à haute voix. Quand vas-tu enfin me lâcher ?

Il se leva et alla vers une armoire à fusils vitrée. Il sortit d'un rack un Franchi-SPAS. Ce fusil de combat rapproché, personnalisé pour lui à Londres, était remarquablement équilibré et constituait une arme formidable dans les mains expertes de Canfield. Bien qu'il ne soit pas initialement conçu pour, il aimait chasser avec. Mais quand il le tournerait sur Bush ou Chambers, il ne serait plus question de sport.

Il voulait voir ces deux-là morts et enterrés et il avait au fond de lui l'espoir qu'ils arrivent jusqu'à lui. Si ses hommes dans le train n'y parvenaient pas, il se ferait un plaisir de régler l'affaire lui-même.

Surtout en ce qui concernait Bush, qui était responsable de tant de morts et de destruction. C'était par sa faute que la machine bien huilée de Canfield se retrouvait en morceaux. À cause de Bush, il avait perdu de la marchandise, de l'argent et des employés. Sa réputation avait été mise à mal et sa crédibilité aussi. Si la nouvelle de ses revers arrivait aux oreilles de ses nouveaux partenaires potentiels, ils risquaient de revenir sur leur décision de faire des affaires avec lui. Canfield comprenait le point de vue qu'ils pourraient avoir sur les attaques contre Venturer Exports. Ce qui faisait l'intérêt du business de la drogue, c'était de pouvoir faire circuler les produits sans trop de difficultés, en acceptant ça et là des pertes limitées. Le fait que Canfield soit surveillé de près par un groupe d'intervention multinational pour son trafic actuel ne les inquiéterait pas forcément. Les coups portés par Bush, qui ne tenait aucun compte des restrictions imposées à des enquêteurs officiels, risquaient beaucoup plus de les faire fuir.

Hugo Canfield devait faire le nettoyage chez lui et prouver ainsi à ses futurs partenaires qu'il était capable de maintenir l'ordre. Il était le seul à pouvoir le faire et pour ça il lui fallait se débarrasser de Bush.

Ce type avait un tel culot qu'il arrivait tout droit sur Banecreif. Pour Canfield, c'était là son erreur. S'il survivait au voyage en train, il se retrouverait sur le terrain de Canfield. Ici, ce dernier était le maître. Sa connaissance de Banecreif et des terres environnantes était indiscutable. Elle lui donnait l'avantage. Et il avait bien l'intention de s'en servir à fond. Et cette fois, Bush ne s'en tirerait pas si facilement. En fait, il ne s'en tirerait même pas du tout.

CHAPITRE XVIII

Alors que Munro venait de le rejoindre à la voiture-bar, Breck lui tendit la tasse de café qu'il avait commandé pour lui. Ils étaient partis chacun d'un bout du train en progressant vers son milieu, où ils se trouvaient maintenant. Breck n'avait vu aucune trace de Bush ou Chambers. L'air satisfait qu'arborait son collègue suggérait qu'il avait eu plus de succès.

— Alors, tu les as trouvés ? demanda Breck.

Munro hocha la tête et prit une gorgée de café. Il entraîna Breck à l'écart du comptoir pour éviter qu'on les entende.

— Troisième voiture à partir d'ici. Compartiment 12B. Pas posé de problème.

Breck regarda par la fenêtre.

— Il fera noir dans une paire d'heures. Tu crois qu'on devrait attendre jusque-là ?

— Ça paraît la chose à faire. Qu'en dis-tu ? On les descend et on les jette par-dessus bord avant le jour ?

— Ouais, ça roule.

— Le Yankee sera armé, et à ce qu'on dit il tire vite.

— Et alors, on sera prudent. Tu ne vas pas te défilier, dis ?

— En voilà une question. Bien sûr que non. Pour qui tu m'prends ?

Breck haussa les épaules et prit son portable dans sa veste.

— Mieux vaut prévenir Gantley qu'on les a repérés.

Une fois son correspondant en ligne, il parla discrètement quelques instants puis écouta. Enfin, il ferma son portable et le rangea.

— Toujours pareil. Si l'occasion se présente, on le fait. Sinon, on ne les lâche pas avant Banecreif.

— Je ne suis jamais allé en Ecosse.

— Tu mènes une vie trop protégée, fiston. Tu devrais sortir plus souvent.

— Pour l'instant, ce dont j'ai besoin, c'est d'un bon repas. Il y a un vrai wagon-restaurant par là. Ça nous aidera à passer le temps.

— Bien vu, Sherlock. Et que se passera-t-il si Bush et Chambers ont la même idée ? Chambers nous connaît.

Munro reconnut en grommelant que Breck avait raison.

— Eh bien, ils font des sandwiches ici. Qu'est-ce que tu veux ? Du poulet ? Du poulet-salade ? Ou bien un bon poulet-poulet ?

— N'importe, un truc à bouffer.

Breck consulta sa montre. L'attente allait être longue.

Ni Bolan, ni Chambers ne quittèrent leur compartiment. Bolan avait

commandé à manger et ils furent servis à la place. Breck, qui faisait le guet plus loin dans le wagon vit là une opportunité pour entrer dans le compartiment. D'abord, laisser Bush et Chambers prendre tout leur temps pour manger. Il retourna à la voiture-bar, où Munro commençait à se morfondre.

— Il fait presque nuit, Marty, dit celui-ci. On y va ?

— On va leur donner encore un peu de temps. On vient de leur apporter à manger. Laissons-les dîner, puis on s'occupera d'eux.

— C'est bien généreux de ta part.

— Non. Ça nous fournit la possibilité de pénétrer dans ce compartiment. On frappe à la porte et on dit qu'on vient récupérer les plateaux. Ils ouvrent et on fonce dans le tas.

Munro ouvrit l'emballage de son sandwich et en étudia le contenu.

— Tu trouves que ça ressemble à du poulet, toi ?

— Une demi-heure, une heure. On ira surveiller à tour de rôle au cas où le serveur se pointerait trop tôt. Maintenant, bouffe ton foutu sandwich, tu veux.

La nuit était définitivement tombée. Personne ne s'était approché du compartiment de Bush et Chambers. Breck rejoignit son partenaire et ils allèrent ensemble jusqu'à la porte. Là, ils tirèrent de leurs holsters d'épaule des Glock 9 mm équipés de silencieux.

— Frappe un coup bien clair à la porte, dit Breck.

Munro s'exécuta.

— C'est le service de restauration, Monsieur, dit Breck. Je suis venu reprendre vos plateaux.

Quelques secondes plus tard, on déverrouilla la porte et elle s'ouvrit. Paul Chambers se découpa dans l'encadrement. En reconnaissant les deux hommes, il leva une main comme pour se protéger, sans pouvoir prononcer un mot.

— Salut, Paul, dit Munro en entrant dans le compartiment, le Glock en position.

Breck essaya de prévenir son imprudent partenaire, mais c'était trop tard. Un mouvement soudain venu de derrière la porte surprit Munro. La silhouette sombre d'un homme se penchait sur lui. Un bras descendit. Munro laissa échapper un cri étranglé quand la masse métallique d'un pistolet vint s'abattre derrière son crâne avec une force considérable. Ayant perdu tout contrôle, il trébucha à travers le compartiment et alla percuter la fenêtre.

Breck n'avait plus le choix. Il suivit son compagnon, conscient de la menace. Il commença à s'accroupir, le Glock prêt à tirer à travers le panneau de la porte, mais pas assez vite. La porte lui arriva dessus et lui prit l'épaule, ce qui lui fit perdre l'équilibre. Il chuta sur le sol du compartiment en tirant. Tentant désespérément de se protéger, il roula sur lui-même. Il entendit la porte du compartiment se refermer, eut la

vision d'un homme armé. Il essaya désespérément de ramener le Glock devant lui, mais n'y parvint jamais. Le canon de l'homme lança un éclair, puis deux et Breck sentit les deux balles lui traverser la poitrine avant de mourir.

L'Exécuteur fit un pas en arrière, le Beretta 93-R que lui avait fourni Watts toujours en main. On aurait dit qu'une couverture de silence venait de s'abattre sur le compartiment.

La réalité le rattrapa. Il sentait le rythme syncopé du train et entendait les craquements ponctuels de sa structure métallique.

C'est alors qu'il vit Chambers. L'homme était affalé dans un coin du compartiment, ses membres affectant des angles bizarres. La balle perdue de Breck avait pénétré dans son œil gauche pour ressortir par le sommet de son crâne.

CHAPITRE XIX

Bolan récupéra les Glock et les chargeurs supplémentaires des deux intrus et mit le tout dans son sac. Il savait par expérience que compléter son arsenal ne pouvait faire de mal.

Sa seule possibilité était désormais de quitter le train à la première opportunité et de changer son plan de voyage. Ce ne serait pas la première fois qu'il aurait à réévaluer une mission. La flexibilité était une des vertus indispensables à son activité.

Il balança son sac sur son dos. Le Beretta avait retrouvé son holster sous sa veste de cuir, maintenant refermée. Il ouvrit la porte du compartiment et s'assura que la voie était libre. Il alla jusqu'au bout du couloir. Au niveau où le wagon rejoignait le suivant, il y avait une porte de sortie. Bolan attendit jusqu'à ce que le train ralentisse. Il grimpa l'une des longues pentes de la voie en Basse-Ecosse. Bolan ouvrit la porte jusqu'à pouvoir se glisser dans l'entrebâillement. Se tenant à la barre verticale à côté de la porte côté extérieur, il tâtonna pour trouver le marchepied, puis se balança de côté pour pouvoir refermer la porte, à laquelle il s'adossa ensuite.

Le courant d'air glacé provoqué par le mouvement du train le giflait et tirait sur ses vêtements. Il regarda autour de lui. Il y avait assez de lumière venant du train et de la lune pour voir les alentours immédiats de la voie. Le terrain en descendait en une longue pente herbeuse. Un peu plus loin devant, on distinguait des lumières qui indiquaient la présence d'habitations. Une ville. Ça signifiait des gens et peut-être la possibilité de trouver un autre moyen de transport.

Soudain, le sifflet du train se fit entendre. Juste après, il ralentit encore. Bolan regarda la pente à ses pieds. La vitesse du train semblait encore importante, mais l'Exécuteur se dit qu'elle ne baisserait probablement plus beaucoup. Il allait prendre un risque calculé. Un risque qui impliquait d'éventuelles blessures. Mais s'il décidait de rester dans le train, il risquait de se retrouver aux mains des autorités, et si Canfield l'apprenait, il jouerait de son influence pour tenter de faire retenir Bolan.

Le train atteignait le milieu de la pente et ralentissait encore un peu. L'Exécuteur se tourna pour faire face à la direction du convoi. Il attendit que la pente soit la plus dégagée possible et se lança. Il poussa sur le marchepied et sauta. Ses pieds prirent contact avec le sol et il fut précipité vers l'avant. Il se laissa aller et chuta tête la première, les bras levés et croisés pour se protéger le visage.

Le choc l'étourdit et il ressentit à peine sa dégringolade vers le bas

de la pente. Le contenu dur du sac s'enfonçait dans sa poitrine et ses côtes tandis qu'il rebondissait et glissait.

Cette chevauchée sauvage finit brutalement dans un épais buisson d'épineux. Bolan ne tenta aucun mouvement avant d'avoir récupéré ses sensations. Son premier réflexe fut ensuite de vérifier qu'il pouvait bouger bras et jambes. Puis il se redressa et lâcha le sac. Enfin il se mit debout lentement, se retournant pour voir où en était le train, dont il put encore voir les lumières s'estomper.

Plus tôt il se remettrait en route, mieux ce serait. La marche éviterait que son corps meurtri ne se raidisse. L'Exécuteur regarda autour de lui. Les lumières qu'il avait vus du train se situaient légèrement à l'ouest de sa position à quelque trois kilomètres de là. Il repéra des lumières mouvantes en dessous de lui, des phares sur une route à moins de cinq cents mètres. Il se dépoussiéra comme il put, mit le sac à l'épaule et se dirigea vers la route.

Il était près de minuit quand Bolan referma la porte de la chambre qu'il avait prise dans un hôtel de routiers sur le bord de la route. Le jeune homme de service à la réception avait quitté à regret le match de football qu'on apercevait sur l'écran d'une télévision située dans la petite pièce attenante.

— Vous avez une voiture ? demanda-t-il avec un fort accent écossais.

— Non. C'est notre représentant local qui m'a déposé. Il viendra me rechercher demain matin. On a eu une rude journée.

— On en est tous là, non ?

Il glissa une carte-clé vers Bolan sur le comptoir.

— Tout droit dans le couloir. Chambre 14. Pour le petit déjeuner, c'est au snack de l'autre côté de la route. Il est inclus dans le prix.

Bolan acquiesça, mais l'homme était déjà retourné à sa télévision.

La chambre était confortable et fonctionnelle, avec une télévision et une bouilloire sur un plateau garni de sachets de thé et de café. La bouilloire était à moitié pleine. Bolan l'alluma. Pendant que l'eau bouillait, il traversa la chambre et ferma les rideaux. Après avoir bu une tasse de café, il se déshabilla et passa dans la salle de bains. Il surprit son reflet dans le miroir au-dessus du lavabo. Il avait le torse couvert d'ecchymoses. Par chance, sa blessure à la hanche ne s'était pas rouverte. Il mit la douche en route et se mit sous le jet d'eau chaude. Il se savonna, puis s'appuya au mur carrelé et laissa l'eau calmer un peu ses multiples douleurs.

Il n'avait pas abandonné l'idée de s'attaquer au repaire de Canfield. Il lui faudrait plus de temps pour parvenir jusque-là, mais ça pourrait se révéler un avantage. L'attente jouerait contre Canfield, lui faisant perdre un peu de sa confiance en lui. Et tout ce qui pouvait l'affaiblir serait le bienvenu. Bolan n'avait aucune idée des forces dont disposait

Canfield sur place. Il allait se lancer en aveugle. Mais ce n'était pas vraiment pour l'inquiéter car ce ne serait pas la première fois.

Une fois douché, l'Exécuteur se sécha et se mit une serviette autour de la taille. Il se prépara un autre café, s'allongea sur le lit et vérifia son téléphone. La batterie faiblissait et Bolan sortit son chargeur et l'adaptateur secteur lui permettant d'utiliser la prise anglaise. Il connecta le tout puis appela Hal Brognola.

— Striker, où es-tu ?

— En Ecosse.

— Tu en vois le bout ?

— Oui. Cette affaire touche à sa fin. Tu as quelque chose pour moi ?

— Une bonne et une mauvaise nouvelle. Pour ce qui est de la mauvaise, je ne vois pas comment la rendre plus facile à entendre.

— Accouche, Hal.

— L'*Orient Venturer*, cargo en route pour la Grande-Bretagne, a jeté un de ses containers par-dessus bord. Ils ne savaient pas qu'un chalutier les avait vus faire. Le chalutier a mis en panne sur le site du largage pour le marquer d'une bouée. Un bâtiment de la Royal Navy s'est rendu sur place et a envoyé des équipes de plongeurs pour localiser le container. Quand ils l'ont remonté et ouvert, ils ont trouvé vingt-cinq cadavres à l'intérieur. Des jeunes femmes et des fillettes, identifiées ensuite comme thaïes. La police attendait l'*Orient Venturer* au port. Le capitaine et ses hommes d'équipage ont été arrêtés. Aucun ne veut rien dire, mais nous avons eu un coup de chance quand Gadgets s'est mis à fouiller dans l'historique du porte-containers. Et voilà la bonne nouvelle. Il est tombé sur un véritable dédale juridique quand il a voulu savoir à qui appartenait le bateau, avec en particulier des immatriculations bidons, mais, tu le connais, il ne s'est pas laissé démonter. Le fin mot de l'histoire, c'est que l'*Orient Venturer* appartient à l'organisation d'Hugo Canfield. Et il pourra toujours nier, ça ne changera rien à son implication.

Le silence qui suivit cette révélation, Hal Brognola le savait, était nécessaire à Bolan pour absorber la douleur qu'elle avait provoquée chez lui. Apprendre le sort qu'avaient subi les victimes de l'*Orient Venturer* l'aurait blessé davantage qu'une balle de 9 mm.

— Hal, qui connaît le résultat des recherches de Gadgets ?

— Je n'en ai parlé à personne.

— N'en fais rien pour l'instant. J'ai commencé cette mission seul face à notre adversaire. C'est comme ça que je la terminerai.

— Entendu. J'ai quelques infos supplémentaires. Les recherches qu'a faites Herman dans les données récupérées sur l'ordinateur de Van Ryden ont également porté leurs fruits. On a des noms de gens arrosés par Canfield. Des hauts fonctionnaires, des politiques, des

douaniers, des policiers. Il a des relations partout, en Europe continentale, au Royaume-Uni mais aussi aux États-Unis. Il semble que Van Ryden se couvrait en gardant ces listes au cas où lui aussi aurait eu besoin de protections. Ce n'était pas un juriste pour rien. Les gars du groupe d'intervention vont se régaler pendant des semaines quand on va leur refiler tout ça.

— Félicite Gadgets de ma part.

— Je garde tout ça pour moi jusqu'à ce que tu me donnes le feu vert. J'imagine que Canfield ne va pas être déçu de ta visite.

— C'est un peu l'idée, Hal.

CHAPITRE XX

Banecreif, un grand manoir de pierre entouré d'un terrain étendu, avait plus de cinq cents ans. Isolée – le plus proche village était à plus de quinze kilomètres –, la propriété se trouvait sur la côte et la façade est de la demeure massive surplombait les eaux grises et froides de la mer du Nord. De la base du mur est, une falaise de vingt-cinq mètres de haut tombait à pic dans les flots inhospitaliers.

Depuis qu'il avait acheté la maison, Hugo Canfield avait dépensé des fortunes. Il y avait ajouté des raffinements modernes. Un puissant groupe électrogène fournissait l'électricité pour l'éclairage, le chauffage et l'eau chaude alimentant les salles de bains qu'il avait fait installer et la cuisine était équipée d'électroménager professionnel. Il n'y avait pas de personnel permanent. Quand Canfield n'était pas là, un couple de locaux gardait la maison en état. Et s'il avait des invités, il faisait venir une équipe de restauration par avion.

La situation étant ce qu'elle était, Canfield avait avec lui le sergent Gantley plus une équipe de sécurité de cinq hommes. Son hélicoptère personnel les avait tous amenés sur place depuis l'aérodrome le plus proche. Il était garé sur une aire d'atterrissage de béton à côté de la maison.

Le sergent Gantley s'occupait de la sécurité et de la cuisine. L'une des pièces du rez-de-chaussée servait de centre de contrôle. Des moniteurs y affichaient les images transmises par les nombreuses caméras installées tout autour de la propriété. Il manquait encore des détecteurs de mouvement et des détecteurs infrarouges pour compléter les installations de sécurité. Heureusement, la maison était suffisamment à l'écart pour ne pas attirer trop de visiteurs. Canfield gardait profil bas quand il était là, et les patrouilles de ses hommes suffisaient à éviter d'éventuels intrus involontaires.

Canfield se sentait toujours en sécurité à Banecreif. Le calme qui y régnait l'aidait à trouver la solution aux problèmes qu'il rencontrait et à planifier ses entreprises futures. Il avait fait installer un système de communication complet avec lignes de téléphone satellitaires et internet haut débit et pouvait donc entrer en contact à tout moment avec n'importe quel point du globe.

Il était au téléphone avec son contact russe à Saint-Pétersbourg. Pavel Molenski était à la tête du syndicat de la drogue avec lequel Canfield espérait faire des affaires.

La conversation n'allait pas dans le sens qu'il aurait souhaité.

— Hugo, j'espère que tout va bien ? J'ai entendu dire que vous

aviez quelques problèmes en ce moment.

— Quelques difficultés locales, Pavel. Rien d'inquiétant.

— Et pourtant si, Hugo, c'est inquiétant. Nos amis sont préoccupés. Certaines questions ont été soulevées concernant votre capacité à nous rejoindre. Et j'ai beau avoir beaucoup d'admiration pour vos succès passés, ces échecs récents commencent à me faire douter.

— Pas de quoi, Pavel. Comme je vous l'ai dit, il s'agit d'un incident localisé. Un incident qui sera réglé très bientôt.

— D'abord, vos installations en Hollande, maintenant votre base anglaise. Mes sources me disent que votre organisation en a pris un sacré coup.

— Rien qui ne puisse être résolu favorablement. Croyez-moi, Pavel, je ne laisserai pas ces interférences mettre en danger notre accord.

L'accent russe de Pavel donna un écho particulier à ses propos suivants.

— La décision arrêtée, Hugo, est de vous donner exactement une semaine pour régler définitivement et complètement vos problèmes, faute de quoi nous attendrons de vous que vous nous réexpédiez la marchandise confiée et il n'y aura pas d'autre transaction.

— Ne me faites pas ça, Pavel. Pas maintenant. Je me suis engagé auprès de mes contacts locaux. Je ne peux pas revenir sur mes promesses.

— Comprenez-moi bien, Hugo. C'est auprès de *nous* que vous vous êtes engagé. Nous vous avons fourni la marchandise. Il semble presque sûr désormais que vous ne pourrez remplir votre partie du contrat. Nous devons protéger nos intérêts. Si vous êtes compromis, nous pourrions nous retrouver suspects à notre tour. Une semaine, Hugo, et nous récupérons notre bien. Et nous pouvons le faire de manière pacifique ou très violente. Ne nous obligez pas à utiliser la force, s'il vous plaît. Ce serait extrêmement imprudent de votre part.

La communication fut coupée. Seule une tonalité « occupé » résonnait encore dans les oreilles de Canfield. Il se remémora la menace implicite du Russe et ressentit une flambée de colère.

— Va au diable, Pavel !

D'abord Bush, et maintenant ces foutus Russes. Pleurnichant parce qu'ils avaient peur que leur chargement de drogue, stocké dans les caves climatisées de Banecreif, ne soit perdu. Ils étaient pathétiques. Ils voulaient tout, tout de suite et se comportaient soudain comme si c'était eux les puissants. Bande de brutes mal dégrossies. Il avait peut-être eu tort de négocier cet accord. Ç'avait été une erreur. Ils allaient devoir attendre qu'il ait réglé le problème Bush. Et après, c'est *lui* qui leur montrerait comment on négociait.

Il entendit une pendule sonner sur le manteau de la cheminée de la vaste pièce qui lui servait de bureau. Il prit le téléphone intérieur et

demanda à Gantley de venir.

L'ancien militaire fut là dans les instants qui suivirent. Il était imposant dans son treillis sombre. Il avait à la taille dans un holster un SIG-Sauer P-226, son arme personnelle.

— Des nouvelles de Bush ? demanda Canfield.

Gantley hocha négativement la tête. Son équipe faisait des patrouilles, mais n'avait rien vu pour l'instant.

— Je n'ai rien de la part de Breck ou Munro non plus, Monsieur. J'essaie de joindre Harris. Il pourra peut-être m'en dire plus.

— Je viens d'avoir Pavel au bout du fil, dit Canfield.

Il a eu le culot de me menacer. Cette histoire de Bush les rend hystériques. Il est prêt à revenir sur notre accord. Il m'a dit qu'on avait une semaine pour régler cette histoire ou qu'il réclamerait le retour de la drogue.

— Foutus Russes ! Ils n'ont même pas été capables de garder leur pays entier, et maintenant ils se prennent tous pour Al Capone. Je n'en ai jamais rencontré un seul qui ne finisse pas sous la table avant moi, Monsieur.

— Je disais ça pour vous tenir au courant, sergent Gantley. Mais notre priorité, c'est Bush. Après on verra pour ces satanés Russes.

— Bien, Monsieur.

Gantley fit sa ronde, vérifiant l'état de ses hommes. Ils étaient bien armés. Deux dehors, deux sur le toit et un au poste de contrôle à surveiller les moniteurs relayant les caméras. Tous étaient équipés d'un Beretta 92-F dans un holster et d'un HK MP-5A4. Ce pistolet-mitrailleur à la réputation bien établie avait la faveur de Gantley. Les MP-5 étaient équipés de chargeurs doubles de trente balles.

Il monta sur le toit. Dallé de pierres plates, celui-ci était limité par un muret d'un mètre de haut à contreforts. De là-haut on pouvait parcourir du regard le terrain qui entourait la maison.

Gantley considéra les prairies et les bois vallonnés et le fin ruban gris de la route d'accès. Puis il passa à l'est et observa la mer. Il y avait des lambeaux de brume accrochés à la côte escarpée qui se poursuivait au-delà de Banecreif. De forts courants envoyaient des vagues glaciales se briser contre la base de la falaise. Gantley vit des nuages gris arriver au-dessus d'eux et sentit les premières gouttes. Il alla retrouver les sentinelles postées sur le toit. Elles portaient d'épaisses parkas pour se protéger du froid. La pluie se mit à tomber dru.

— Alors ? demanda Gantley.

— Rien, Monsieur. S'il a décidé de venir, il prend son temps.

— Ça pourrait être un calcul de sa part pour nous faire suer un peu. La sentinelle sourit.

— Y a peu de chances que ça marche avec ce foutu temps.

— Ouais. Eh bien, ne vous relâchez pas parce qu'il ne s'est pas

encore montré. Ce Bush n'est clairement pas du genre à abandonner. Il va se pointer.

Gantley s'apprêta à redescendre dans la maison. Son portable sonna et il répondit.

— Ici Harris. Il faut que tu entendes ça. Ça m'a pris un peu de temps parce que les flics ont visiblement ordre de ne pas communiquer sur le sujet, mais mon contact a fini par me rappeler. Quand le train est arrivé à Glasgow, on avait déjà trouvé Breck et Chambers morts dans le compartiment réservé par Bush. On leur avait tiré dessus. Munro était vivant mais avec l'arrière du crâne enfoncé.

— Bush ?

— Aucun signe d'un quatrième homme. Il peut avoir sauté du train n'importe où en Ecosse. Et avoir filé depuis longtemps.

— Non, Harris, il n'a pas filé. Ce type est en chemin pour Banecreiff.

Gantley regarda sa montre. Il était 1 heure de l'après-midi.

— Il a eu tout le temps de changer ses plans. Tiens-moi informé de tout développement.

Gantley coupa la communication et rangea son portable. Il revint au muret pour observer la campagne environnante en hochant la tête.

— Venez donc, M. Bush. Je vous attends de pied ferme.

CHAPITRE XXI

Grâce à l'ordinateur mis à la disposition des clients de l'hôtel, l'Exécuteur avait trouvé Banecreif sur Google maps. Il allait devoir conduire plusieurs heures pour atteindre une mauvaise route qui longeait la côte de la mer du Nord à l'est des Highlands écossais. Seuls quelques villages épars ponctuaient le trajet final. La durée du voyage ne le gênait pas. Au contraire, elle maintiendrait un peu plus longtemps Canfield dans l'incertitude quant au moment que choisirait son hôte indésirable pour lui rendre visite.

En réglant sa note, Bolan demanda à ce qu'on lui appelle un taxi, expliquant que son collègue n'avait pu venir et qu'il fallait qu'il trouve une agence de location de voitures. La plus proche était dans la ville suivante à une soixantaine de kilomètres de là.

Arrivé à l'agence une heure plus tard, l'Exécuteur loua un Volkswagen Touareg récent. Le grand 4 x 4 était doté d'une transmission automatique, d'un GPS et d'un moteur puissant.

En sortant, Bolan repéra une épicerie et y acheta quelques sandwichs et des bouteilles d'eau. Une fois au volant, il tapota les coordonnées de son point d'arrivée et le GPS afficha le début de l'itinéraire. Il démarra.

En fin d'après-midi, après plusieurs heures de route, l'Exécuteur avait quitté l'agitation qui régnait dans l'agglomération de Glasgow et filait vers le nord, en direction d'Inverness et de l'est du pays où il finirait par rejoindre la route côtière qui l'amènerait jusqu'à Banecreif. Devant lui s'étendaient des collines douces garnies de quelques rares fermes. Le temps se gâtait et il revit à la hausse son estimation de quelque six heures de route. Quoi qu'il en soit, il arriverait tard à destination.

Cette constatation ne le perturba pas. Frapper aux petites heures du matin pourrait être à son avantage. C'était le moment où même le plus alerte des adversaires perdait un peu de sa réactivité, où le corps se ralentissait naturellement, laissant les capacités d'attention affaiblies.

Repérant un routier, l'Exécuteur décida de s'y arrêter. Le petit restaurant et son épicerie n'avaient pour clients que les chauffeurs des rares semi-remorques garés devant. Bolan acheta une Thermos dans la partie épicerie puis commanda un café noir au bar. À sa demande, la serveuse rousse qui officiait en remplit aussi sa Thermos. Il s'accorda une pause confortable avec un second café, puis paya et sortit. Il fit quelques pas sur le parking avant de revenir à son 4 x 4.

Comme il s'installait au volant et bouclait sa ceinture, de grosses

gouttes de pluie commencèrent à s'écraser sur le pare-brise. Il avait à peine quitté le parking pour reprendre la route que l'averse avait pris des allures de déluge. Il mit les essuie-glaces et aussi ses phares, car avec la pluie la lumière avait beaucoup baissé. Il activa le régulateur de vitesse pour économiser ses efforts.

C'est de nuit et sous une pluie battante que l'Exécuteur traversa Inverness. La route filait ensuite vers la côte.

La tempête suivit Bolan sans interruption jusqu'à l'embranchement. Il dut ralentir sur la route principale de la côte, qui tournait beaucoup, ses phares perçant l'obscurité qui régnait partout autour de lui. Le GPS fit son travail correctement et il n'eut pas de difficulté à trouver la route étroite à voie unique qui menait à Banecreif. D'après l'écran, elle courait sur deux kilomètres avant de finir à la propriété de Canfield. Il coupa ses phares et, dès qu'il le put, fit faire demi-tour à son véhicule et le gara en marche arrière sous le couvert des arbres et des buissons qui bordaient la route. Puis il coupa le moteur. Au crépitement de la pluie sur le toit répondait le bruit des vagues qui se brisaient sur la côte rocheuse toute proche.

Il sortit son treillis noir et ses rangers de son sac et se changea. Son holster d'épaule contenait le Beretta 93-R. Len Watts lui avait aussi fourni un Uzi, de tout temps l'une de ses armes préférées. Il glissa à sa ceinture un couteau dans un fourreau, puis il endossa un gilet de combat dont les poches contenaient des attaches plastiques et des chargeurs supplémentaires pour le Beretta et pour l'Uzi. Il s'agissait d'un équipement de base, mais il suffirait aux objectifs de Bolan. Il compléta son habillement avec une casquette de base-ball noire, se glissa hors du véhicule et le verrouilla avant de glisser la clé dans une des poches à zip de son treillis.

À la lumière de la lune, le Guerrier se dirigea vers la masse sombre de Banecreif. Malgré la distance qui le séparait encore de la maison, il pouvait voir comme elle dominait le promontoire sur lequel elle se dressait, froide et menaçante.

Hugo Canfield avait du mal à dormir.

Les petites heures du matin étaient les pires. La nuit était toujours là, réticente à laisser l'aube la remplacer. Canfield détestait se réveiller à ce moment-là parce qu'il ne pouvait jamais se rendormir. Et ces derniers jours avaient été pires. Il ne pouvait chasser Bush de son esprit. Son image polluait ses pensées sous la forme d'un spectre répandant la mort et la destruction à chacun de ses pas.

Toutefois, à la colère que provoquaient ces pensées, s'ajoutait de l'intérêt. Si l'une s'expliquait facilement, l'autre était plus difficile à cerner. L'homme l'intriguait, et Canfield aurait aimé en apprendre plus à son sujet. Il était indiscutable que Bush était un adversaire hors pair. Il sortait de chaque combat prêt au suivant. Il trouvait les

informations dont il avait besoin et agissait sans attendre. Son énergie vitale le poussait sans cesse à aller de l'avant, son esprit, semblable à un missile à tête chercheuse, se focalisant sur la cible suivante. Quelque part, Bush et lui étaient pareils. Chacun dans son domaine savait ce qu'il voulait et se contentait d'aller le chercher sans se poser de questions.

Si Bush s'était allié à Hugo Canfield, ils auraient constitué une équipe formidable. Rien ni personne n'aurait pu les arrêter.

Canfield repoussa cette idée aussi vite qu'elle s'était présentée à son esprit. Bush était du côté du « bien ». Aucun doute à cela.

Les pensées contradictoires qui agitaient son esprit empêchèrent Canfield de laisser son corps reposer plus longtemps. Il se leva, se doucha, se rasa et s'habilla. Puis il descendit dans la cuisine. Il lui fallait absolument un café. Gantley y était déjà et poussa vers lui un mug de café noir à travers le plan de travail.

— Comment avez-vous su ?

— C'est pour ça que vous me payez, Monsieur. Et j'ai entendu que vous étiez sous la douche quand je suis passé devant votre chambre il y a dix minutes.

— Alors, la sécurité est assurée ?

— Au mieux de nos possibilités, Monsieur.

— Est-ce qu'on est en mesure de l'arrêter ?

— En tout cas on va tout faire pour ça !

— Pas forcément très encourageant, sergent Gantley, mais au moins ça a le mérite d'être honnête.

Bolan marchait d'un bon pas, tête baissée contre la pluie qui lui arrivait dessus du côté mer de la route. Sans asphalte, celle-ci était déjà devenue boueuse. Le froid avait commencé à pénétrer son treillis après à peine quelques centaines de mètres. Mais il n'y pouvait rien. Il avançait, l'esprit braqué sur son objectif.

Il était là pour s'assurer qu'Hugo Canfield soit mis hors d'état de nuire et que son organisation soit neutralisée et démantelée pour jamais ne pouvoir se reformer.

Et pour ça l'Exécuteur partait en chasse.

Ça ne lui posait pas de problèmes moraux. Il n'avait qu'à se rappeler la mort des deux agents du groupe d'intervention et les vingt-cinq femmes et fillettes thaïes jetées par-dessus le bord de l'*Orient Venturer* à l'intérieur d'un container d'acier.

Bolan ne trouverait aucun plaisir dans ce qui pourrait arriver à Banecreif, mais au moins il aurait rempli en partie un devoir de mémoire.

Et il faudrait bien que ça suffise.

CHAPITRE XXII

Les premières lueurs de l'aube s'en prenaient à la nuit. La pluie persistait, accompagnée d'un rideau de brouillard. Cela fournirait au Guerrier une protection visuelle supplémentaire. Arrivé face à la maison, Bolan s'aplatit au sol et se mit à ramper dans l'herbe mouillée en utilisant chaque coin d'ombre rencontré afin de se rapprocher assez pour repérer les sentinelles. Et il en trouva rapidement une.

La sentinelle marchait d'un pas lourd dans l'herbe saturée d'eau. Malgré sa tenue imperméable, l'homme était probablement gelé jusqu'à l'os, fatigué et impatient de voir arriver la relève. Bolan se dit qu'il n'y aurait pas de meilleur moment pour le neutraliser.

Le garde se rapprocha. Il n'était plus qu'à cinq ou six mètres de Bolan, qui pouvait voir le MP-5 qu'il portait à l'épaule et ses mains plongées au plus profond des poches de sa veste.

Le pourri s'arrêta à la limite de sa zone de surveillance, pour regarder autour de lui avant de se retourner lentement pour revenir sur ses pas. Entre-temps l'Exécuteur s'était rapproché, de telle sorte que quand le garde arriva à son niveau, il était presque sous ses pieds. Il le laissa arriver au point idéal pour lui et lui fouetta les jambes de la sienne pour le faire chuter sur le dos. La sentinelle, surprise, finit au sol avec un bruit sourd, le souffle coupé, et, avant qu'elle ait pu récupérer, Bolan lui envoya son poing dans la mâchoire. Le choc suffit à neutraliser provisoirement l'homme, le temps pour l'Exécuteur de lui arracher MP-5 et pistolet et d'utiliser une paire d'attaches plastiques pour lui lier poings et chevilles. Puis, alors que la sentinelle reprenait ses esprits, il lui mit sous la gorge la pointe de son couteau, appliquant juste assez de pression pour que perle une goutte de sang et que l'homme ressente une petite brûlure.

— Ecoute-moi bien, dit Bolan. Tu as le choix. Ou tu me donnes les réponses aux questions que je te pose, ou j'appuie un peu plus fort sur ce couteau et je t'ouvre la gorge.

Le garde leva les yeux vers Bolan, dont il voyait à peine le visage à la lumière blafarde de l'aube. Mais l'éclat des yeux de l'Exécuteur ne lui échappa pas.

— Si je dis quoi que ce soit, Gantley...

— Ce n'est pas de Gantley que tu dois te soucier, mon ami. C'est de moi. En ce moment je suis pour toi l'être le plus important au monde.

Bolan donna plus de poids à ses mots en insistant un peu sur son couteau.

— Jésus...

— À mon sens, c'est un peu tard pour te soucier de religion. Es-tu prêt à me répondre ?

La sentinelle hocha la tête.

— Combien d'autres hommes y a-t-il ici ? Et surtout n'invente pas. Je vais te laisser ici. Essaie de me tromper et je reviendrai te faire tâter de ma lame.

— O.K., O.K. Un autre à l'extérieur comme moi. Deux sur le toit. Un aux écrans de surveillance. Et Gantley.

L'Exécuteur prit le garde par le col et le tira dans l'herbe jusqu'à la lisière des arbres. Avec son couteau il découpa une large bande dans le ciré de l'homme et lui en fit un bâillon, puis il l'adossa à un tronc. En le fouillant, il trouva un chargeur supplémentaire pour le MP-5. Puis il revint à l'endroit où il l'avait fait tomber et le ramassa. Enfin, il mit l'Uzi en bandoulière et avança à la recherche de la deuxième sentinelle.

C'est cette dernière qui trouva Bolan. Alors qu'il faisait le tour d'un gros buisson, le garde apparut à sa droite, le vit, donna l'alarme et lâcha une rafale qui atteignit le buisson, mais pas l'Exécuteur, qui plongea et roula, se souleva sur un coude et retourna le tir.

Le garde sauta de côté en jurant, puis s'immobilisa pour viser. Il mit une seconde de trop à tirer et la deuxième rafale de Bolan l'atteignit à hauteur de poitrine, les balles de 9 mm déchirant ses poumons et son cœur. Après un cri aigu, l'homme tomba à la renverse et s'affala au sol. Pour l'effet de surprise, c'était raté !

Bolan se remit sur ses pieds immédiatement et fonça en zigzag vers la protection de la maison, calculant à quelle vitesse les sentinelles du toit allaient entrer dans la danse. Le crépitement d'un tir automatique lui répondit, deux MP-5 venant d'ouvrir le feu. Bolan entendait les bruits mous des balles qui finissaient dans le terrain détrempé autour de lui. Il plongeait et changeait constamment de direction, mais les impacts se rapprochaient plus qu'il ne l'aurait voulu. L'Exécuteur s'approchant de la maison, les tireurs durent bientôt se pencher par-dessus le parapet, l'angle imposé à leur tir nuisant à sa précision.

Bolan atteignit le mur de pierre brute, s'aplatit contre la surface rugueuse et souffla un instant. Les ombres de la base du mur aidaient à le cacher, mais il avait bien conscience que certains des projectiles de 9 mm se rapprochaient du point de contact entre le mur et le sol. Selon la loi des probabilités, il n'allait pas tarder à en recevoir un. Il jeta un coup d'œil à droite et à gauche et vit une fenêtre basse à quelques mètres de là. Il lui fallait pénétrer dans la maison et une fenêtre ferait tout aussi bien l'affaire qu'une porte. Il se glissa le long du mur, s'éloignant des tirs ne serait-ce que provisoirement.

La fenêtre était large, l'appui à peine plus de cinquante centimètres du sol. C'était une vieille fenêtre à guillotine de bois. L'Exécuteur

s'écarta, leva le MP-5 et vida le reste du chargeur sur la fenêtre, faisant éclater le verre et le cadre. Puis, se couvrant le visage des bras, il l'enjamba, entraînant au passage débris de bois et éclats de verre. La première chose qu'il fit ensuite fut d'éjecter le chargeur vide de son arme pour le remplacer par un plein. Avec un regard circulaire, il constata alors que la pièce était dans l'ombre et qu'elle n'était pas meublée. La porte était en face. Il traversa la pièce et l'ouvrit. Au-delà, il y avait un couloir désert.

CHAPITRE XXIII

Entendant le bruit des tirs, le garde en charge du contrôle, Lou Trencher, sortit de son demi-sommeil et alluma les lampes extérieures. Instantanément les écrans s'éclairèrent à la lumière puissante des projecteurs montés tout autour du château.

« Bon Dieu, j'aurais dû les avoir déjà mises », pensa-t-il.

Trencher savait qu'il risquait de sérieux problèmes. Quand Gantley s'apercevait qu'il s'était laissé aller à son poste, la présence d'un intrus ne changerait rien. L'ancien militaire le tuerait lui-même. Le sergent dirigeait son équipe de sécurité comme une petite armée. Et il ne tolérerait pas qu'on le déçoive.

La première chose que vit Trencher sur ses écrans fut un corps étendu par terre. Il fit le point avec la caméra, mais ne put identifier l'homme, dont il ne voyait pas le visage. En revanche il voyait le sang s'écouler des blessures pour se mélanger à l'eau de pluie une fois au sol.

Trencher appuya sur le bouton Envoi du système de diffusion intérieur.

— Alerte ! Intrus mur ouest.

Il entendit le crépitement de nouvelles armes automatiques. Cela venait de quelque part au-dessus de sa tête. Les gardes sur le toit. Ils devaient avoir repéré le type. Quel était son nom, déjà ? Ah, oui, Bush.

Plus près de lui, il y eut un nouveau tir. Puis du verre qui se brisait. Il se rendit alors compte que cela venait de la pièce située dans le couloir juste après celle où il officiait.

« Bush ! Il entre dans la maison ! »

Conscient qu'il avait à se rattraper, Trencher empoigna son MP-5, se retourna, sortit dans le couloir et s'aplatit contre le mur opposé.

Il entendit le bruit de la poignée et vit la porte s'ouvrir. La pièce derrière était sombre. Il entendait le bruit de la pluie qui pénétrait par la fenêtre brisée.

Où était Bush ? « Mais pourquoi ce salopard ne se montre-t-il pas ? »

Il s'écarta du mur, le doigt sur la détente du pistolet-mitrailleur.

Il entendit quelqu'un crier son nom et reconnut le ton furieux.

Gantley.

Il stoppa et tourna la tête vers l'endroit d'où était venu l'appel.

Mais que voulait-il maintenant, celui-là ?

« Va au diable, pensa Trencher, j'ai des trucs plus importants à

faire. »

Il se retourna vers le point qui le préoccupait. Le seuil de la porte. Mais il n'était plus vide.

Un homme vêtu de noir s'y tenait, le canon de son arme visant déjà Trencher.

« Et merde », se dit ce dernier.

C'était la deuxième fois qu'il foirait cette nuit.

Bolan tira une rafale de son MP-5. Le garde prit les balles de 9 mm en pleine poitrine et se retrouva projeté contre le mur de pierre du couloir. Son doigt appuya sur la détente et une rafale alla finir dans le plafond. Il glissa à genoux, lâcha son arme et porta les mains à ses blessures. Sa dernière vision fut l'homme en noir qui se retournait pour enfiler le couloir.

L'Exécuteur avait vu l'escalier de pierre qui partait du rez-de-chaussée. Les marches raides étaient fixées au mur et semblaient disparaître en tournant dans l'obscurité. En les gravissant quatre à quatre, il sentit le flux d'air froid qui venait à sa rencontre. Comme il l'avait supposé, l'escalier menait au toit. Il devinait maintenant au-dessus de lui la forme d'une lourde porte de bois entrouverte. Les dernières marches étaient humides de la pluie qui passait par l'entrebâillement.

Il se colla au mur froid, utilisa son pied pour agrandir progressivement l'ouverture avant de donner un dernier coup violent. La porte claqua, et alla cogner contre quelque chose de solide.

Bolan la franchit sans traîner, s'accroupit et se tourna vers la gauche, le MP-5 devant lui, à l'affût d'une cible.

Il y avait sur le toit deux hommes armés et maintenant que les lampes extérieures étaient allumées, leur lumière éclairait en partie le toit plat balayé par la pluie.

Cette lumière lui permettrait de voir les deux gardes, mais elle allait le rendre visible lui aussi.

Une forme humaine penchée traversa soudain le champ de vision de Bolan. Il entendit le claquement des balles qui atteignaient les pierres derrière lui et changea de direction, tâchant de suivre l'homme du regard tout en cherchant son partenaire sur le toit.

Un nouveau tir automatique. L'Exécuteur sentit des éclats de pierre lui couper la joue gauche. Il se retourna et revit la forme, toujours en mouvement. Il parvint à la garder un instant en ligne de mire et pressa la détente. Le garde trébucha et lâcha un juron. Il parvint quand même à répondre à la rafale de Bolan, qui entendit ses balles faire résonner à quelques pas derrière lui une gaine de ventilation métallique. L'Exécuteur se baissa et roula pour se dégager et rejoindre un ensemble de tuyaux de chauffage et d'aération, dont les ombres intriquées le masqueraient un moment aux yeux de ses adversaires, ce

qui lui laisserait le temps de les repérer.

Il allait relever la tête lorsque le crissement léger d'un ranger sur une des dalles de pierre de la terrasse l'alerta.

Le second garde s'apprêtait à en finir avec lui.

Bolan roula sur le dos, sentant une masse noire se dresser au-dessus de lui. À la faible lueur qui parvenait jusqu'à cet endroit, il vit le visage couvert de pluie, les bras de l'homme et son MP-5, la surface luisante de son ciré. Ses yeux renvoyaient un éclat métallique.

Le MP-5 de l'Exécuteur, véritable extension de son corps, était resté devant lui et il pressa la détente à l'instant même où le garde se retrouvait dans sa ligne de mire. Il garda le doigt appuyé, finissant son chargeur dans la poitrine de l'homme. Le garde eut un grognement étranglé et tomba à la renverse pour venir s'écraser lourdement sur les dalles de pierre.

Bolan se débarrassa du MP-5 et mit l'Uzi en position en se retournant pour faire face au garde restant. Il se dégagea du bloc de tuyaux alors que celui-ci, se baissant et zigzaguant en cherchant un angle de tir favorable, se découpait soudain contre l'éclat d'un des projecteurs.

La sentinelle réalisa son erreur et se tourna pour quitter la lumière.

Mais les réflexes de Bolan avaient déjà joué. Utilisant une figure en huit éprouvée, il truffa le garde de plomb de la poitrine à l'entrejambe. L'homme tressauta, rebondissant sur les dalles, et son P-M lui glissa des mains. Une deuxième rafale de l'Uzi lui arracha le sommet du crâne, mettant un terme à l'affrontement.

Bolan se releva, jouissant du calme qui venait de s'abattre sur la scène, et tourna son visage vers la pluie pour laisser l'eau froide le ravigoter.

Il n'entendit pas le pas léger derrière lui, mais sentit qu'il n'était plus seul une demi-seconde avant que quelque chose ne s'abatte à l'arrière de son crâne et qu'il se retrouve à genoux avec le sentiment que le ciel venait de s'obscurcir.

CHAPITRE XXIV

L'Exécuteur sentit qu'on lui enlevait son équipement de combat, Beretta compris. Il lutta contre l'engourdissement, conscient qu'on sortait son couteau de son fourreau. L'Uzi lui avait échappé lorsqu'il était tombé à genoux. Il lutta pour se relever, tanguant un peu une fois debout, et se retourna vers la voix rude qui l'apostrophait.

— Alors, fiston. C'est toi le gros dur ? Ben, mon vieux, tu n'as pas l'air si dur que ça !

L'homme qui faisait face à Bolan avait sa taille, mais il était plus large d'épaules et de poitrine. Ses cheveux coupés ras luisaient de pluie. Il portait un treillis noir et des rangers. Bolan le vit retirer le holster qu'il avait à la ceinture et le poser sur une des gaines d'aération. L'instant d'après, il ouvrait et refermait ses poings massifs gainés de cuir en observant Bolan.

Il ne pouvait s'agir que du sergent Gantley, l'âme damnée de Canfield.

— Foutus Yankees. Trop d'argent et d'armes sophistiquées. Et ils se croient toujours les meilleurs.

Bolan ne répondit pas. Il utilisait chaque seconde qui s'écoulait pour recharger ses batteries. Il savait qu'il allait en avoir besoin. Si Gantley l'avait privé de ses armes, c'était parce qu'il comptait utiliser ses poings.

Ils se mirent en garde. La pluie balayait toujours le toit de Banecreif.

Au sourire pervers qu'arborait Gantley, l'Exécuteur comprit que l'homme éprouvait un plaisir anticipé au combat qui allait suivre.

Gantley fit un pas en avant, rendu impatient par l'immobilité de Bolan. Elle ne pouvait que confirmer à ses yeux ce qu'il pensait des Américains.

Tout dans l'apparence, rien dans le ventre !

Bolan le laissa s'approcher, gardant ses forces pour la suite. Gantley ne lui laissait pas le choix. Il allait devoir se battre ou se laisser battre à mort.

L'Anglais lança le poing. Le gauche. Une feinte malhabile. Bolan se dégagea, l'œil sur le poing droit de son adversaire, déjà en mouvement. Il plongea sous le swing puissant et se pencha pour aller délivrer deux directs appuyés aux côtes de Gantley. Malgré sa musculature d'athlète, ce dernier accusa le coup, recula et laissa échapper un grognement de dépit.

« On peut lui faire mal, pensa Bolan, et il n'aime pas ça. »

L'attaque suivante ne tarda pas. Malgré sa masse imposante, Gantley se déplaçait vite et ne manquait pas de souplesse. La longueur de ses bras lui permettait de lancer ses swings avant même d'être à portée de l'Exécuteur. Cette fois, il ne fit pas de feinte, mais lança ses deux poings en avant. Sa gauche prit Bolan de côté au visage, lui faisant perdre l'équilibre. Le coup était violent sans être fatal, mais la joue de l'Exécuteur saignait abondamment.

Gantley arborait un sourire ironique. Bolan recula puis s'arrêta net, ce qui surprit Gantley une seconde. Assez pour Bolan pour envoyer un direct sous le nez du sergent. Le coup fendit la lèvre, qui se mit à saigner. Bolan poursuivit son attaque avec de violents coups au visage de Gantley, qui recula à son tour, apparemment troublé par la soudaineté et la durée de l'assaut. L'Exécuteur changea de tactique sans prévenir, utilisant son pied pour envoyer des coups de côté dans le genou gauche de Gantley. Les coups portèrent. La jambe du soldat faiblissait, ses coups en retour manquaient de coordination et rataient le plus souvent leur objectif. Il était incapable de contenir sa colère. Gantley n'avait pas l'habitude qu'on lui fasse mal, et même qu'on s'oppose à lui, et il lui fallut un effort considérable pour se reconcentrer.

Une de ses grandes mains se referma sur le poignet gauche de Bolan, dont il tira le bras pour le rapprocher de lui. De l'autre il déporta le bras libre de l'Exécuteur, puis l'envoya valser avec la facilité d'un enfant se débarrassant d'un jouet dont il ne veut plus. Bolan se retrouva à genoux et sur les mains. Avant même qu'il n'arrive à se relever, les mains de Gantley encerclaient son cou, se refermant comme les anneaux d'un serpent.

Bolan inspira avant que la prise de Gantley ne le prive d'air. Puis il attrapa la veste de treillis de l'homme et tira de toutes ses forces en laissant le haut de son corps tomber vers l'avant. Sa tentative réussit et le levier fut suffisant pour faire basculer Gantley par-dessus sa tête. En s'étalant sur les dalles de pierre, ce dernier relâcha son étreinte et Bolan se dégagea, tourna sur lui-même et lança son pied dans le visage de Gantley, dont le nez se brisa net dans un geyser de sang.

Après avoir roulé sur lui-même pour prendre de la distance, le Guerrier se remit sur pied. Voyant Gantley faire de même et résolu à ne pas lui laisser le temps de se reprendre, il lança un coup de pied circulaire qui attrapa le sergent dans la poitrine, le faisant reculer. Profitant de son avantage, Bolan envoya une nouvelle fois son pied en l'air, mais Gantley lui bloqua la jambe et lui fit une clé qui l'envoya au tapis.

Aveuglé par la fureur et le sang, le sergent se précipita sur Bolan, mais celui-ci eut le temps de plier les jambes. Gantley vit son geste, mais trop tard. Il ne put stopper à temps et Bolan, lui plantant les

deux pieds dans le ventre, l'envoya faire un vol plané au-dessus de lui.

L'Exécuteur se releva et, se retournant, vit que le soldat était affalé contre le parapet est, côté mer, crachant le sang et tentant avec difficulté de se remettre debout. Il venait juste d'y parvenir quand Bolan, l'ayant rejoint, lui envoya au visage un nouveau direct, si puissant que Gantley bascula en arrière par-dessus le parapet. Un instant, on put entendre s'élever un cri de terreur, puis plus rien. Le sergent Gantley venait de s'écraser sur les rochers au pied de la falaise.

CHAPITRE XXV

L'Exécuteur chercha son Beretta et, ayant fini par le trouver, il revint s'asseoir contre la pierre du parapet pour reprendre son souffle. Il avait les phalanges à vif et en sang, son dos le faisait souffrir et il se sentait nauséeux. Il aurait aimé que la pluie le lave de ses douleurs. Il savait qu'il lui fallait bouger sans tarder. Qu'il devait trouver Hugo Canfield et mettre un terme à cet épouvantable blitz.

Puis il se dit qu'en fait ce n'était pas utile, et que Canfield saurait le trouver, lui. De toute façon, il était trop épuisé pour se remettre en campagne tout de suite.

De là où il était assis, il pouvait voir la porte de l'escalier qui montait de la maison. Il fixa son regard sur le carré de lumière qu'elle formait et attendit. Il savait que Canfield n'allait pas tarder. De sa main droite, il saisit le Beretta et le ramena près de sa cuisse pour le dissimuler. Il mit le sélecteur sur rafale de trois balles.

Et il attendit.

Les minutes s'écoulèrent.

Il vit d'abord une ombre qui bougeait contre le mur de pierre à l'intérieur de la cage d'escalier. La tête et les épaules apparurent ensuite. Puis la silhouette d'une arme allongée. Enfin, il eut la vue d'ensemble d'un homme de grande taille portant un fusil de combat rapproché SPAS.

Il pensa que l'homme savait choisir ses armes.

Il raffermi sa prise sur le Beretta.

Hugo Canfield sortit par la porte ouverte et se dégagera immédiatement de côté pour éviter de se découper sur sa lumière. Il aperçut la forme immobile de Bolan et le mit en ligne de mire.

— Dis-moi que tu vis encore, Bush. Je te veux vivant, espèce de salopard, afin de pouvoir moi-même t'expédier en enfer.

Bolan ne répondit pas. Il fallait que Canfield s'approche pour qu'il puisse tirer à coup sûr.

— Bouge, bon Dieu, au moins assez pour voir qui va en finir avec toi. Bordel, Bush, bouge. Tu m'entends ? Tu croyais que tu allais gagner ? Mais je vais me tirer de ce merdier. Je vais reconstruire, devenir encore plus fort. Tu m'entends...

Bolan l'entendait.

Il le prouva en levant le Beretta qu'il avait tenu caché jusque-là.

Juste avant de tirer, il vit la stupeur se dessiner sur le visage de Canfield.

Il lâcha une rafale dont les trois balles vinrent se loger entre les

yeux de Canfield. Puis il en tira deux autres et l'homme s'affala sur place, le doigt figé sur la détente de son fusil. Hugo Canfield était étendu sur le toit trempé de son château, et son crâne éclaté laissait échapper du sang et de la cervelle sur les dalles.

— Tu parles trop, dit Bolan.

Il laissa son bras retomber le long de sa cuisse. Malgré l'humidité et le froid, il était trop fatigué pour bouger tout de suite, alors il resta où il était en regardant le soleil se lever.

Il fallut à Hal Brognola un moment pour reconnaître la voix qui lui parlait à l'autre bout de la ligne. Ce n'est que lorsqu'il entendit le mot « Banecreif » qu'il se rendit compte qu'il s'agissait de Bolan.

— Salut, Striker, tu me sembles un peu enrôlé.

— J'ai eu une journée difficile.

— Tu as réussi ?

— L'organisation n'a plus de chef. Banecreif est sur le marché, mais le nouveau propriétaire devra faire quelques travaux.

— Maintenant je peux partager nos découvertes avec le groupe d'intervention, alors ? Ils vont croire à un Noël précoce. D'après mes informations, certains associés de Canfield sont en train de quitter le navire et de se blinder légalement.

— Tu peux y aller, balance tout. À mon avis les gars du groupe d'intervention vont faire quelques visites personnelles dans les jours qui viennent.

— En tout cas, merci pour ta participation, mon vieux. On va pouvoir y aller franco. Il y aura bien quelques protestations, mais, avec la disparition de Canfield et la plupart de ses activités principales à l'arrêt, je pense que tout va tourner à notre avantage dès qu'on aura commencé à produire les données dont on dispose.

— Au fait, avant de partir j'ai trouvé la cargaison de drogue que Canfield avait sur place.

— Tu veux parler de son nouveau projet ?

— Ouais. Et y en avait une sacrée quantité. Je n'aimais pas l'idée de laisser toute cette poudre blanche à l'abandon dans la cave. N'importe qui aurait pu tomber dessus.

— Je comprends.

— Il se trouve que vu l'isolement de Banecreif, Canfield gardait une réserve de carburant dans l'une des remises de la propriété. Diesel et essence. J'ai bricolé un truc avec des tuyaux que j'ai introduits dans les orifices d'aération du sous-sol. Ces réservoirs contenaient de quoi faire. Ça a fait un beau brasier.

— Tu es hors de la zone, Striker ?

— Je suis déjà loin. J'ai bien croisé quelques voitures de police il y a un moment, mais je respecte les limites de vitesse et je me suis changé.

Brognola soupira.

— Bon, me voilà rassuré. Dis-moi, tu as l'air épuisé. Tu as besoin d'aide ?

— Le dernier épisode a été un peu dur, je dois dire. J'ai tenu bon, mais j'ai pris quelques coups.

— Tu peux conduire ?

— Lentement.

— Garde ton portable allumé. Je vais voir ce que je peux faire avec l'antenne anglaise du groupe d'intervention. Arranger un rendez-vous. Après tout ils te doivent une fière chandelle. On te doit *tous* une fière chandelle.

— Non, Hal. Je préfère disparaître du paysage discrètement. J'ai vu une auberge sympa dans le coin.

Un endroit parfait pour me refaire une santé. Mais si tu pouvais m'envoyer un jet piloté par Jack Grimaldi dans une petite semaine, ce serait parfait.

— Pas de problème, Striker. Alors, bonnes vacances.

— Plutôt une convalescence, l'ami.

Quand l'Exécuteur raccrocha, le rire du numéro Un du *Justice Department* résonnait encore dans le combiné...

Mais le combat de Mack Bolan continue...

Un convoi de trois 4 x 4 se frayait un chemin à travers les rues défoncées. Bolan était assis à côté du conducteur dans une Bronco banalisée et blindée.

Il était 4 heures du matin, et les ruelles de Tijuana étaient encore encombrées d'ivrognes zigzagants, de touristes au regard trouble à la recherche d'un dernier orgasme. Dans ce quartier, les maisons closes n'étaient pas signalées par des néons, il n'y avait pas de rabatteurs pour vanter les formes généreuses des filles, comme au centre-ville. Une telle publicité aurait été un luxe inutile à cette heure de la nuit et dans cette partie de la ville. On était au cœur du vieux Tijuana – des murs de terre couverts de graffitis, quelques rares lampadaires et des porches sombres. Si vous aviez de l'argent, vous étiez sûr de trouver de quoi satisfaire vos fantasmes. Il suffisait de franchir une de ces portes au hasard.

L'Exécuteur jeta un œil sur le « paquet » à l'arrière de la voiture.

Le prisonnier, Cuauhtemoc « Cuah » Nigris, n'avait pas vraiment l'air heureux. Nigris était le dernier des « Baja Barbacoas », un quatuor de tueurs à gage mexicains dont la spécialité était le kidnapping. Ils avaient l'habitude de faire rôtir leurs victimes à petit feu dans un barbecue recouvert de feuilles d'agave. Le fait qu'un homme, qui avait terrorisé toute la péninsule de Baja, de Tijuana à Cabo San Lucas, un homme dont on disait qu'il avait mangé une partie de ses victimes, ait été transformé en un paquet tremblant, n'était pas rassurant pour autant. Les trois complices de Cuah avaient été faits prisonniers, et malgré les efforts de la police mexicaine, ils avaient été tués tous les trois, empoisonnés et étranglés alors qu'ils étaient en préventive. Et pour couronner le tout, on leur avait coupé la tête. Nigris était le dernier de ce quarteron d'assassins gastronomes. Aux abois, il avait brisé l'omerta des cartels. Il avait accepté de vider son sac, sur tout et n'importe quoi, à condition d'être extradé vers les États-Unis.

Nigris tressaillit sous le regard de Bolan.

Le baby-sitting n'était pas, et de loin, l'activité préférée du Guerrier, surtout quand le client était un tortionnaire doublé d'un cannibale. Mais les pontes du ministère de la Justice voulaient Nigris, et ils le voulaient vivant. Potentiellement, c'était une vraie mine d'informations. Comme il était le seul survivant, le ministère de la

Justice voulait une assurance-vie pour Nigris. Donc, Hal Bognola avait demandé à Bolan d'être sa police d'assurance.

Cuah avait la taille et la stature d'un poids mi-lourd. Il était couvert de tatouages, jusque sur son crâne rasé. Pour l'instant, alors qu'il gisait, pieds et poings liés à l'arrière du 4 x 4, ses yeux en amande, qui révélaient ses origines aztèques, étaient écarquillés par la peur.

Majandro « Mole » LeCaesar, l'agent de la Police Fédérale Mexicaine, était assis à côté de Nigris. L'agent de la P.F.M. était armé et vêtu d'un battle-dress noir. Sa peau sombre et sa coiffure afro d'un brun tirant sur le roux trahissaient ses origines africaines, et il portait avec fierté son surnom de « Mole », une sauce au chocolat, le plat national du Mexique. Bolan avait immédiatement apprécié cet homme. De son côté, LeCaesar considérait le mystérieux Américain avec suspicion.

Que la P.F.M. autorise un agent étranger à intervenir pendant le transfert d'un prisonnier montrait à quel point les choses partaient en couille...